

Rahmouna Salah
Fatiha Maamoura

Laissées pour mortes

Le lynchage des femmes de Hassi Messaoud



Témoignage recueilli par
Nadia Kaci

Max Milo

LAISSÉES POUR MORTES

**RAHMOUNA SALAH,
FATIHA MAAMOURA**

Témoignage recueilli par **NADIA KACI**

LAISSÉES POUR MORTES

Le lynchage des femmes
de Hassi Messaoud

© Max Milo Éditions, Paris, 2010
www.maxmilo.com
ISBN : 978-2-35341-084-2

Max Milo
Témoignage

Vendredi 13 juillet 2001

Trois cents à cinq cents hommes se sont passé le message. L'expédition punitive ordonnée par l'imam d'El Haïcha, aurait lieu cette nuit. L'avant-veille, à la mosquée, il leur avait enfin donné le feu vert.

Depuis déjà bien longtemps il pointait d'un doigt accusateur ces fornicatrices porteuses du sida et autres maladies. Elles s'emparaient du travail des hommes simples et modestes ; elles excitaient leurs pulsions pécheresses en se pavanant nues (sans hidjabs) dans toute la ville ; elles salissaient la réputation de leurs humbles quartiers ; et elles attiraient la colère d'Allah !

Il fallait sévir, leur donner une bonne leçon. Montrer à ces catins quelle était leur place, l'unique. Celle exigée par leur sexe. Voulue par la tradition. Ordonnée par Allah.

Il fallait être féroces pour qu'enfin, elles respectent leur rang et jouent leurs rôles !

– Vous devez purifier chaque rue de notre ville ! Allah est avec vous ! La guerre sainte au nom de Dieu ! avait-il proclamé avant de se retirer.

Les hommes ont décidé de « purifier » les trois quartiers principaux de leur ville.

Le quartier des deux cents logements, le quartier des cent trente-six logements et El Haïcha, officiellement baptisé Bouamama.

C'est dans ce dernier quartier qu'il y avait le plus de femmes.

Ils se sont rejoints à l'entrée des deux cents...

... armés de gourdins, de bâtons, de couteaux ou de sabres. Armés de toute la haine qu'on leur avait inculquée contre ces femmes. Bien décidés à leur prouver, à se prouver leur suprématie. Bien décidés à se venger de toutes les frustrations que leur simple présence réveillait et alimentait.

– Allahou akbar ! El Djihad fi sabil Allah ! Dieu est grand ! La guerre sainte au nom de Dieu !

C'était le signal du départ.

Les sangs bouillonnants, ils ont balancé des pneus enflammés au milieu de la route pour empêcher quiconque de venir en aide aux femmes.

Au loin, un homme agitant une chemise grise à la main. Il les appelait.

Tels des loups affamés, ils se sont rués vers leur première victime.

1. L'enfance au pied de la colline

Je m'appelle Rahmouna Salah.

Je suis née le 12 juillet 1966 à Oran. Nous étions sept enfants. Cinq filles et deux garçons. L'aînée, ma sœur Baya, avait neuf ans de plus que moi. Elle était une petite mère pour nous. Mon frère, Youssef, avait deux ans de moins qu'elle. Il ne me parlait pas beaucoup, mais, souvent, dès que mon père n'était pas là, il me battait. Mes sœurs, Khadidja, Fatéma et Nafissa, étaient plus jeunes que moi de cinq, quatre et deux ans. Discrètes et soumises, elles obéissaient à Youssef et ne le contredisaient jamais. Mais mon préféré, c'était mon frère Abdelhak, mon aîné de deux ans. Mon complice de toujours.

Mon père était maquignon et copropriétaire d'un abattoir. C'était un bel homme, assez grand de taille. Son teint clair lui avait valu le surnom d'*errougi*, ce qui signifie « rouquin », alors qu'il n'avait pas un poil

rouge sur le crâne. *Zahouani*, noccur notoire, il adorait la musique et les *cheikhates*, ces chanteuses de *rai* réputées de l'Ouest algérien.

Nous vivions dans une petite maison agréable qui jouxtait celle de mes grands-parents paternels, dans une rue paisible, au pied d'une colline. On n'y voyait mon père que deux ou trois jours par semaine. Le reste de son temps, il le partageait entre ses deux autres épouses – dont nous, enfants, ignorions l'existence – et les fêtes. Mais, malgré ses absences, il s'assurait que nous ne manquions jamais de rien.

Lorsqu'il sortait, il aimait bien qu'une de ses filles l'accompagne, à condition qu'elle n'ait pas dépassé l'âge prépubère. Lorsque c'était le cas, elle était remplacée par une plus jeune. J'adorais qu'il m'emmène voir ses amis, surtout les femmes. Je les trouvais jolies. Je me souviens de l'une d'entre elles, qui devait être infirmière. On lui rendait visite à l'hôpital. Elle portait une belle blouse blanche qui mettait en valeur l'éclat de ses dents. Elle riait fort et taquinait beaucoup mon père. Ils plaisantaient tout le temps. Cela m'amusait énormément. Mes yeux innocents ne pouvaient pas comprendre la véritable nature de leur relation. Mais sans doute était-elle l'une des deux autres épouses de mon père.

Et puis, il y avait ces virées nocturnes au milieu de nulle part : à l'occasion d'un mariage ou d'un baptême, mon père et ses amis se réunissaient ; j'étais

la seule enfant. Nous étions éclairés par un immense feu de bois autour duquel des *cheikhs* et des *cheikhates* chantaient, accompagnées par une *gasba* – une flûte en bois – et un *bendir*. Des danseuses se déhanchaient au rythme de la musique. Mon père m'interdisait de m'éloigner. Je m'endormais tout près de lui, à quelques mètres du feu, au milieu des bruits joyeux. J'aimais cela.

Je n'aimais pas l'accompagner à l'abattoir. L'odeur du sang me retournait les tripes. Et ces bêtes qu'on allait tuer, j'ai toujours refusé de les approcher. Glacée par la peur, je les entendais, de l'autre côté du mur, qui beuglaient à la mort. J'ai toujours détesté la viande de bœuf.

J'aimais mon père plus que tout.

Ma mère voyait d'un très mauvais œil que je le suive partout. Elle le trouvait trop permissif avec ses filles. Il répétait sans cesse :

- Elles feront ce qu'elles voudront.
- Elles iront à l'école si ça leur chante.
- Elles épouseront l'homme de leur choix.

De son côté, elle maugréait à longueur de journée :

- C'est ton père qui te perdra.
- Suis ton père et tu verras, il te mènera à ta ruine.
- Si tu me déshonores, tu n'es plus ma fille !
- Si tu me fais honte, je te suce le sang !

Elle n'a jamais sucé le sang de personne. Mais ses petites phrases étaient douloureuses à entendre, même si je ne les comprenais pas toutes. Je les sentais pleines d'une haine possible.

J'étais moins attachée à Ma¹ parce qu'elle n'était pas très patiente avec nous. Il faut dire, pour sa défense, qu'elle était très fatiguée. La plupart du temps, elle était enceinte, et ses grossesses étaient toujours difficiles. Quant aux accouchements, ils la faisaient particulièrement souffrir. Elle perdait beaucoup de sang. Parfois ses bébés. Sept sont morts à la naissance ou en bas âge. Je me rappelle de l'un de mes frères. Mahmoud. Tout petit. Agonisant dans son lit. Le ventre gonflé. Je le regardais partir, impuissante et triste de voir Ma pleurer.

Mes frères aussi me frappaient. Sous prétexte que je ne mangeais pas en même temps que tout le monde, que j'étais trop effrontée, que je répondais ; ou encore parce que j'avais désobéi à ma mère, en préférant me promener avec mon père. Je pense qu'ils étaient jaloux : jamais mon père ne proposait à l'un de ses fils de se joindre à lui. Alors ils me battaient. Lorsque papa revenait, je me plaignais. Il les frappait

1. En Oranie, comme dans beaucoup de régions du Maghreb, maman se dit « Ma ».

puis, lorsque papa repartait, mes frères me frappaient à nouveau, parce que je m'étais plainte à mon père.

Cependant, à mon frère Abdelhak, je n'en voulais jamais très longtemps. Après tout, lorsque je ne me sentais pas bien, lui seul s'en rendait compte. De plus, il était mon seul camarade de jeu. Nous partagions la même chambre, nous étions inséparables. Lorsqu'à 8 ans il a attrapé une pneumonie, je l'ai eue aussi. Cette maladie nous a isolés du reste de la famille. Nous avons été hospitalisés pendant trois mois. Une fois sortis, on nous a annoncé que nous avions raté notre rentrée scolaire. C'était un crève-cœur pour moi : j'attendais ce moment avec une telle impatience ! Mon père a alors décidé de nous inscrire tous les deux dans une école privée, à huit kilomètres de chez nous. Son chauffeur nous conduisait le matin et nous récupérait en fin de journée.

Un jour, mon père nous a offert un cadeau somptueux. Une petite voiture rouge dans laquelle nous pouvions monter tous les deux. Nous la hissions jusqu'au sommet de la pente. Et dévalions la rue à toute vitesse en riant comme des fous. On ne voulait plus la quitter. Tant et si bien qu'un matin, alors que le chauffeur nous attendait pour nous accompagner à l'école, mon frère m'a demandé :

– Va voir papa. Toi, il t'écouterà. Dis-lui que tu es malade. Comme ça, nous pourrons rester à la maison et jouer avec notre voiture.

Je m'exécutai, car l'idée me plaisait beaucoup. Mais mon père n'était pas dupe :

– Tu n'es pas malade, m'a-t-il affirmé. Voilà quelques pièces. Achetez-vous des bonbons et filez à l'école.

– Mais papa, on va nous voler la voiture, si on la laisse là.

– Je la mettrai à la terrasse. File !

– Je suis vraiment malade. Je ne veux pas y aller.

Mon père m'a saisie violemment entre ses bras vigoureux et m'a projetée sur le trottoir. Je me suis relevée d'un bond en criant :

– Je suis guérie, papa ! Je suis guérie. Je vais à l'école !

C'est la seule fois où il m'a frappée ; mais j'ai eu des courbatures pendant trois jours.

Une autre fois, nous avons trouvé un petit oisillon tombé de son nid. Il semblait très fragile, mais il était vivant. Mon frère m'a dit :

– Si on ne l'emmène pas avec nous, il mourra. Mets-le dans ton cartable. On lui confectionnera un petit nid avec nos chaussettes. Comme ça, il pourra tenir jusqu'à la maison. Là-bas, on le soignera jusqu'à ce qu'il grandisse.

J'ai refusé. Notre maîtresse était beaucoup trop sévère, je n'osais pas imaginer sa réaction et la punition qui s'ensuivrait si elle découvrait l'animal.

– Si elle le voit, j'expliquerai que c'est moi qui l'ai mis dans ton cartable, m'assura mon frère.

Très peu de temps après être arrivés en classe, des petits cris plaintifs se sont échappés de mon sac et ont propulsé la maîtresse tout droit sur moi. Sa règle en bois, qui ne la quittait jamais, m'a persuadée assez rapidement :

– C'est mon frère qui a eu l'idée de mettre ce petit oiseau dans mon cartable. Moi je n'y suis pour rien.

– Je ne savais même pas que cet oisillon était dans son cartable, rétorqua Abdelhak sans sourciller.

J'aurais dû m'en douter : comme pour les gâteaux qu'il m'envoyait chaparder dans la commode de ma mère, il niait tout en bloc, sans scrupule. J'ai reçu dix coups sur les doigts. À la sortie de l'école, folle de rage, je me suis emparée d'un gros caillou et j'ai cogné la tête de mon frère. Une fois. Il y a eu beaucoup de sang.

Mais le lendemain, nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde.

2. Tata Zakia

Tante Zakia n'habitait pas très loin de l'école. Aussi, à l'heure du déjeuner, lorsqu'il faisait froid, nous allions déjeuner chez elle. Cela nous évitait les pertes de temps en transport jusqu'à la maison. Et nous en profitions pour jouer avec son fils qui avait à peu près notre âge. Ma disant que ça la tranquillisait de nous savoir chez tante Zakia.

Tante Zakia n'était pas vraiment notre tante. Mais, comme mon oncle maternel avait bien envie de l'épouser, elle faisait déjà un peu partie de la famille. Sauf qu'elle était déjà mariée.

Elle avait effectué son pèlerinage à La Mecque, ce qui lui valait le titre honorifique de *badja*. Elle n'était pas très belle, mais elle avait du charisme et de la gouaille. Elle avait aussi de très beaux bijoux et plein de dents en or. Propriétaire d'un cheptel de moutons et de bœufs, elle s'était mise en affaire avec mes

oncles maternels pour augmenter son capital. Elle venait régulièrement nous rendre visite ; un après-midi, mon père est arrivé à l'improviste et n'a pas été content de la trouver dans la pièce principale. Il a reproché à ma mère ses mauvaises fréquentations et lui a fait promettre de ne plus la recevoir. Ma, d'habitude obéissante envers son époux, était incapable de tenir cette promesse-là : les règles de l'hospitalité ne le lui permettaient pas.

Tata Zakia avait une étrange manie. À chacune de ses visites, elle proposait un nouveau mariage :

– Je te prendrais bien pour mon neveu. Il te fera de beaux enfants et tu ne manqueras de rien, a-t-elle un jour déclaré à ma sœur aînée.

– *Hadja*, j'ai 15 ans. Je suis un peu jeune pour me marier.

– Oui, mais très vite, tu seras vieille. Alors réfléchis vite, parce que lui est en âge et il ne t'attendra pas.

Un autre jour, c'est à mon oncle Ahmed, le petit frère de ma mère, qu'elle s'est adressée :

– Si tu veux, je te donne ma nièce. Elle est jeune et jolie. De plus, tu auras comme garantie un certificat de virginité.

Oncle Ahmed a accepté.

Un jour, des gens ont dit à ma mère que tante Zakia était peut-être la maîtresse de papa.

– Voyez-vous, a répondu ma mère calmement, mon mari a beaucoup de conquêtes, c'est un fait. Mais pourquoi voulez-vous qu'il s'intéresse à cette femme qui est mariée, *hadja*, plus vieille que lui et, disons-le franchement, pas très jolie. Non vraiment, là je vous arrête. Mon mari ne regardera jamais cette femme.

L'incident était clos.

Mais, un midi, alors qu'Abdelhak et moi entrions chez tante Zakia, j'ai remarqué, dans son vestibule, une veste à carreaux étrangement familière :

– Tata Zakia, c'est pas la veste de papa ? ai-je demandé.

– Mais non, voyons ! c'est la veste de Djelloul, mon mari. Ils doivent avoir la même, c'est tout.

– Je ne pense pas que ton mari puisse se payer une aussi jolie veste.

En effet, son mari travaillait à la commune.

Le soir, au dîner, j'ai interrogé mon père :

– Tu étais chez tata Zakia aujourd'hui ?

– Non, m'a-t-il répondu sans sourciller.

– En tout cas, ta veste y était.

Le visage de ma mère est devenu blanc. La nuit, nous les avons entendus se disputer.

Quelques jours plus tard, c'est papa qui nous a ouvert la porte de tante Zakia à l'heure du déjeuner. Il a bien essayé de m'inciter à garder son secret : il m'a promis une robe et des lunettes de soleil, comme

les actrices égyptiennes, si je me taisais. Il m'a aussi promis de me démolir la mâchoire si je parlais.

Je l'ai rapporté à ma sœur qui l'a transmis à ma mère qui est allée voir illico le mari de Zakia.

– Impossible, lui affirma-t-il. Ma femme est moche comme un pou. Ton mari est beau et riche. Il peut avoir beaucoup mieux.

– Ouvre les yeux ! Je te dis que mon mari prend ta femme chez toi. Et tu me dis que ta femme est moche comme un pou ? ! Tu devrais te pendre au lieu de sortir des idioties pareilles !

Tout le monde pensait que Zakia avait ensorcelé mon père.

Et puis, les choses se sont accélérées.

Les cris, les coups de poing, les coups de pied se faisaient réguliers. Mon père battait ma mère fréquemment. Comme s'il voulait qu'elle n'existe plus. Comme s'il voulait qu'on disparaisse. Le corps et le visage tuméfiés, en plein dans sa quinzième grossesse, elle déambulait dans la maison, enragée, épuisée...

Un jour, il est arrivé à la maison, il n'a pas parlé. Il a juste cogné et cogné encore. Ma mère ne criait même plus. Elle était comme une poupée de chiffon entre ses mains. Mon grand-père a surgi, il a tenté de s'interposer. Il hurlait :

– Arrête ! Tu es possédé !

Nous aussi, on essayait de lutter contre sa haine aveugle, de faire barrage avec nos corps. On gueulait,

désespérés et terrorisés. Puis papa est reparti, comme ça. Ma baignait dans une grande flaque de sang. De gros caillots noirs sortaient d'entre ses cuisses.

Ma a été hospitalisée plusieurs jours. J'ai prié pour qu'elle ne meure pas.

Papa est réapparu. Il gémissait, il ne comprenait pas ce qui lui avait pris. Il regrettait. Ma reviendrait de l'hôpital avec un bébé. Très mignon, à coup sûr.

Papa, je ne le reconnaissais plus.

Ma a perdu des jumeaux, à six mois de grossesse.

Et papa a recommencé.

Un soir, alors qu'on rentrait de l'école, dans la cour de la maison, mon père étrangeait ma mère avec un *chèche*². Mes frères et sœurs tentaient de les séparer. Mais rien à faire, papa tenait bon. Il beuglait :

– Aujourd'hui, je te tue. Aujourd'hui, c'est ton jour !

Ma mère n'était plus consciente. Mon père continuait de serrer. Grand-père s'est précipité chez nous. Il m'a dit :

– Faufile-toi entre les jambes et mords-lui la main !

Papa a lâché Ma et s'est enfui en courant.

Il n'est plus jamais revenu à la maison.

Plus tard, on a appris que tata Zakia, avait envoyé son mari cueillir des olives sur ses terres. À son retour, la maison était vide. Plus un meuble. Papa et tata Zakia avaient loué un camion pour tout emporter.

2. Morceau d'étoffe que l'on porte entouré sur la tête ou autour du cou.

Ma mère m'a emmenée au tribunal pour le jugement du divorce. C'est à ce moment-là que j'ai compris que tout l'amour que j'avais éprouvé pour lui s'était transformé en haine.

Ma mère a dit :

– Monsieur le Juge, cette femme m'a pris mon mari qui m'a abandonnée avec sept enfants.

Le mari de tata Zakia a dit :

– Monsieur le Juge, cet homme a pris ma femme et mon fils et il a vidé ma maison !

Le juge a pris un air las pour déclarer :

– Je ne vais pas les ramener chez vous de force, alors dites-nous plutôt quelles sont vos requêtes et qu'on en finisse !

Une pension alimentaire a été fixée.

Mon père ne la payait que si les huissiers intervenaient.

Mon frère aîné a dû partir pour le service militaire. Il n'y avait plus d'homme à la maison. Dans notre famille, les femmes ne travaillent pas. Question d'honneur. D'autant que nous avions la réputation de gens aisés. Alors, ma mère affirmait :

– Dieu subviendra à nos besoins.

En attendant, elle vendait son or et dépensait les quelques économies qui lui restaient. Mes oncles maternels nous aidaient comme ils pouvaient ; mais notre situation se détériorait. Ma ne voulait rien

montrer ; mais les meubles de la maison disparaissaient un à un.

Nous avons dû quitter l'école. Abdelhak a été orienté vers une formation de mécanique et moi vers la maison. Je devais avoir environ 11 ou 12 ans.

Et puis, les années passant, les choses ont commencé à se stabiliser. Baya était mariée. Son époux, Miloud, toujours présent, toujours avenant, nous épaulait, lui aussi. Youssef est revenu, il s'est mis à travailler. Nous vivions déjà mieux.

Ma mère a même pu se rendre à La Mecque grâce à ses frères. C'était son vœu le plus cher.

À cette époque, j'avais 17 ans.

Au retour des pèlerins, comme nous n'habitions pas très loin de l'aéroport et que les retards d'avions étaient importants, des membres de la famille sont venus attendre leurs proches chez nous. J'ai dû m'occuper de tout ce beau monde en leur préparant à manger. Selon les désirs de mon frère Youssef qui adorait recevoir, le repas devait être un petit festin.

Parmi nos hôtes, il y avait un cousin de ma mère. Il attendait son père. C'était un homme instruit qui avait fait ses études en Arabie Saoudite. Il portait un beau costume. Et des chaussures tellement cirées qu'on pouvait s'y voir. Il avait 27 ans et s'appelait Mourad.

3. Mourad

On a fini par le voir de plus en plus souvent à la maison. Jusqu'au jour où il me demanda en mariage. Ce n'était pas un vilain garçon. Mais il ne m'attirait pas du tout. Sa tête gominée afin de lisser ses cheveux crépus et ses petits airs supérieurs m'agaçaient.

J'ai refusé.

Ma réponse ne lui plaisait pas du tout. Il m'a juré, le visage déformé par le mépris et la haine :

– Je t'épouserai que tu le veuilles ou non.

Ma sœur aînée a débarqué le soir même avec son mari. Youssef, Abdelhak et ma mère étaient également présents. On ne comprenait pas pourquoi je refusais un si bon parti. Ma s'exclamait qu'elle n'oserait plus regarder dans les yeux la mère de Mourad, l'un des membres de la famille pour qui elle avait le plus de respect. Ma sœur prétendait que je ne retrouverais jamais une si belle opportunité. Je criai qu'il n'était pas à mon goût.

– Tu te crois en Suisse pour nous dire ça ! Si on te dit de te marier avec lui, tu te maries et tu ne discutes pas ! m'a annoncé Youssef.

Seul Abdelhak a pris ma défense :

– Mais si elle veut pas se marier, on ne peut pas la forcer.

– Commence par travailler ! Ça te plaît à toi que cette maison soit pleine de filles ? ! Elle va se marier, parce qu'on l'a décidé. Les autres suivront et plus une fille ici ! Allez, ouste !

Abdelhak, mon allié, était à court d'arguments contre ce mariage. Je ne pouvais pas lui en vouloir, il n'était pas en position de force.

Anéantie, je me pliai à leur volonté.

Les deux familles se sont réunies dans notre maison. Toutes les conditions émises par ma mère quant à la dot ont été acceptées. Mon oncle, heureux, m'a rejointe dans la chambre et m'a embrassée pour me féliciter. Je me suis évanouie. Je voulais mourir. Mais le suicide est interdit dans notre religion. De plus, j'aurais fait trop de peine à Ma.

Quelque temps plus tard, j'ai dû me rendre chez mon père pour lui réclamer une autorisation de mariage, puisque j'étais encore mineure. J'espérais qu'il en profiterait pour me demander si j'allais bien et, surtout, si j'étais consentante.

Mais il a juste marmonné :

– Et en plus, elle t'a trouvé un mari dans sa famille.

Il a refusé, il ne se sentait plus concerné par nous.

J'étais folle de rage.

– Tout ce que tu as fait à Ma, tout ce que tu nous as fait, je te le ferai regretter plus tard, quand je serai plus grande ! promis-je.

Le juge a accepté que Youssef donne son consentement à sa place.

Le mariage eut lieu en 1985. Le soir de la nuit de noces, Mourad s'est exclamé :

– Si tu n'es pas vierge, je te renvoie chez ta mère.

Cette phrase m'a transpercé le cœur d'un coup de poignard et m'a glacé les sangs. Nous avons fourni deux certificats de virginité à sa famille. Le premier, lors des fiançailles. Le second, après une visite chez le gynécologue la veille. Et ça ne suffisait pas ?

Il m'avait épousée malgré moi, alors que j'étais mineure, et il menaçait de me renvoyer si je n'étais pas vierge malgré les preuves délivrées. Comment aurais-je pu l'aimer ?

Quelques jours plus tard, alors que j'étreignais une trousse de maquillage offerte par ma sœur, il m'a annoncé la couleur de notre avenir commun : pas de maquillage, d'épilation, de coiffeur, de sorties ou visites. Ni non plus de programmes télévisés occidentaux. Tout était *h'ram*. Interdit par notre religion.

Il était également jaloux. Même de son neveu qui devait avoir 16 ans : il m'interdisait de lui parler. Un homme, qu'il soit mon frère ou mon beau-frère, ne pouvait me rendre visite qu'en sa présence. Après chacune de ses visites chez sa mère, il revenait agressif et suspicieux. Je n'avais eu d'autre choix que d'interdire aux femmes de ma famille l'accès de la maison s'il ne s'y trouvait pas.

Je prenais sur moi en me persuadant que c'était ma destinée.

Malgré cela, il me critiquait tout le temps : les plats que je cuisinais étaient trop salés ou pas assez. Les meubles n'étaient pas placés au bon endroit. Son uniforme était mal repassé. Un jour, j'ai explosé :

– Ton uniforme, tu peux ramener ma mère, ta mère, ma sœur, mon frère, qui tu veux, c'est la dernière fois que je le repasse. Monte au ciel et redescends la prochaine fois tu te le repasseras tout seul.

Les disputes étaient incessantes et sa mère s'en mêlait sans arrêt. Cette femme aux allures de marabout, toute de blanc vêtue, respectée par toute la famille, les voisins et par tous ceux qui la croisaient, était mon pire cauchemar.

J'ai bientôt été prise de nausées. Je pensais que c'était à cause de l'effet que Mourad produisait sur moi, de l'épuisement physique et moral. Mais il s'avérait que j'étais enceinte. Sa mère s'est alors

pratiquement installée chez nous. Elle épiait tous mes faits et gestes, me rabaissait, m'insultait. Vivre avec eux était devenu insurmontable.

Et ma grossesse, au fur et à mesure qu'elle avançait, se révélait être une vraie maladie, avec des vomissements et des vertiges à n'en plus finir.

À six mois, j'ai perdu mon bébé. J'étais soulagée. Je ne voulais pas retourner chez mon mari, j'espérais que ma mère et mes frères m'accueilleraient, que je retrouverais un semblant de vie normale. J'avais une si grande nostalgie de ma maison d'enfance !

Mais ils m'ont refusée. Encore une fois, j'ai dû me résigner.

Très peu de temps après, je tombais de nouveau enceinte. Cette annonce rendait Mourad heureux. Il m'a offert des pantoufles. C'était son premier cadeau depuis notre mariage. Selon lui, je devais arrêter de marcher pieds nus à longueur de journée. Sinon le froid risquait de se loger dans mon ventre en passant par mes pieds :

– C'est pour ça que tu as perdu notre premier enfant, affirma-t-il.

Vomissements et nausées ont recommencé à m'empoisonner l'existence. Mais pas seulement. Mourad me harcelait encore et encore sous prétexte de faire mon éducation. Ma vie était un véritable calvaire et j'avais peur de perdre encore mon enfant. À six mois de grossesse, je lui ai déclaré :

– On arrête tout !

Voyant mon état, ma mère a accepté cette fois mon retour.

4. La répudiation par trois fois

Un soir de pluie torrentielle, j'ai entendu du bruit dans la cour. C'était Mourad. Il pleurait à chaudes larmes.

Ma mère a tenté de le calmer :

– Quand elle aura accouché, quand elle ira mieux, elle reviendra. Et tu seras plus gentil avec elle, et puis voilà.

Mais il pleurait de plus belle.

– Tu es idiot ou quoi de pleurer pour une femme ! s'est exclamée ma mère.

– Oui, ma cousine, lui a-t-il répondu, je suis idiot, car je l'ai répudiée !

– Tant pis pour toi, cela te vaudra le prix d'une fête, car tu l'épouserai à nouveau et elle pourra revenir, a rétorqué ma mère.

– Non, ma cousine. Elle ne pourra plus jamais revenir, car je l'ai répudiée par trois fois, a-t-il gémi

au milieu de ses sanglots. C'est ma mère qui m'a poussé à bout.

Ma l'a fait entrer dans la maison. Elle pleurait elle aussi :

– Son frère ne voulait pas de sa présence avant qu'elle se marie, ce n'est pas maintenant qu'elle attend un enfant qu'il va l'accepter. Tu aurais pu attendre qu'elle accouche. Vous lui auriez enlevé son enfant, elle n'aurait pas pu faire autrement que de le suivre. Je n'aurais jamais dû donner mon accord pour votre mariage.

Toujours en larmes, Mourad est venu me chercher.

– Ramasse tes affaires, nous rentrons chez nous.

Ma mère s'est offusquée :

– Mais tu veux la faire vivre dans le péché ?

– Je trouverai une solution.

Je l'ai suivi, j'avais vraiment de la peine pour lui.

Il a demandé conseil à tous les imams d'Algérie. Tous avaient la même version : « Après une répudiation pas trois fois, vous ne pouvez plus vous remarier ensemble, sauf si la femme consomme un mariage avec un autre homme puis divorce de lui. »

Il ne se rasait plus depuis deux mois. Il était tellement malheureux qu'il m'attendrissait. Pourquoi ne m'avait-il pas montré son amour avant, plutôt que d'essayer de me « mater » ? Malgré notre séparation officielle, nous dormions dans la même chambre.

C'est avec cet homme de trop de foi que j'ai été contrainte de vivre dans le péché.

– Tu vois bien que ce n'est pas possible. Aucun imam n'acceptera de nous remarier. Il vaut mieux qu'on se sépare. Je te cède tout, lui ai-je finalement dit. J'ai signé les papiers du consentement pour le divorce.

Sa mère lui avait déjà choisi une autre épouse. Lui m'appelait tous les jours pour savoir comment j'allais, si je ne manquais de rien. Même le jour de son mariage. Et puis pendant deux jours, plus rien.

C'est à ce moment-là que mon bébé a décidé de naître.

5. Hamid, mon fils

Les contractions me déchiraient le ventre et la souffrance se répercutait dans tout le reste de mon corps. Au moment où la tête s'apprêtait à sortir, j'ai senti une douleur fulgurante : on coupait ma chair à vif avec une lame. Une épisiotomie. Sans anesthésie, car les produits manquaient.

À minuit, un beau bébé de 5,1 kilos est sorti de mon ventre.

Je suis restée au bloc pour me faire recoudre. Je m'évanouissais, tant l'opération était intolérable pour mon corps qui n'était déjà qu'une plaie béante. Les membres de l'équipe soignante me ranimaient, attendaient que je reprenne des forces. Eux-mêmes essayaient de récupérer, la tête posée sur le bord de mon lit. Puis, ils recommençaient, je sentais l'aiguille me piquer et le fil pénétrer ma chair endolorie, s'y enfoncer, être tiré. L'accouchement avait mis à vif tous

les nerfs de mon ventre. Ils terminèrent de me suturer à 4 heures du matin. Nous étions tous lessivés.

Le matin, j'ai demandé à une infirmière de me ramener mon petit. Je tenais enfin mon enfant dans les bras. Il était magnifique. Son calme m'impressionnait. Lui aussi avait eu quelques points de suture sur le crâne : en effectuant l'épisiotomie, les médecins l'avaient blessé. Il avait dû souffrir aussi violemment que sa mère, le pauvre chéri. Sa fragilité me touchait. Pourtant, il ne pleurait pas, ne réclamait pas son lait.

L'idée que l'absence de son père le poursuivrait toute sa vie, qu'il n'aurait pas de véritable maison puisque son oncle maternel ne voulait pas entendre parler de lui me faisait mal. Qu'allions-nous devenir ? Il dormait à poings fermés comme s'il sentait qu'il fallait reprendre des forces pour la suite. Je lui ai promis de ne jamais l'abandonner.

Jamais. Jamais. Jamais.

Mourad avait confié à ma sœur que si c'était un garçon, il souhaitait l'appeler Hamid. L'idée d'une fille l'intéressait si peu qu'il n'avait pas proposé de nom. Nous l'avons donc prénommé Hamid.

Mon beau-frère Miloud a décidé qu'étant donné les soins qu'on nous prodiguait à l'hôpital, il valait mieux que l'on sorte le soir même : je serais mieux entourée chez moi.

Youssef, qui dînait à la cuisine, ne s'est pas levé lorsque je suis entrée, soutenue par Baya et ma mère. Ma sœur lui a montré Hamid :

– Regarde comme il est beau notre petit ange ! Tu veux le prendre dans tes bras ?

– Vire ce bâtard de ma vue, a-t-il marmonné.

Seule ma mère, qui à l'époque avait encore la force de s'opposer à lui, a osé le menacer :

– J'espère que tu n'auras jamais de garçons et que tes filles subiront ce que tu fais subir aux miennes. Rahmouna est chez elle. Si tu n'es pas content, c'est à toi de prendre tes affaires.

Chez nous, on dit souvent : « Gare aux prières des mères en colère. » Je ne sais pas si cela a un lien, mais mon frère, à son grand regret, n'a jamais eu de garçons.

La belle-mère est venue en fin de journée. Elle ne voulait plus lâcher mon bébé. Alors qu'il avait déjà été aspiré à l'hôpital, elle l'a fait hurler en renouvelant l'opération.

Un peu plus tard, c'est le papa qui a débarqué, les bras chargés de cadeaux.

Tout le monde était rassemblé dans la pièce. Il l'a traversée sans saluer personne. Il m'a embrassée, ce qui était contre toutes les règles, a pris son fils dans les bras et s'est mis à pleurer, pleurer, à gros sanglots.

Son enfant serré tout contre lui. Il lançait des reproches à sa mère :

– C'est toi qui me privas de mon fils.

Puis il embrassait son bébé.

– Tu le privas de grandir dans sa famille avec un papa et une maman. C'est toi qui privas mon fils de son père, se plaignait-il encore.

Je ne savais pas s'il fallait rire ou pleurer. J'ai vite choisi mon parti lorsque la belle-mère a répliqué avec sa voix rauque de nécromancienne :

– Il n'était pas convenu qu'elle nous remette l'enfant à sa naissance ?

Pour être sûre de pouvoir partir de chez eux, j'avais en effet fait cette promesse. Peu importe si c'était un mensonge pour me libérer de leur carcan ou si j'en avais alors vraiment l'intention ; pour ma défense, la jeune femme immature que j'étais n'avait pas encore conscience, à ce moment-là, que l'enfant qu'elle portait dans son ventre était bien réel. Et maintenant qu'il était dans mes bras, mon sein dans sa bouche, et son odeur sur ma peau, il en était hors de question !

Deux jours et deux nuits, ils sont restés à la maison. Ils essayaient de me convaincre de leur abandonner Hamid. Chacun y allait de ses arguments. Elle m'affirmait :

– Tu es jeune. Si tu nous donnes l'enfant, tu pourras te remarier plus facilement. Même si tu n'es pas vierge. Par contre, qui voudra d'un enfant qui n'est pas de lui ?

Lui exigeait que je me sépare de mon fils très vite pour que je ne m'y attache pas trop et que sa seconde épouse puisse l'élever et le materner comme son propre bébé. En désespoir de cause, il m'a proposé de venir m'installer chez eux pour l'élever.

Ma commença à trouver le temps long. Elle a clos la discussion :

– Chez nous, on ne retire pas un enfant du giron de sa mère. Bien que tu aies été injuste avec ma fille, tu restes le père de ce petit, nous ne le contestons pas. Tu pourras venir le voir autant que tu voudras. Il vous rendra visite pour les fêtes et les vacances, si vous le souhaitez. Mais sa maison sera l'endroit où vit sa mère et pas ailleurs.

Je découvrais Ma sous un autre jour. Solidaire et aimante. Je lui en étais extrêmement reconnaissante.

Mourad et sa mère ont bien tenté de récupérer Hamid par voie de justice en essayant de me salir. Mais cela n'a pas fonctionné.

Et dans la maison de mon enfance, chacun entourait mon fils de mots doux et d'amour.

6. Faiçal, mon deuxième mariage

Lorsque mon fils a eu 2 ans, j'ai reçu une nouvelle demande en mariage.

J'étais avec ma tante dans une boulangerie. Hamid répétait à tue-tête :

– Ma, des gâteaux, Ma, des gâteaux !

J'adorais le gâter. Le voir content m'a toujours rempli de joie. Le beau jeune homme qui nous servait, nous l'avons su plus tard, était le co-propriétaire de la boulangerie. De taille moyenne, il avait un joli teint hâlé et de belles mains.

– Le mari ne doit pas être très loin, avec une si jolie famille, nous a-t-il complimentés avec un beau sourire qui dévoilait des dents parfaites.

– Le mari est très loin, car malheureusement ma nièce est divorcée.

– Si jeune ! Quel dommage, s'est exclamé le jeune homme.

Gênée, je suis sortie et les ai laissés continuer leurs palabres.

Quelques jours plus tard, nous l'avons vu arriver avec une grande boîte de gâteaux. Il a parlé avec mes frères et mes oncles :

– Je me suis renseigné sur Rahmouna. On me dit que c'est une fille sérieuse. Je veux bien l'épouser. Je veux bien m'occuper de son enfant comme si c'était le mien. Mais il y aura des conditions : je serais le seul à décider pour elle. Il n'est pas question qu'elle travaille ni même qu'elle sorte de la maison. Si elle veut aller au hammam, je l'y accompagnerais. Si elle veut rendre visite à sa mère, je l'y accompagnerais. Chez le médecin, ce sera pareil. Pour le reste, il n'y a aucune raison qu'elle mette le nez dehors.

Tout le monde le trouvait dur. Même mon frère Youssef, que mon premier mariage avait peut-être fait réfléchir, m'a incitée à refuser la demande.

Je l'ai acceptée : que ce soit eux ou lui qui décident pour moi, qu'est-ce que cela changeait ?

De plus, mon cher Abdelhak m'avait affirmé un jour qu'une femme répudiée, même si elle était très jeune, ne pouvait se remarier qu'avec un vieux. Cela m'avait choquée : l'idée de partager ma vie avec un pépé sénile en guise de mari m'oppressait et me désespérait au plus haut point. Faiçal était ma chance d'échapper à cet horrible sort et, surtout, il se proposait de s'occuper de mon fils comme du sien.

Quel autre homme, dans notre société, ferait cela ? Mon petit Hamid ne se sentirait plus orphelin de père. Pour moi, c'était la chose qui comptait le plus.

Je voulais que ce mariage soit beau et heureux. Il ne fut pas grandiose, mais nous l'avons organisé avec soin. Et, cette fois, j'y avais participé de bon cœur.

Le 10 janvier 1988, le jour de la cérémonie, comme le veut la tradition, nous avons prévu une grande fête chez ma mère avant que mon mari m'emmène chez lui.

Ma a surgi dans la chambre pendant que je me préparais.

– Ma fille, je crois bien que tu es maudite. Ton ex-mari est dans la cour avec les invités. Il a Hamid dans les bras et il pleure dans son giron.

– Mais Ma, c'est toi qui me l'as mis dans les pattes, lui ai-je rappelé avant de quitter la pièce.

J'ai pris Mourad à part :

– Pourquoi tu me fais ça le jour de mon mariage ?

– Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Ma seconde épouse est partie. J'étais prêt à te récupérer avec ou sans répudiation par trois fois.

– Et tu t'es décidé juste le jour où je me marie... ? s'il te plaît, ne me fais pas d'esclandre. De toute façon, personne n'acceptera notre mariage.

– Alors donne-moi au moins mon fils. Toi, tu en auras d'autres. Mais moi, je n'ai plus rien.

– Je ne peux pas. Sois patient. Ta mère te trouvera une femme dans peu de temps.

Faïçal était fou de rage. Je le comprenais. C'était notre jour à nous.

– On ne peut pas lui interdire l'accès à notre maison. Il est le cousin de ma mère et son enfant vit ici, ai-je néanmoins tenté de lui expliquer.

En guise de réponse, il s'est mis à me bousculer. Puis, il a respiré profondément pour se calmer :

– Prends tes affaires, on s'en va maintenant.

Je n'étais pas prête puisque, suivant la coutume, le départ chez l'époux doit se faire en fin de journée. Ma mère s'est arrangée pour que nous puissions partir dans les plus brefs délais. Elle m'a dit :

– Je ne peux pas t'accompagner alors que ton ex-mari est là. Tes sœurs viendront avec toi.

Cette nuit-là, Mourad a dormi chez ma mère avec les autres invités. Son fils tout près de lui.

Faïçal s'est montré gentil, doux, attentif et avenant avec moi les trente premiers jours de notre union. Puis, les choses ont commencé à se gâter. Il s'est soudain mis à mal me parler, à considérer que je ne savais pas répondre comme une femme doit répondre à son mari. Il allait m'apprendre, répétait-il. Il commençait à lever la main sur moi. D'abord de temps en temps ; puis, de plus en plus souvent. Je ne parvenais pas à le cerner : souvent, après m'avoir

asséné une tape sur la tête en guise de correction, il revenait vers moi l'air jovial et décontracté comme s'il ne s'était rien passé.

Pour moi, c'était plus compliqué d'adopter la même attitude. Je le craignais. Mais je me consolais en songeant qu'une claque de temps en temps contre un toit pour mon fils, ce n'était pas si grave. Et les humiliations permanentes que je subissais ne m'empêchaient de considérer Faiçal comme un bon père pour Hamid. Que pouvais-je espérer d'autre ? Sortir m'aurait fait du bien, évidemment, mais au fond, cela m'était égal. J'avais bien trop à m'occuper avec la maison et mon petit. Toutefois, je préférais prendre mes précautions et entamer ma première plaquette de pilules dès la première claque et ce, malgré ses pressions pour qu'on ait un enfant le plus rapidement possible.

Alors que je tentais comme je pouvais de répondre de manière adéquate à mon mari, j'ai appris que j'étais enceinte. On m'a annoncé la nouvelle à l'hôpital où je m'étais rendue en raison de saignements anormaux et parce que je vomissais du sang.

C'était un choc. J'avais pris la pilule jusqu'en 1989 ; et au premier mois d'interruption, pof ! une grossesse ! J'étais anéantie. L'idée d'être définitivement liée à cet homme et à sa violence me terrifiait.

Ce deuxième enfant s'est révélé extrêmement difficile à porter : j'ai été hospitalisée jusqu'au cinquième mois, avec le Valium pour compagnon et plusieurs alertes de fausse-couche.

– Les frères et sœurs se disputent, tentais-je de raisonner calmement mon époux. Ce n'est pas grave, c'est de leur âge. Ce n'est pas la peine de battre Hamid. Il suffit de lui dire ou de le gronder.

– Non, je veux le remettre à sa place, rétorquait-il méchamment.

Et chaque fois, il le frappait de plus belle.

Pourquoi ? Mon fils n'était-il pas à sa place ?

Faïçal s'est mis à me cogner de plus en plus fréquemment, moi aussi.

En 1992, j'ai été de nouveau enceinte. Le choc a été plus terrible que la fois précédente. Avoir encore un enfant avec lui ne présageait que du malheur pour notre avenir. Dieu me pardonne, j'ai avalé tous les médicaments et toutes les tisanes susceptibles de provoquer un avortement. J'ai sauté à la corde une infinité de fois. J'ai sauté un après-midi entier du haut de la table de la cuisine ; mais rien à faire. Elle était bien accrochée. C'est d'ailleurs un trait de caractère qu'aujourd'hui, je lui reconnais bien. Qu'elle me pardonne.

J'ai eu droit aux mêmes symptômes et aux mêmes traitements que pour ma première fille : injections et Valium pour me protéger d'une fausse-couche.

À mon huitième mois de grossesse, j'ai reçu la visite de ma tante paternelle et de mon petit-cousin qui devait avoir 17 ans, à l'époque. J'ai sorti le café et

7. Mes filles, Nacéra et Hassina

Lors de mon accouchement, en novembre, j'eus une hémorragie qui faillit me prendre la vie. L'infirmière a annoncé à Faïçal la naissance de ma fille ; nous avions convenu qu'il me ramènerait à dîner le soir même, mais il n'est réapparu que deux jours plus tard. Il me signifia alors clairement son mécontentement : comment avais-je pu lui faire une fille ? ! Je n'avais pas bien travaillé.

Pourtant, elle était belle, ma fille. Nous l'avons appelée Nacéra : victorieuse. Et malgré son rejet initial, Faïçal, petit à petit, s'est attaché à elle. Ils jouaient souvent ensemble, à ma plus grande joie.

Au fur et à mesure que Nacéra grandissait, des chamailleries sans gravité éclataient entre elle et son frère. Faïçal s'est alors mis à battre Hamid de plus en plus souvent. Injustement.

les petits gâteaux pour bien les accueillir. Après leur départ, j'ai pris grand soin de tout nettoyer pour effacer la plus petite trace de leur passage. Malheureusement, mon petit-cousin, en quête d'affirmation de soi, avait fumé ; Faïçal, à son retour, a senti l'odeur. À moi, il n'a rien demandé. Il a pris sa fille à part et l'a questionnée :

– Qui est venu à la maison ?

Nacéra, du haut de ses 3 ans, a répondu innocemment :

– Tata Chafika et tonton Kaddour.

Assise dans la cour où je roulais le couscous, j'ai soudain senti un énorme choc sur mon visage. Il venait de me balancer un coup de pied puissant avec une de ses belles chaussures noires pointues, celles dont il aimait tant faire claquer les talonnettes en marchant.

Faïçal m'a accompagnée à l'hôpital. On m'a orientée vers le service d'ophtalmologie. J'avais l'œil en charpie. Faïçal ne me lâchait pas d'un pas.

– Qui vous a fait ça ? m'a interrogée le médecin.

Je n'ai pas répondu.

– Je vous fais un certificat de vingt et un jours d'incapacité.

– Je ne travaille pas, ai-je dit.

– Vous ne travaillez pas, mais vous pouvez vous rendre au commissariat pour porter plainte contre la personne qui vous a fait ça.

Il ne parlait qu'à moi, comme s'il avait tout compris. Il ne s'est retourné vers Faïçal que pour lui dire :

– Voici une ordonnance. Allez lui acheter ses médicaments.

Il s'est exécuté sans broncher.

La réaction du médecin, qui semblait avoir de l'empathie pour moi, m'avait donné un petit regain d'énergie. J'ai couru chez le photographe pour tirer des portraits qui pourraient me servir de preuves et suis revenue à toute vitesse.

De retour à la maison, à nouveau sous l'emprise de Faïçal, j'ai été en proie à un grand désespoir. Je voulais mourir.

Quelques semaines plus tard, j'ai accouché de mon troisième enfant. Le travail a été aussi douloureux et aussi compliqué que pour les deux précédents ; et, comme c'était encore une fille, la réaction de Faïçal a été presque aussi violente que pour Nacéra.

– Tu n'as pas béni Dieu quand tu as eu ta première fille, alors Dieu t'en donne une deuxième pour que tu apprennes à le bénir, lui ai-je lancé.

Ma petite princesse, Hassina, est née avec une déformation au niveau des jambes, probablement à cause du Valium. Les médecins m'ont expliqué que cela se soignait à l'hôpital de Mostaganem. Je n'ai pas

attendu que Faïçal m'accompagne ni même qu'il m'autorise à y aller.

Elle avait six jours lorsque nous avons débuté les massages. Des atèles ont entouré ses jambes jusqu'à son premier anniversaire. Cela a valu le coup : elle a complètement récupéré.

8. Coups bas

Les claques pleuvaient, peu importe ce que je répondais à Faïçal désormais.

Après une dispute, j'ai emporté mes enfants pour passer quelques jours chez ma mère. Mourad en a profité pour débarquer à l'improviste afin de passer du temps avec son fils. Redoutant l'arrivée de Faïçal, je suis sortie guetter sur le pas de la porte.

Il était là.

Le sport national des voisinages étant d'épier leur prochain, il avait été facilement renseigné.

Il a tenté de me frapper, mais ma mère s'est interposée. J'ai dû rentrer chez lui avec les enfants. Peu importaient les mots avec lesquels je cherchais à justifier la présence de mon ex-mari chez ma mère, il ne décolérait pas.

Le soir, alors que je tentais de me changer les idées en recousant les petites robes de mes filles, il m'a traitée de chienne.

– Les chiennes n'épousent que des chiens, ai-je lâché.

Et vlan. Un coup de ciseaux ! Et tellement bien plantés que ma mère, que j'avais appelée à la rescousse, n'arrivait pas à les extraire. Elle a dû m'emmener aux urgences pour qu'on me les retire.

Alors que les fils des points de suture n'étaient pas encore tombés, j'ai reçu la visite d'un policier qui, convocation à l'appui, voulait que je le suive au commissariat pour répondre à une plainte déposée par mon mari. Monter dans le panier à salade devant tous les voisins, comme une criminelle, il en était hors de question. Dans la minute qui suivait, tout le quartier et toute la ville auraient été au courant. Je lui ai promis de le rejoindre dans l'heure. Ce délai me permettait aussi de ramasser tous mes papiers. Au commissariat, lorsque j'ai lu le procès-verbal, je suis tombée des nues : il m'accusait d'adultère avec, à l'appui, le témoignage, faux évidemment, de nos voisins directs.

J'avais terriblement honte devant les policiers, pour lesquels toute personne pénétrant dans un commissariat est forcément suspecte. J'ai rédigé mon propre procès-verbal.

Au tribunal, au cours de l'instruction qui a suivi, le juge (ou le procureur peut-être, je ne me souviens plus bien), après avoir entendu Faïçal, a écouté ma version. J'ai expliqué que l'homme accusé d'être mon

amant était mon ex-mari et le père de mon fils aîné ; qu'il était le cousin de ma mère et que, par conséquent, il m'était impossible de lui interdire les visites à son enfant, puisque la loi elle-même me l'ordonnait.

Quant aux voisins, ils avaient accepté de faire un faux témoignage à cause d'un petit lopin de terre qui se trouvait entre notre maison et la leur ; à une époque, ils avaient exigé que nous le leur cédions entièrement alors que la moitié nous revenait. Je soupçonnais mon mari de leur avoir promis ce lopin en contrepartie.

J'ai également montré l'état de mon dos.

– Monsieur le Procureur, si j'avais eu une relation extraconjugale, il m'aurait égorgée avant que je mette les pieds dans votre tribunal, ai-je conclu.

Ma parole n'a pas été remise en cause.

– Que demandez-vous en dédommagement de ces accusations calomnieuses ?

– Je ne demande rien si ce n'est le divorce.

Le procureur m'a alors proposé de déposer un dossier de demande de divorce au tribunal.

En attendant, je retournais à mon domicile conjugal.

9. Le divorce

Mon père est tombé malade.

Tata Zakia l'avait abandonné, elle le trouvait trop geignard. C'est donc à ma sœur aînée et moi qu'il a réclamé de l'aide. Sans rancune, nous l'avons accompagné à chacune de ses trois hospitalisations. Nous lui avons préparé ses repas, nous sommes occupées de son linge ; ma mère l'a même lavé.

Au retour de sa dernière hospitalisation, Faïçal nous a accompagnés à la maison parentale, les enfants et moi, pour que nous y passions la nuit et que je puisse prendre soin de lui. Le lendemain matin, très tôt, je me levais pour rentrer chez moi.

– Reste, m'a suppliée ma sœur, mon mari nous accompagnera plus tard.

– Non, je préfère rentrer.

L'idée d'arriver tard et de mettre Faïçal en colère me terrifiait. J'ai pris Hassina dans mes bras et

Nacéra par la main. Hamid, qui dormait encore, est resté chez ma mère.

Arrivée à la maison, j'ai frappé.

Personne.

J'ai de nouveau insisté. Une femme inconnue m'a ouvert.

– Qu'est ce que c'est ?

– Mais... C'est chez moi, ici, me suis-je exclamée, abasourdie.

– Ah, non. Ici, c'est chez moi. Qui es-tu ?

– Je suis la femme de Faïçal.

– Faïçal nous a vendu la maison. Où tu étais à ce moment-là ?

– Mais vous l'avez achetée quand ? ai-je demandé, de plus en plus stupéfaite.

– On a payé et signé l'acte hier.

– Les meubles, les vêtements ?

– Il ne reste rien dans cette maison qui vous appartienne. Même pas une chaussette, ma brave dame. Il a tout vidé hier.

Affolée, je suis retournée chez ma mère. Elle préparait le café. Il était encore bien tôt. Mon fils et mon frère Youssef dormaient toujours. Je lui ai raconté la terrible histoire qui me tombait dessus. Elle s'est mise à crier :

– Comment a-t-il pu faire cela, mais comment a-t-il pu ? ! Mettre sa femme et ses enfants dehors ? !

Comment est-ce possible ? Faites confiance aux hommes !

– Ma, doucement. Ce n'est pas la peine de les réveiller. Peux-tu me garder Hassina ? Je vais voir si je peux le trouver dans le quartier où il travaille.

J'avais trois enfants en bas âge. Hassina était encore au biberon et je n'avais même pas de quoi lui acheter des couches. Mon frère, à qui je ne parlais toujours pas, n'accepterait jamais de nous héberger encore une fois chez ma mère. Où irais-je si je ne retrouvais pas Faïçal ?

Dans la rue où il bossait, j'ai reconnu des gars qui le connaissaient.

– Vous n'avez pas vu Faïçal ? leur ai-je demandé.

L'un d'eux m'a prise à part. Il m'a confirmé que la maison avait bien été vendue. Il a ajouté :

– On l'a vu la vider. Tes meubles sont chez une cousine à lui. En bas de la rue de la Lyre.

Je me suis pointée chez la cousine.

– Écoute, ai-je tenté de négocier, les meubles, je m'en fous. Je n'aurais même pas d'endroit où les mettre. J'aimerais juste récupérer quelques vêtements pour les enfants et pour moi-même.

– Je ne peux rien te donner. Règle ça avec ton mari.

Je suis partie, traînant Nacéra par la main. Ma fille comprenait qu'il se passait quelque chose de grave. J'essayais de ne pas trop l'affoler, mais j'étais moi-même très secouée. J'ai marché longtemps, puis

je me suis assise sur le bord d'un trottoir pour réfléchir.

Je ne pouvais décemment pas rester chez ma mère. Cela aurait créé des problèmes avec mon frère. J'y suis retournée, juste pour récupérer Hassina et je me suis réfugiée chez mon oncle. J'ai dû parcourir une dizaine de kilomètres à pied avec les filles, je n'avais pas un sou en poche pour prendre les transports.

– On t'avait dit de ne pas l'épouser, m'a déclaré mon oncle en guise de consolation.

Lui non plus ne pouvait pas m'héberger trop longtemps. Même si je le sentais réellement désolé pour moi, il avait une famille nombreuse et il arrivait déjà à peine à la prendre en charge. Je ne voulais pas être un fardeau supplémentaire.

Je me suis donc rendue chez une amie, Amira, que j'avais beaucoup soutenue à une époque où ses enfants étaient en bas âge et le papa envolé.

– Que veux-tu exactement ? m'a-t-elle demandé.

– Divorcer. Je ne veux plus avoir peur de lui ou de ses réactions. Je veux passer à autre chose. Je veux un toit pour mes enfants.

– Alors je vais t'aider à divorcer. Je connais quelqu'un qui connaît quelqu'un qui travaille au tribunal de Sénia. Nous allons nous y rendre.

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, m'a affirmé le juge. Si c'est vous qui

demandez le divorce, vous n'aurez pas droit à la maison, ce sera à vos torts.

– Mais je vous dis que je n'ai plus de maison. Je suis à la rue. Quand cela ne va pas dans un couple et qu'une femme ne divorce pas, c'est pour que ses enfants puissent conserver un toit sous lequel se réfugier. Mais ce toit, nous ne l'avons plus. Lui, je ne le retrouve même pas pour pouvoir m'expliquer avec lui. Je veux divorcer.

Malgré les lois du Code de la famille qui n'étaient pas du tout à l'avantage des femmes, les juges ont été compréhensifs et, en 1995, j'ai pu divorcer.

Comme pour Hamid, j'ai eu droit à une pension. Comme pour Hamid, je n'en ai jamais vu la couleur.

10. Une autre vie

Il fallait que j'obtienne un travail. J'ai démarché toutes les écoles, toutes les administrations d'Oran, de Aïn Beïda, de Sénia, postulant chaque fois comme femme de ménage. En vain. Parfois, on m'expliquait simplement qu'il n'y avait pas de poste vacant. Mais, le plus fréquemment, on m'imposait un droit de cuissage en échange d'un emploi. Cela me choquait : je me sentais salie et pleine de rage. Ces hommes ne sont pas des hommes, pensai-je. Ce sont des bêtes. Ils flairent la misère comme le loup flaire le sang. Mais j'étais également désespérée : qu'allais-je devenir avec mes enfants ?

Je les trimballais de maison en maison. D'un oncle à l'autre. J'essayais d'être la moins envahissante possible, mais avec trois enfants, c'était difficile.

Le matin, je déposais Hamid à l'école ; mes filles, soit je les laissais chez des membres de la famille, soit

je les emmenais avec moi. Elles m'attendaient dehors lorsque j'étais reçue pour un entretien.

Je n'étais jamais autant sortie de ma vie. Je n'avais jamais autant marché dans les rues. J'avancais, le pas rapide, hantée par l'angoisse de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de mes enfants. J'avancais, le pas rapide, pour qu'aucun homme dans la rue ne s'imagine qu'il était possible de m'aborder.

En plus d'un emploi, je cherchais par tous les moyens un logement. On me réclamait des diplômes et des tonnes de papiers que je n'avais pas. J'avais déposé une demande de logement social auprès de l'Opgi³. Mais personne n'y croit à moins d'avoir un très bon piston.

En passant devant un bidonville, j'ai décidé d'aller voir de plus près comment les gens y vivaient. Je me suis enfoncée dans les petites ruelles aménagées au hasard des constructions. C'était sale, ça puait. Mais ces gens avaient un toit à eux au-dessus de la tête.

Je me suis arrêtée au niveau d'une femme corpulente, au teint mat, installée à la porte de son gourbi.

- Comment fait-on pour s'installer ici ?
- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

3. Office de promotion et de gestion immobilière.

– Si je veux m'installer, je dois demander l'autorisation à quelqu'un ?

– Si tu veux t'installer, tu demandes à personne. Tu construis et c'est tout.

Comme je réfléchissais à cette possibilité, elle m'a invitée à boire un café au goût de pois chiche, réservé aux pauvres. Elle m'a posé plein de questions. Je lui ai expliqué ma situation.

– Je ne te cache pas que le coin est risqué pour une femme seule avec des enfants en bas âge. Mais si tu n'as pas le choix... Je vis avec mon mari et mes enfants. Tu m'as l'air honnête. Monte ton taudis près du nôtre. Ça découragera peut-être la mauvaise graine.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Khéra. Elle aussi m'avait l'air honnête avec son beau sourire franc.

Aidés par mes oncles, qui essayaient néanmoins de me dissuader, et mes nouveaux voisins, nous avons donc monté mon gourbi de fortune : taule à moitié rouillée, bois de récupération et plastique.

Dans cette maison de bric et de broc, sans eau ni électricité, où la fenêtre et la porte ne fermaient pas, agrippée à mes petits, incapable de fermer l'œil, car transie de peur, je n'ai pas eu le courage de passer plus d'une nuit.

Je me suis alors organisée autrement. La journée, lorsque je ne courais pas les administrations, je restais

au bidonville pour ne pas être un poids pour ma famille. Mais la nuit, j'allais me réfugier avec mes enfants auprès des miens.

Khéra, qui était devenue ma grande amie, m'avait révélé qu'en habitant ce bidonville, on gagnait des points au niveau de l'Opgi. Résister ici me permettrait peut-être d'obtenir plus rapidement un véritable toit.

C'est elle qui m'a parlé, en 1996, de Hassi Messaoud. La ville la plus riche d'Algérie.

De l'argent et du travail pour tout le monde.

– Il y a beaucoup d'étrangers, mais c'est souvent les Algériens qui recrutent pour eux. Ils te prennent une bonne partie de ton salaire. Mais bon, après il t'en reste encore assez pour vivre. En tout cas, bien plus que quand on est chauffeur de poids lourds comme mon mari en ce moment. Surtout que, comme il est en CDD, il n'aura bientôt plus de travail. Alors, Hassi, ça pourrait être bien. Il faut juste supporter le climat. Ça te dirait d'essayer ?

– Oui !

J'avais répondu sans réfléchir une minute. J'avais le sentiment d'avoir déjà étudié toutes les autres possibilités.

On se disait que, si on parvenait à garder de l'argent de côté, on pourrait, un peu plus tard, s'acheter nos

maisons et, peut-être même, si on travaillait dur, monter un petit commerce pour pouvoir survivre.

Nos rêves me donnaient du courage.

Hassi Messaoud, je la connaissais grâce à la météo du 20 heures à la télévision. C'était l'endroit où la température était la plus élevée du pays : on atteignait parfois les 50 °C ! Comment les Sahariens pouvaient-ils survivre à un tel climat ? Comment pouvaient-ils supporter le ramadan ?

Plus tard, j'ai découvert que la véritable température de la région n'était même pas annoncée de peur que les gens travaillant sur place ne s'enfuient ; sans compter les travailleurs du Nord qui rentraient chez eux pour les vacances et qui, devant la météo, décidaient de ne plus regagner leurs postes.

Hassi Messaoud, on ne rêvait pas d'y séjourner pour prendre du bon temps.

Il fallait convaincre ma mère. J'avais beau lui affirmer que je ne trouvais pas de travail, elle avait beau constater la misère de ma situation, pour elle, il n'en était pas question :

– Les gens vont parler. Les gens vont dire du mal et nous salir. La honte va être encore sur nous. Si tu pars, je ne te parle plus.

– Ma, la honte est sur moi parce que je n'arrive pas à nourrir mes enfants ni à les loger ! On dort à

droite, à gauche. Je te vois en cachette de Youssef qui tolère à peine la présence de mes enfants chez toi. Tu trouves que c'est une vie ? À Hassi, au moins, j'aurais peut-être un bon salaire. Dans cinq ans, dans dix ans, je pourrais acheter une maison et enfin rassembler mes trois enfants ! argumentai-je encore et encore jusqu'à ce qu'elle cède.

J'ai vendu la ceinture en or qu'elle m'avait offerte pour mon mariage. Elle coûtait 50 ou 60 000 dinars. Je pensais lui laisser un peu d'argent pour qu'elle puisse s'occuper de mes filles en attendant que je m'installe. Mais elle a refusé de les héberger. Elle avait trop peur de Youssef. J'ai donc décidé de les emmener avec moi.

J'ai appelé le papa de Hamid. Je suis tombée sur sa troisième épouse.

– Mourad est là ?

– Non. Que lui veux-tu ?

– Je veux lui donner son fils, ai-je répondu.

Silence.

– Je te le passe.

J'ai annoncé à Hamid qu'il irait habiter chez son père pour quelque temps :

– Tu vois, on n'a pas de maison. Dormir chez les uns et chez les autres, ce n'est pas une vie pour un enfant de ton âge. Il faut que j'aille travailler pour

avoir des sous et nous construire une belle maison pour nous tous.

Cela lui a fichu un coup terrible. Comment faire autrement ?

J'avais beau l'inonder d'explications, aucune ne le persuadait ; de son côté, il ne tarissait pas d'idées pour m'obliger à rester avec lui. Il voulait qu'on aille vivre chez sa grand-mère et qu'on supplie Youssef pour qu'il finisse par nous accepter. Ou que je me remarie avec son père : après tout, mon propre père avait été polygame et cela n'avait tué personne. Ou qu'on habite définitivement la baraque en tôle qu'il trouvait du reste, très bien. Et qu'y avait-il de mal à vivre dans un bidonville ?

– Le bidonville, c'est dangereux pour une femme seule avec des enfants, il est rempli de cafards et de rats, recouvert de saletés qui ne nous laisseront pas en bonne santé très longtemps. Si bien que nous aussi nous finirons par ressembler à des cafards.

– Des cafards avec une maman, a-t-il marmonné tristement.

Je l'ai pris dans mes bras :

– Je dois trouver du travail, mon fils, pour vous nourrir.

– Mais je peux travailler, moi ! Je vendrai des pois chiches au marché des mimosas et des cigarettes au détail dans les cafés maures.

Ses arguments, s'ils ne pouvaient me retenir, me touchaient énormément.

S'il avait su à quel point je ne voulais pas me séparer de lui, moi non plus !

– Toi, tu dois aller à l'école pour continuer à apprendre des choses, pour avoir un bon métier plus tard. Chez ton père, tu n'y resteras pas définitivement. C'est juste en attendant.

Son père m'avait demandé de lui céder définitivement la garde si je voulais qu'il s'en occupe.

J'y ai consenti, la mort dans l'âme.

Je ne pouvais pas le dire à Hamid.

Je lui ai acheté son trousseau pour sa rentrée scolaire, des vêtements et des petits cadeaux pour le consoler. Je l'ai accompagné chez Mourad. Il en a été malade pendant deux jours, à faire des crises d'asthme et à sangloter sans pouvoir s'arrêter. Il refusait de me laisser partir.

Je lui ai promis de l'accompagner à sa nouvelle école avant mon départ.

Devant les grilles de son établissement, il pleurait encore et encore en hoquetant qu'il ne voulait pas rester chez son père ni dans cette école, qu'il voulait rentrer avec moi. Ses petites mains s'agrippaient à mon corps, il ne pouvait plus me lâcher.

Je me suis arrachée de son étreinte suppliante, je suis partie sans me retourner. Presque en m'enfuyant.

Je l'entendais crier. Le cœur brisé. Je maudissais ma vie et le jour de ma naissance.

Une dernière épreuve m'attendait : je devais me rendre au tribunal afin de signer le papier qui céderait la garde à Mourad. C'était le seul jour de la semaine où ces documents-là se faisaient.

Sur place, j'ai attendu deux heures. Puis, un fonctionnaire nous a informés que le procureur ne viendrait pas.

C'était le genre de choses qui se produisait souvent. Ce mépris, ce manque de respect permanent pour les citoyens me faisaient sortir de mes gonds et pester contre les administrations. Mais ce jour-là, je me suis bien gardée de faire un commentaire.

Je me suis précipitée chez mon ex-mari pour lui expliquer la situation. Que je ne pouvais pas attendre une semaine de plus : Khéra et son mari s'impatientsaient.

Il a accepté que je reporte cette démarche à ma prochaine visite.

Soulagée de n'avoir pas eu à signer ce papier, je remerciai Dieu et mon grand-père paternel récemment décédé.

Certaine qu'il devait veiller sur nous.

11. El Haïcha, la bête immonde

Khéra et son mari Mohamed étaient originaires d'Oued Souf qui se trouve sur la route de Hassi Messaoud. Nous avons donc fait une petite escale dans leur famille.

Le matin, dans la cour, je découvrais pour la première fois le sable du Sahara.

– Et si on balaie un peu ce sable, est-ce qu'on trouvera de la pierre ou de la terre ? ai-je interrogé.

– Si on balaie un peu ce sable, on trouvera du sable, m'a répondu Mohamed. Ils ont beaucoup ri tous les deux.

– On voit bien que tu n'es pas du Sud, s'est gentiment moquée Khéra.

Mohamed avait demandé pour nous des laissez-passer, sans lesquels nous ne pouvions pas accéder à Hassi Messaoud. C'était un peu compliqué, mais il avait plusieurs oncles maternels qui travaillaient sur des bases. Nous attendions leur feu vert.

Nous sommes arrivés aux alentours de Hassi de nuit. L'oncle maternel de Mohamed, qui était directeur d'école, nous attendait au barrage de Haoud El Hamra⁴. Il nous a hébergés, dans sa maison située sur les boulevards. C'est-à-dire sur les routes pavillonnaires.

Quand le jour s'est levé, la lumière était tellement forte qu'elle nous a réveillés de très bonne heure malgré la fatigue du long voyage.

Dehors, la route goudronnée était entourée de sable. La chaleur était déjà écrasante. Le sable, noir comme du charbon. Les maisons, noires aussi. On m'a expliqué que c'était à cause des grandes torchères qui brûlent autour de la ville.

Il y avait une immense foule. Mais où allaient tous ces gens d'un pas si décidé ? Les hommes portaient des *kachabias*⁵ très épaisses et des *chèches* autour de la tête.

– Ce sont des mendiants ? m'a demandé le fils de Khéra.

– Non, ce sont des morts-vivants, ai-je répondu en rigolant.

Mais, en vérité, j'étais terriblement soucieuse. Comment allait-on survivre à ce climat ? Certains

4. Barrage de gendarmerie situé à trente kilomètres de Hassi Messaoud où sont délivrés ou vérifiés les laissez-passer sans lesquels on ne peut rentrer dans la ville.

5. Longue tunique de laine.

mourraient-ils ? Combien ? Ne serait-ce pas dangereux pour mes filles qui n'avaient pas l'habitude de cette chaleur ?

Les loyers, et la vie en général, étaient connus pour être très élevés à Hassi. L'oncle de Mohamed nous avait donc déniché, avant notre arrivée, une maison dans un « quartier populaire », Bouamama.

Pour rejoindre notre nouvelle habitation, il fallait quitter la route goudronnée, descendre un chemin recouvert de sable sale, de sacs en plastique en décomposition et autres déchets, et s'introduire dans des ruelles tout aussi crasseuses, fabriquées au hasard de centaines, voire de milliers, d'espèces de bâtisses collées les unes aux autres, et lorsque ce n'était pas le cas, le moindre espace entre elles était envahi par les détritiques en tout genre.

Mon cœur se serrait au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans cette zone que personne, je l'ai découvert plus tard, n'appelait Bouamama.

El Haïcha, « la bête immonde », voilà comment tout le monde nommait ce quartier.

Ou, plutôt, cet immense bidonville, en plein milieu de Hassi Messaoud. La laideur et la misère à perte de vue. Étendus sur des kilomètres, des murs de fortune, en dur peut-être, mais montés à la va-vite. Le gris du ciment, que jamais rien ne recouvrait, nous ramenait à chaque instant à l'infortune et au dénuement des gens.

Il y avait aussi des garages qui servaient de logements, loués des fortunes à des Algériens venus des quarante-huit *wilayas*⁶ à la recherche d'un travail, par les propriétaires, la plupart du temps voisins.

Ma déception était immense.

Notre logement était une minuscule baraque, composée de deux pièces, d'une étroite cuisine et d'un *haouch*⁷, envahi par le sable, dans lequel nous nous lavions avec une petite bassine. La porte d'entrée ne fermait qu'à l'aide d'un fil de fer. L'eau, quand il y en avait, n'était pas potable. Les branchements électriques étaient douteux, des fils pendouillaient, tirés et raccordés à l'installation des propriétaires.

Le tout pour un loyer faramineux...

– C'est juste en attendant, m'a rassurée Khéra, peut-être pour se convaincre elle aussi que cette situation ne serait que provisoire.

Elle a ajouté :

– Il ne faut pas qu'on oublie pourquoi on est là.

Je devais vite trouver un travail.

Les oncles de Mohamed m'ont expliqué la situation et m'ont orientée vers les sous-traitants qui

6. L'équivalent des préfectures françaises. Divisions administratives dont dépendent les *daïras* (sous-préfectures) et les APC (communes).

7. Cour intérieure.

s'occupaient de recruter de la main-d'œuvre pour les entreprises étrangères.

J'ai commencé mes investigations dès le lendemain matin très tôt.

Mais, au bout de trois ou quatre jours, j'ai été prise d'une grosse déprime nauséuse. Je venais d'abandonner mon fils, de vendre mon or, de traverser huit cents kilomètres en bus et en taxi pourri, tout ça pour m'apercevoir que les loups affamés n'avaient pas épargné cette partie-là de l'Algérie non plus. Le droit de cuissage faisait loi, ici aussi.

– J'ai un poste vacant. Je peux prendre ton dossier. Mais toi, est-ce que tu veux sortir avec moi ?

Ce qu'on m'imposait là, je ne l'avais pas accepté à Oran, à 20 °C au bord de l'eau, sous la petite brise maritime qui me caressait le visage ; et ces sous-hommes s'imaginaient que j'allais céder à 60 °C, avec le sable qui vous colle à la peau et ce soleil de Satan qui vous épuise au moindre pas ? J'éprouvais une haine sans bornes pour ces types.

Sous mon toit en taule d'El Haïcha, je me suis allongée toute la journée. Je ne voulais plus penser. Mais impossible de faire le vide. Comment allais-je nourrir mes filles si ici, comme à Oran, il fallait se vendre pour un travail honnête ? Je crois en Dieu et le respecte. Je fais mes cinq prières par jour. Je n'ai pas retiré mon *hidjab* après mon divorce par peur

d'une malédiction. Et pourtant, rien de positif ne s'annonçait pour moi et les miens. Aucune issue.

– Ne te résigne pas. Dieu est grand, m'a consolée Khéra quand elle est rentrée. Je parle de toi à tous les gens que je rencontre. On verra bien. Peut-être qu'on aura une bonne nouvelle.

Il me restait 30 000 dinars⁸. J'ai décidé d'en garder 2 000 de côté et de retourner à Oran dès que le reste de mon petit pécule toucherait à sa fin. Advienne que pourra. Mais je ne voulais surtout pas être une charge pour mes amis.

Je ne me levais que pour m'occuper des enfants, préparer à manger ou faire un peu de ménage. Le reste du temps, je restais allongée. Anéantie par la chaleur et le désespoir.

Un mois après notre arrivée, un midi, alors que les enfants finissaient de manger tandis que je faisais le peu de vaisselle que nous avions, on frappa à la porte. Sur le seuil, une femme avec une queue-de-cheval. Elle m'a demandé :

- Tu es l'Oranaise que Khéra a ramenée avec elle ?
- Oui, répondis-je.
- Khéra est là ?
- Elle dort dans la pièce d'à côté. Je vais l'appeler.

8. 100 DA = 1 euro.

Khéra me présenta Nadia, elle aussi originaire d'Oued Souf.

– Khéra m'a parlé de toi. Elle m'a dit que tu faisais bien la cuisine. Il y a peut-être un poste pour toi dans une entreprise que je connais. Ils sont réglo. Je leur transmets ton dossier aujourd'hui et il faudra que tu ailles les voir demain matin. Tu peux ?

Cette femme, en jean, baskets et lunettes de soleil, venue en Golf blanche deux portes jusqu'à notre taudis, était un ange envoyé par Dieu.

– Dieu est grand, n'arrêtais-je pas de me répéter. Il ne m'a pas lâchée.

12. Mon premier emploi

Le lendemain, à 6 heures du matin, j'étais à l'entreprise. Nous commençons très tôt à cause du climat, que même les climatiseurs des grandes PME n'adoucissaient pas suffisamment.

C'était une société de *catering* qui travaillait pour Toyota. Mes supérieurs m'ont expliqué mes tâches et m'ont annoncé mon salaire : 12 000 dinars. Ce n'était pas très élevé pour la région, mais ça me convenait. Ils m'ont présentée aux autres membres de l'équipe. Que des femmes, venues des quatre coins de l'Algérie en quête d'un travail. Pour assurer leur survie et celle de leurs familles ; mais aussi, pour se mettre à l'abri du terrorisme qui, à cette époque, battait son plein.

J'avais tellement désiré cet emploi que lorsqu'on m'a proposé de commencer le jour même, j'acceptai avec joie.

Pour la première fois depuis que Faïçal avait vendu la maison, j'avais le sentiment que des portes s'entrouvraient : j'apercevais enfin une issue.

Mais ma bonne humeur a très vite fait place à d'autres préoccupations. Khéra allait bientôt commencer à travailler elle aussi et je ne trouvais personne assez digne de confiance pour s'occuper de mes filles : je ne connaissais pas les voisins et notre quartier ne m'inspirait aucune sympathie.

J'ai donc téléphoné à Baya, ma sœur aînée, pour lui demander de l'aide :

– Prends Hassina et Nacéra pendant un an, le temps que je m'organise. Je t'envoierai une pension tous les mois, tu n'auras rien à déboursier pour elles.

Elle a refusé :

– Ici personne ne travaille à part moi. Comment veux-tu que je garde tes filles ? La vie est dure pour tout le monde. Et elle ajouta, après un petit silence hésitant : tu ne veux pas prendre Widad avec toi et lui trouver un petit boulot en attendant qu'elle repasse son bac ?

Moi qui voulais lui confier mes filles, je me retrouvais à attendre l'arrivée de ma nièce.

La chaleur était insupportable. Dans la rue, j'avais l'impression de marcher avec un séchoir géant qui me poursuivait. Je suffoquai. Je tombai dans les pommes.

On m'emmena alors aux urgences où j'eus droit à la traditionnelle perfusion de sérum et autres recommandations – boire beaucoup d'eau, ne jamais s'exposer au soleil – réservés aux « gens du Tell », comme ils disaient. C'est-à-dire, aux non-Sahariens.

– C'est ton baptême, tu t'adaptes aux vents du sud, me disait Khéra pour me taquiner.

Elle, et toute sa famille, n'avaient pas ces problèmes.

Quinze jours après cette première embauche, on m'a proposé un second travail. Toujours pour les Japonais. De nuit cette fois-ci. Deux heures de ménage au sein de la société, de 20 heures à 22 heures, pour un salaire de 9 000 dinars. Je n'en revenais pas que ce soit aussi bien payé.

J'ai néanmoins demandé une semaine de délai : car comment faire pour mes filles ? J'étais déjà angoissée avec un seul emploi ; mais je ne pouvais décemment pas refuser cette nouvelle opportunité. Elle me permettrait d'accéder plus vite à la réalisation de mes deux obsessions qui ne cessaient de tourbillonner dans ma tête comme des gyrophares : maison, projet. Maison, projet.

De retour à la maison avec Khéra en fin de journée, toujours préoccupée, une odeur de sang, sous la chaleur de la taule, m'a retourné brusquement le cœur.

Ma petite Hassina était allongée sous des couvertures, un bandage maculé de rouge sur le visage. Nacéra, tout affolée, me raconta qu'en jouant dehors, sa sœur avait trébuché et que son visage s'était blessé sur une boîte de conserve rouillée. Les voisines et les cousines de Khéra essayaient de m'apaiser. Mais je hurlais :

– Pourquoi ne l'a-t-on pas emmenée à l'hôpital ?

– Ce n'est pas dans les traditions des soufis, répondait-on autour de moi.

J'en devenais folle.

J'ai rappelé ma sœur :

– S'il te plaît, occupe-toi de mes filles ou demande à Ma qu'elle me rende ce service. Nacéra ne va pas à l'école, car l'établissement est trop loin. Hassina est tombée alors que je n'étais pas là et on ne l'a même pas conduite à l'hôpital.

– Je lui en ai déjà parlé. Elle dit qu'elle ne peut pas les prendre tant que Youssef finance les dépenses de la maison. Il n'acceptera jamais de les avoir dans les pattes.

– Essaie encore, je t'en prie. Elle n'aura rien à déboursier.

– À une condition, alors : essaie de trouver du boulot pour mon mari et mes deux enfants. Je n'en peux plus d'être la seule à trimer.

– Je vais faire tout mon possible, mais je ne te promets rien.

Ma mère a accepté d'accueillir mes filles. Nacéra a pu être scolarisée. Hassina, elle, était encore trop jeune. J'ai accepté le travail de nuit. J'envoyais 10 000 dinars par mois à Ma ainsi que des vivres (café, sucre, farine, etc.) qui étaient distribués aux employés lorsqu'ils approchaient de la date de péremption. Je confiais les produits au chauffeur du car qui faisait la navette Hassi-Oran ; ma mère allait l'attendre à la gare routière pour récupérer les précieux colis.

Ma nièce, qui vivait depuis peu avec moi, avait beaucoup de mal à s'acclimater et passait plus de temps à l'hôpital que chez moi. Je lui ai trouvé un travail, mais il était très mal payé. Une fois que les sous-traitants s'étaient sucrés, il ne lui restait que 7 000 dinars de salaire.

– Je préfère encore supporter la tyrannie de mon frère et le sale caractère de ma mère plutôt que ce climat de *djahanem*⁹, m'a-t-elle dit avant de repartir.

Désormais, je partais à mon travail, sereine et de bonne humeur. L'ambiance y était chaleureuse. Les femmes et les hommes effectuaient leurs tâches côte à côte, nous nous taquinions et riions beaucoup. Loin de nos maisons, de nos familles, nous sommes devenus rapidement solidaires et fraternels. À la fin de la journée, nous nous séparions à regret. Avant de

9. Enfer.

me rendre à mon deuxième travail, j'aimais plaisanter avec les enfants du quartier. J'embrassais les plus petits encore et encore. Je les chatouillais. J'aimais beaucoup les avoir à mes côtés.

– Qu'est-ce que tu as avec ces enfants ? s'étonnait Khéra lorsqu'elle nous entendait chahuter gaiement.

– Ils me rappellent tellement les miens. J'ai l'impression d'être avec eux.

13. La fugue de Hamid

Mon fils a fugué.

Mon supérieur m'a accordé sept jours de congé.

J'ai débarqué à Oran, paniquée. Pendant dix jours, j'ai erré dans la région. Je l'ai cherché nuit et jour, j'ai parcouru l'Oranie, comme une folle : Aïn Beïda, Sénia, Sidi Bel Abbès – où son père habitait. J'avais peur qu'il se soit noyé dans un petit lac artificiel qui s'y situait : j'en ai fouillé les abords dans les moindres recoins, j'ai examiné le moindre buisson. Je restais figée pendant des heures face à l'eau, persuadée que son corps putréfié ressurgirait sous mes yeux.

Puis je me suis rendue au palais de justice.

Son père m'avait déclaré :

– Puisque c'est toujours toi qui en as la garde, c'est à toi de faire les démarches administratives.

J'ai passé tous les avis de recherches possibles. Dans les journaux, dans les postes de police. Je suis descendue au commissariat central d'Alger pour

qu'ils déclenchent un avis de recherche sur le territoire national.

J'avais oublié mon fils. Je ne comprenais pas comment c'était possible.

Je ne l'avais pas appelé pendant un an, par peur de sa réaction. Il avait tellement pleuré, tellement toussé à cause de ses crises d'asthme déclenchées par les larmes ! Les premiers temps, ne pas lui donner de nouvelles me torturait. Dès que je croisais un enfant de son âge ou qu'un détail me faisait penser à lui, j'avais mal. Mais après. Après, je n'y pensais plus et c'est tout. Tout doucement, je l'oubliais. Ainsi, j'anes-thésiais la douleur que j'éprouvais à son souvenir.

Enfin, on m'a annoncé :

– Mme Salah, on a reçu un télégramme de Sidi Bel Abbès. On a retrouvé un enfant de 11 ans prénommé Hamid. Par contre, son nom de famille n'est pas Bouafioun comme sur l'avis que vous avez déposé, mais Salah, comme vous.

Il avait donné l'adresse de sa grand-mère. C'était mon enfant, c'était bien lui. J'ai senti que je me vidais de mes forces. Je suis tombée.

Je demandai à son oncle paternel de le récupérer au commissariat de Sidi Bel Abbès et de m'attendre chez ma mère.

Hamid a éclaté en sanglots lorsque je suis arrivée. Il était tout maigrichon. Il n'avait pas grandi. Il serrait la petite voiture en plastique que je lui avais offerte dans ses mains. Il sanglotait sans esquisser un pas vers moi. Crispé à son jouet.

Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai étreint très fort :

– Ne t'enfuis plus comme ça, Hamid !

– Mais tu ne m'as pas appelé. Tu m'as dit que tu allais m'appeler et tu ne m'as pas appelé.

Cette nuit-là, il a dormi dans mes bras.

– Je veux vivre avec toi, Ma. Nacéra et Hassina aussi me manquent.

– Tu vivras avec moi, c'est promis. On vivra tous ensemble de nouveau. Mais pas tout de suite. Laisse-moi le temps de m'organiser. Il faut que je continue à travailler pour nous acheter une maison. En attendant, demain je retournerai à Hassi, et toi, chez ton père. Mais je reviendrai te chercher. Je te le jure sur le Coran. Dors maintenant, mon fils adoré. Et ne t'inquiète de rien. Tout finira par s'arranger.

Le lendemain matin, je l'ai raccompagné chez son papa. Je lui avais acheté une belle bicyclette qui lui rendit, l'espace de quelques minutes, son beau sourire, mais qui a déclenché la colère de Mourad, allez savoir pourquoi.

M'éloigner de mon fils me rendait malade.

14. *Bigtel, Bababa, El Mairikaine*

Au moment du ramadan, trois mois plus tard, j'ai demandé un congé pour être avec mes enfants. On ne me l'a pas accordé.

Je suis partie quand même. Je voulais à tout prix passer l'Aïd avec eux. Je voulais leur offrir des cadeaux, comme c'est la coutume. Sentir leur odeur. Les embrasser.

J'ai néanmoins décidé de ne pas aller voir Hamid. S'il se mettait à pleurer ou décidait de s'enfuir après ma visite, son père ne me le pardonnerait pas.

Je suis arrivée chez Ahmed, mon oncle maternel, la veille de l'Aïd. Ma mère m'attendait dehors, sous une pluie battante, avec mes deux filles. Je les ai couvertes de baisers. Quel bonheur de les sentir enfin contre moi !

Nous avons fait les courses toutes ensemble, je voulais les gâter. Ma mère et mes sœurs n'étaient pas

en reste. Le lendemain, j'ai passé la matinée avec elles. Puis j'ai repris mon car pour Hassi.

Sur la route, pas un magasin d'ouvert. Un vrai désert sur mille kilomètres : un trente et unième jour de ramadan, en somme.

J'avais enfin vu mes filles, mais j'avais perdu mon travail.

Une ancienne collègue, Ourdia la Kabyle, m'a rendu visite pour m'annoncer que Bigtel recrutait.

Travailler pour cette société, quel rêve ! Contrairement aux autres bases étrangères, cette base américaine, réputée pour être la plus grande de Hassi Messaoud, ne passait jamais par des sous-traitants pour recruter ses employés. Aussi, les salaires étaient-ils très bons. Mais c'était également sans espoirs :

- Bigtel, ils sont trop grands pour moi. Je n'ai pas de piston. Je ne joue pas dans la même cour.

- Tente quand même ta chance. Avec l'aide de Dieu, on ne sait jamais.

J'ai donc suivi son conseil, et le lendemain matin, très tôt, je me suis rendue en taxi à Bigtel. Devant le poste de garde, un agent de sécurité.

- Qui t'envoie ? m'a-t-il demandé.

- Personne. Je tente ma chance, voilà tout.

- T'as pas de convocation, t'as pas fait de test, personne ne t'envoie et tu viens comme ça ?

– Oui, comme ça.

Il a eu l'air d'éprouver de la compassion. Il a passé un coup de fil. Dix minutes plus tard, un chauffeur me récupérait et me conduisait sur la base. Immense. Je n'avais jamais vu ça. Plus nous roulions, plus je me sentais intimidée. Il y avait des chalets à n'en plus finir.

Un responsable des recrutements algérien m'a reçue.

– Qui te recommande ? m'a-t-il demandé.

– Quelqu'un de très grand.

– Je le connais ?

– Je pense que oui, tout le monde le connaît, ai-je lancé en souriant.

– Mais qui est-ce ?

– Dieu ! Qui veux-tu que ce soit ? Je ne connais personne, moi. Je suis venue avec l'aide de Dieu, et c'est tout !

Il a ri et a posé son stylo.

– Tu faisais quoi avant ?

Je me suis empressée de lui remettre mon petit dossier avec ma seule attestation de travail. Il avait quand même l'air intéressé par mon expérience en cuisine.

J'ai dû réaliser des tests pour vérifier que je connaissais le fonctionnement de toutes les machines. Pas seulement en cuisine ; aussi en buanderie, car je pouvais être amenée à remplacer mes collègues. Tout le monde devait être polyvalent, affirmait-il. À vrai

dire, un four reste un four et une machine à laver, une machine à laver. Mais cela m'impressionnait quand même.

Au bout de deux heures, il a sorti un contrat et m'a expliqué que je le signerais le lendemain matin, après la visite médicale.

L'infrastructure de leur clinique était particulièrement imposante. Les infirmiers et les médecins étaient tous Américains. Prise de sang, radio des poumons, analyses d'urines, bilans ophtalmologiques, ils m'ont examinée sous toutes les coutures. Le questionnaire médical n'en finissait pas.

Enfin, j'ai tenu mon contrat entre mes mains ; et j'ai constaté que mon salaire doublait par rapport à l'ancien. On m'a remis deux badges. L'un, pour accéder à la base. Les employés devaient le laisser à l'entrée. L'autre signalait notre groupe sanguin ; nous ne devions nous en séparer en aucun cas.

Les jours de semaine, Bigtel grouillait de monde.

Comme je travaillais en cuisine, j'avais l'obligation de prendre deux douches par jour. La première le matin, la seconde à 13 h 30, avant la reprise. C'étaient des moments particulièrement agréables, que je savourais pleinement.

L'entreprise possédait une grande salle de sport que je m'étais mise à fréquenter assidûment à l'heure du déjeuner. Walkman sur les oreilles, je m'entraînais

au rythme des *chioukhas* de l'Oranie, précurseurs du *raï*, ou des textes du Coran.

Nous avons également droit à une pause de quinze minutes, au cours de laquelle nous buvions un café et grignotons de délicieux petits biscuits comme je n'en avais jamais mangé. Nous en raffolions tellement que le chef de camps doubla la commande.

Un jour, il y a eu un court-circuit qui a provoqué un énorme incendie avec des dégâts considérables en cuisine. La chambre froide et le garde-manger avaient pris feu. Heureusement, à cette heure-ci, il n'y avait personne. À notre arrivée, des employés étaient en train de déblayer et de vider les restes carbonisés. Tout était cramé. Tout, sauf le porc. Pour nous les Algériens, il ne restait même pas un petit mouton. Sauf... une de ces fameuses boîtes de biscuits !

Pendant que nous nous la disputions en riant, une collègue algérienne de l'administration qui nous avait rejoints pour constater les dégâts, et qui pour sa part savait lire l'anglais, nous a annoncé que ces succulents petits biscuits étaient faits à base de graisse de porc.

Ainsi, nous apprenions que nous étions dans le péché depuis presque un an de grignotage intensif !

Ce n'était pas de notre faute puisque, ne sachant lire ni l'anglais ni le français, nous n'en connaissions pas la composition. Par contre, nous étions très déçus à l'idée de ne plus pouvoir en manger.

Nous avons été surpris par la rapidité avec laquelle les travaux ont été menés et les cuisines rétablies. À la fois admiratifs et moqueurs, nous n'arrêtons pas de répéter entre nous « *Bababa, El Mairikaine !* Bababa, les Américains ! »

15. Regroupement familial et amitiés

Mohamed, le mari de Khéra, m'a annoncé qu'il avait trouvé du travail pour mon beau-frère mécanicien. Il toucherait un bon salaire, étant donné ses diplômes et ses années d'expérience. Il serait logé sur la base pétrolière où il travaillerait.

Lorsque j'ai transmis la nouvelle à ma sœur, elle m'a annoncé qu'elle enverrait ses deux enfants avec lui afin qu'eux aussi recherchent un emploi. Avec l'hiver, m'affirmait-elle, Widad supporterait mieux le climat.

Elle m'a appris que ma cousine, Lalia, qui avait un besoin urgent de travailler, voulait, elle aussi tenter l'expérience de Hassi.

Je ne pouvais décemment pas loger tout ce petit monde chez Khéra qui allait bientôt accoucher de son quatrième enfant. Moi-même, occupant toute une pièce de la petite baraque, je commençais à me sentir de trop. J'ai donc décidé de louer une autre maison.

J'en ai trouvé une, beaucoup plus grande, à deux rues de celle de Khéra. C'était vraiment une chance, je ne voulais pas m'éloigner de mon amie que je considérais comme une vraie sœur.

Les pièces de ce nouveau logement se sont rapidement remplies : deux collègues à moi, Assia et Wassila, originaires elles aussi de l'Ouest et avec lesquelles je m'étais liée d'amitié, se plaignaient d'être très mal logées, pour un loyer aberrant. Je leur avais donc proposé d'habiter avec nous, moyennant une petite participation.

Un peu plus tard, la nièce de Lalia, Nacéra, nous a rejoints à son tour, grossissant les rangs de l'attente et de l'espoir d'un travail qui améliorerait notre condition financière.

Mon beau-frère Miloud, qui s'entendait plutôt bien avec la bouteille, était parfois trop fatigué pour rejoindre sa base après un bon repas partagé tous ensemble. Aussi préférait-il dormir à la maison.

Nos voisins, propriétaires de notre maison, lui ont appris à fabriquer l'alcool local, à base de melon et de blé. Beaucoup moins onéreux que les alcools d'exportation et bien plus efficace, prétendaient-ils, car beaucoup plus fort. Même si la confection en elle-même l'amusait, Miloud trouvait néanmoins qu'il n'y avait rien de tel qu'une bonne Cuvée du

président et se retrouvait bien souvent à sec en fin de mois. Cela n'était pas méchant. J'avais une grande affection pour cet homme qui s'était comporté avec moi et mes autres sœurs comme un vrai père.

En revanche, j'étais plus embêtée par les agissements de son fils, mon neveu, qui était une vraie tête brûlée. Fréquemment, un voisin venait m'informer d'une rixe dont il était à l'origine. Les gens le prenaient pour mon fils. Moi, je priais pour que mon petit Hamid ne lui ressemble jamais. Il se comportait mal envers sa sœur : il lui arrivait de rentrer au petit matin et de la réveiller pour l'obliger à lui préparer à manger. Si elle refusait, il l'engueulait à pleine voix. J'élevais le ton plus haut que lui. À ce moment-là, j'arrivais encore un peu à le tenir.

Amar, mon cousin paternel, nous a également rejoints. Il habitait sur la base avec Miloud qui avait réussi à lui trouver un emploi, mais, comme mon beau-frère, la plupart du temps, il dinait ou passait son jour de repos chez nous. Nous retrouvions l'ambiance d'autrefois : les fêtes étaient des vraies fêtes – que ce soit pour l'Aïd, le Mouloud ou les anniversaires ; Khéra et toute sa petite famille se joignaient à nous, nous partagions de vrais bons moments de joie. Cette vie en communauté nous comblait.

Mais tout le monde ne considérait pas d'un très bon œil notre cohabitation. Les habitants du quartier commençaient à jaser, trouvant cette mixité suspecte et déplacée.

C'est un voisin que nous apprécions qui nous a informés qu'une plainte avait été déposée contre nous pour mauvaises mœurs et qu'une enquête de voisinage se déroulait en ce moment. J'en étais meurtrie. Chaque fois qu'on veut nuire à quelqu'un, on l'accuse de mauvaises mœurs. Irritée, ou plutôt folle de rage, j'ai pris tous nos papiers et me suis rendue au commissariat.

Sur place, je leur ai dressé tout notre arbre généalogique, pièces d'identité et livrets de famille à l'appui. J'ai expliqué qu'il valait mieux qu'Assia et Wassila vivent en famille avec nous plutôt que de se retrouver isolées et exposées aux regards lubriques des hommes qui les harcelaient de phrases dégradantes et humiliantes chaque fois qu'elles traversaient El Haïcha ou un quelconque autre quartier de Hassi ; comme toutes les femmes, du reste, qui avaient le malheur de se promener seules. Mais cela, par contre, tout le monde s'en fichait !

Bien embarrassés par cette histoire, ils m'ont assurée de ne pas m'inquiéter : ils allaient rapidement clore cette enquête réclamée par de mauvaises langues jalouses et envieuses de constater une si bonne entente familiale.

Avec les femmes, la vie s'organisait très bien. Que ce soit à la maison ou au travail, nous étions très solidaires : lorsque l'une de nous partait en congé, elle était chargée par les autres d'effectuer quelques emplettes, de remettre de l'argent, de récupérer des papiers administratifs ou encore du courrier dans nos familles. Si elle avait un deuxième emploi, on la remplaçait le temps de son absence.

Sans compter les nouvelles amies, rencontrées en dehors du travail.

À commencer par Fatéma, que Khéra m'avait présentée. Originaire d'Oued Souf, elle aussi, elle vivait à Hassi depuis son enfance et partageait sa maison avec ses cinq filles et ses six garçons, mariés et bigames. On n'essayait même plus de compter ses petits-enfants !

C'est sa manière de s'habiller qui avait attiré mon attention en premier : tantôt affublée comme un homme, avec ses pantalons et ses vestes en tergal ; tantôt comme une gitane, ou encore une Péruvienne, avec ses longues jupes bariolées qu'elle portait par-dessus son pantalon, et son chapeau de feutre, très rare dans cette région, posé par-dessus son foulard. Elle tenait une boutique qui relevait du véritable capharnaüm, où elle vendait et achetait toutes sortes de choses. Elle m'amusait beaucoup.

Nous sommes très vite devenues proches. Elle avait beau habiter l'autre bout de la ville, on se

rendait souvent visite. D'ailleurs, en règle générale, nous étions souvent les unes chez les autres. L'amitié avait une grande importance à Hassi : la plupart d'entre nous souffraient beaucoup de l'éloignement et du manque. Nos réunions et notre solidarité étaient nos remèdes contre la détresse qui risquait de faire perdre la tête aux plus fragiles d'entre nous.

Zahra, qu'on n'appelait plus que Zaza, était l'une de ces femmes vulnérables. Elle travaillait au 24¹⁰ avec Amar.

Mon cousin s'était pris d'affection pour elle : son histoire l'avait beaucoup touché.

On lui avait enlevé sa fille. Alors, elle s'était mise à la chercher partout. Je ne sais pas si c'est à ce moment-là ou en venant habiter à Hassi qu'elle a un peu perdu pied. Elle n'était pas au fond du gouffre cependant : elle parvenait à vivre, à travailler, à partager une chambre avec d'autres femmes. Mais, souvent, elle était décalée. Quelquefois, elle ne parlait plus.

Elle venait me voir de temps en temps. Elle arrivait avec son canevas et son matériel de broderie, s'attelait à la tâche et soupirait. Il lui arrivait d'évoquer sa petite fille comme si elle ne l'avait jamais perdue. Ou au contraire, elle se remémorait sa disparition. C'était alors douloureux de l'écouter.

10. Base de forage de la Sonatrach.

Mais le plus souvent, nous partagions de longs moments de silence, qu'elle m'imposait et que je respectais. Je l'aimais bien. Elle suivait un traitement psychiatrique, mais elle refusait d'acheter ses médicaments seule. Elle faisait appel à moi pour que je l'accompagne à la pharmacie.

Le matin, vers 4 h 30, il m'arrivait de la croiser à la boulangerie. Je voulais lui payer son gâteau. Malgré son maigre salaire, elle n'acceptait jamais. Elle était très fière.

Entre 1998 et 2000, mon cousin l'a aidée à chercher sa fille, en vain.

16. Fatiha

M'barka, une collègue de Bigtel, m'invita à la circoncision de son fils.

– Je loue un studio à Fatiha, une fille de l'Ouest comme toi. Ça sera l'occasion de la rencontrer, m'a-t-elle dit.

Elle habitait le quartier des deux cents logements, qui jouxtait notre bidonville. Un quartier qu'on disait être beau et qui avait pour ambition d'être l'un des futurs endroits chics de Hassi. Mais pour l'instant, c'était surtout un immense chantier qui progressait au rythme des hommes assommés par la chaleur.

Pendant la fête, Fatiha n'arrêtait pas de s'activer, aidant les filles de M'barka à servir le café et les gâteaux aux invités. C'était un signe de bonne entente entre elle et ses propriétaires. D'ailleurs, M'barka avait l'air de beaucoup l'apprécier. Elle m'a

raconté que, quand il faisait trop chaud, Fatiha dormait dans le *haouch* avec ses filles pour profiter de la fraîcheur du sable.

– Elle est comme ma fille, a-t-elle conclu.

– 8 000 dinars de loyer pour quelqu'un que tu considères comme ta fille, c'est un peu cher, non ? lui ai-je rétorqué pour la titiller un peu.

Elle a ri jaune :

– Ce n'est pas moi qui fixe les prix.

Fatiha était une belle jeune femme élancée de 25 ans. Son teint mat faisait ressortir la couleur miel de ses yeux. Son visage et ses bras étaient tannés, et je devinais, à ses cheveux un peu brûlés par le soleil, qu'elle ne portait pas de foulard à l'extérieur.

Comme je ne la voyais pas nous rejoindre, c'est moi qui l'appelai.

– Assieds-toi un peu qu'on puisse papoter entre femmes du même pays !

– T'es la copine de la directrice, m'a-t-elle lancé devant M'barka, les yeux rieurs.

– Tu ne te couvres pas à l'extérieur.

– Et alors ? T'es la police ou le FIS ? a-t-elle répliqué, le regard espiègle.

– J'ai peur pour toi, c'est tout.

– Aie peur pour toi. Moi, je me couvre quand j'ai froid.

Nous avons ri. Puis, nous avons longuement parlé de sa ville natale, Saïda. Et de la mienne, Oran, située à une cinquantaine de kilomètres.

Elle m'a proposé de visiter son studio. J'avais rarement vu ça à Hassi. Il y avait de très jolis rideaux aux fenêtres et des napperons brodés un peu partout. La télévision et le frigo semblaient neufs. Sur un des murs peints en blanc, par ses soins, m'avait-elle précisé, trônait un poster des montagnes du Djurdjura aux cimes recouvertes de neige.

Habituellement, les gens de Tell venus occuper nos types d'emplois s'encombrent le moins possible d'effets personnels. Il n'y avait pas de place pour le superficiel à Hassi Messaoud. En tout cas, pas pour des gens comme nous.

– Tu comptes t'installer ici ? lui ai-je demandé.

– Et pourquoi pas ? La vie est belle quand je ne la passe pas la tête sous le robinet pour ne pas crever dans la fournaise.

– Et pourquoi tu ne loues pas ce studio avec une ou deux autres filles ? Ça te coûterait moins cher.

– Je suis comme mon père, je déteste les filles, a-t-elle répondu malicieusement.

Plus tard, lorsque nous sommes devenues amies, elle m'a raconté les raisons de cette boutade.

Alors que sa mère la portait dans son ventre, elle a demandé à son époux ce qu'il ferait si leur enfant était une fille :

– Je prendrais ma veste et je m'en irais, a-t-il déclaré.

La mère, qui avait déjà eu huit enfants de ses deux précédents maris, ne s'était jamais trompée sur le sexe de ses fœtus.

– Ce sera une fille, a-t-elle annoncé. Le futur père a alors pris sa veste et il est retourné chez sa première épouse.

Fatiha a été aimée et choyée comme une petite princesse : la plupart de ses frères et sœurs étaient déjà mariés.

Lorsqu'elle a appris, à 16 ou 17 ans, que son père, contrairement à ce que lui racontait sa mère, n'était pas mort, elle avait voulu savoir à quoi il ressemblait.

Malheureusement, il ne partageait pas cette curiosité :

– C'est maintenant que tu arrives alors que, pendant toutes ces années, tu n'as jamais cherché après moi ? lui a-t-il lancé en la voyant.

À cette époque, Fatiha aimait passionnément un homme qui était fou amoureux d'elle. Mais son père a refusé de donner son autorisation pour le mariage. Elle a donc dû se contenter d'une union religieuse.

Elle et son époux ont vécu quatre mois d'intense bonheur. Avant qu'il ne trouve la mort dans un accident de voiture. La faute à pas de chance, ou au chauffard qui avait brûlé le feu rouge. Fatiha était enceinte. Elle avait 19 ans.

Elle a résisté au désespoir pour l'enfant qui poussait en elle. Huit mois plus tard, elle accouchait d'une très jolie petite fille de 3,1 kilos. Elle a allaité le minuscule petit être côté cœur avant de s'endormir.

À son réveil, son bébé avait disparu. Elle a eu beau le chercher dans tout l'hôpital, questionner, crier, pleurer, personne n'avait rien vu. À peine ouverte, l'enquête était déjà bouclée. Était-ce pour protéger des personnes influentes ou tout simplement par manque d'intérêt pour une simple jeune femme du peuple ? Elle ne l'a jamais su. Sa famille et sa belle-famille étaient bouleversées par ce nouveau malheur qui s'abattait sur elles et Fatiha, contre lequel elles ne pouvaient pas lutter. La jeune femme a plongé dans une profonde détresse, que seules les années et le soutien de sa mère, toujours à ses côtés, ont pu atténuer, sans jamais la guérir tout à fait.

Elle débarqua à Hassi un après-midi d'août 1999, à la pire saison pour affronter le désert... Mais elle n'avait pas eu le choix : elle avait désespérément cherché un emploi à Saïda, sans succès.

Sa cousine maternelle, déjà installée à Hassi, avait proposé à sa mère d'accueillir Fatiha et de l'aider à trouver un travail. Elle avait réclamé 40 000 dinars afin de payer le laissez-passer, le voyage et les dépenses courantes durant le premier mois. Sans discuter, la mère avait déboursé cette somme astronomique. Elle avait également remis 10 000 dinars à sa fille pour les frais annexes.

Fatiha, stupéfaite, découvrit que le voyage coûtait beaucoup moins cher et que le laissez-passer était gratuit.

À Hassi, sa cousine lui a interdit de sortir, sous prétexte qu'elle était jeune et qu'elle risquait de se faire alpaguer par les hommes du quartier.

– C'est moi qui te trouverais du travail, lui répétait-elle.

Si elle voulait appeler sa mère, sa cousine s'en chargeait à sa place.

Elle était séquestrée.

Au bout de vingt et un jours, elle s'est enfuie en passant par la fenêtre. Complètement perdue dans la ville, elle a erré au hasard des rues jusqu'à tomber sur un taxiphone où elle a pu appeler sa mère. En larmes, elle lui a tout raconté.

Un homme, attendant à quelques pas d'elle, entendant la conversation, s'est proposé de l'aider. Désormais méfiante, elle ne lui a pas répondu. Mais il l'a suivie.

– Écoute, je ne te ferai pas de mal, je suis marié et j'aime ma femme. J'ai des enfants aussi. Je veux juste t'aider. Si tu cherches une maison, je peux t'en trouver une où tu pourras dormir dès ce soir. Si tu cherches un emploi, je peux te présenter un sous-traitant. Après ça, on n'est même pas obligés de se revoir, si tu préfères.

L'homme était honnête et bon. Grâce à lui, elle a effectivement pu obtenir un toit et un boulot. Elle ne l'a plus jamais revu. Elle aurait bien aimé, pourtant, pour le remercier. Le remercier de l'avoir aidée sans rien exiger d'elle en contrepartie, alors que la frustration des hommes était immense.

Son geste gratuit lui a redonné espoir en l'humanité.

17. Hamid à Hassi

Lors d'un de mes appels réguliers à Oran, ma mère m'a annoncé :

– Ton fils, je suis allée le voir chez son père il y a deux jours, il ne faisait que pleurer. Alors, je l'ai récupéré, avant que vous ne soyez obligés d'aller le visiter chez les fous. Rassure-toi, il va mieux.

Je pouvais enfin lui téléphoner tranquillement et avoir de ses nouvelles régulièrement. Mais la situation là-bas était difficile. Youssef ne supportait pas la présence de mes enfants.

J'ai appelé Baya. Je lui ai demandé de m'envoyer Hamid, dossier scolaire en poche, par car, le plus rapidement possible.

C'était sa première année de collège. Il avait toujours eu de bons résultats à l'école malgré ses soucis. Il m'a rejointe, avec son vélo et sans son dossier. Ma sœur n'avait pas eu le temps d'effectuer les démarches pour le récupérer.

J'ai tout de même pu l'inscrire dans un collège, pas loin de la maison de mon amie Fatéma. Son petit-fils, Hassan se rendait dans le même établissement. Ils sont devenus copains très rapidement. Il prenait sa bicyclette tous les matins pour aller à l'école. Souvent, il déjeunait chez Fatéma. Je le sentais heureux.

Notre amie m'a incitée bientôt à installer Hamid chez elle pour lui éviter les trajets à vélo, au milieu des 4 × 4 et des chauffards et rester en compagnie de Hassan. J'ai accepté sa proposition. Je passais le voir tous les jours.

Mais son dossier scolaire n'arrivait toujours pas. Le collège me laissait un mois pour régler la situation. J'ai demandé à ma sœur de s'activer.

Lorsqu'elle est enfin parvenue à le récupérer, je l'ai attendu impatiemment ; mais le chauffeur de car auquel nous confiions tous régulièrement nos colis pour nos familles et nous livrait les leurs moyennant un petit pourboire, n'avait rien pour moi. Ma sœur avait déposé le dossier à la gare routière, chez un agent qu'on ne connaissait pas.

Il était perdu.

J'ai appelé l'ancienne école de Hamid.

– Madame, le jour où votre sœur est passée, la photocopieuse était en panne. Je lui ai dit d'aller faire une photocopie du dossier et de me remettre l'original, elle a refusé. Moi, je ne pouvais pas la forcer.

Comment allais-je expliquer ça au collègue de Hamid ? L'établissement a accepté de prolonger mon délai d'encore un mois.

J'ai appelé l'académie d'Oran. Sans dossier, ils ne pouvaient rien faire. Idem pour l'académie d'Ouargla.

Le mois s'est écoulé. Hamid n'a pas pu regagner son école.

Lorsque j'ai enfin eu un congé, je me suis déplacée auprès des organismes que j'avais contactés. Je ne comprenais pas qu'aucune solution n'existe. Je n'acceptais pas que son sort soit scellé à cause d'un dossier égaré. Je racontai mon histoire, je tentai de convaincre, j'ai supplié chacun de mes interlocuteurs.

Rien à faire.

Mon fils a erré, l'âme en peine, pendant que ses camarades suivaient leurs cours. Il voyait que ça me rendait triste.

– Ce n'est pas grave, me consolait-il. L'essentiel, c'est qu'on soit ensemble.

Fatéma m'a proposé de m'installer chez elle plutôt que de ramener mon fils à El Haïcha.

Une des pièces qu'elle louait se libérait.

L'idée m'a tout de suite conquise. Je commençais à être fatiguée de notre vie en famille : je dépensais beaucoup trop d'argent, je payais à moi toute seule la moitié du loyer de la maison, et mon neveu était

devenu infernal. De plus, je ne doutais pas que sortir d'El Haïcha me ferait le plus grand bien. J'ai invité Assia et Wassila à me suivre, mais elles ont préféré rester.

Très rapidement, Fatéma a refusé le loyer que je lui versais chaque mois.

– Tu es chez toi ici. Alors, fais comme chez toi.

Lorsque je rentrais tard du travail, elle me gardait ma part du dîner. Elle était très amicale avec mon fils. Toutes ses attentions, que je n'avais encore jamais connues avant de la rencontrer, me touchaient beaucoup. Je la sentais plus proche qu'une sœur. C'était mon alliée.

Elle désirait que j'épouse son fils aîné en troisième noce afin, « de sceller nos liens ». Je m'en gardai bien, car c'était un véritable idiot.

J'ai décidé de ne plus travailler la nuit pour mieux m'occuper de Hamid. Il devait s'adapter au climat.

Les jours de vent de sable, il me disait :

– Ça donne envie de s'arrêter de respirer.

Je nous bouchais les oreilles avec du coton pour les protéger et j'en mettais également un peu dans nos narines, en guise de filtre.

Lorsque la chaleur était trop pesante, nous dormions dans le *haouch*. Je lui ai appris à faire son lit selon la mode locale. Il n'aimait pas ça du tout.

Moi aussi, au début, je trouvais la méthode contraignante : aplatir le sable avec une planche en bois bien droite pour qu'il ne reste plus une seule bosse ; l'arroser longuement avec un tuyau ; le sable, après avoir absorbé l'eau à une allure impressionnante, se mettait alors à rejeter de la vapeur ; quand il n'y avait plus de fumée, il fallait arroser encore un moment. Enfin, on pouvait s'allonger au frais, à même le sol. Nous nous couvrons avec un drap et nous bouchons les oreilles. On pouvait ainsi espérer dormir quelques heures.

Chaque soir, ma journée de labeur achevée, je rentrais pour faire mes ablutions et ma prière, récupérais quelques affaires avant de rejoindre des amis sur la base, à la recherche d'une pièce climatisée. Si Hamid en avait envie, il m'accompagnait. Nous ne rentrions pas avant 1 ou 2 heures du matin. Tandis que je me levais entre 4 heures et 4 h 30 pour ma prière avant de me préparer et d'aller au travail, il dormait tant que la température le lui permettait.

Deux bus se relayaient pour venir nous chercher. Les jours de chance, nous profitons du bus climatisé. Je me rendormais alors trois quarts d'heure ou une heure, le temps qu'il ait récupéré tous les collègues. Je gagnais ainsi une heure de sommeil au frais ; quand nous montions dans l'autre car, j'étais

en nage, je transpirais toute l'eau de mon corps au cours du trajet.

C'est lorsque les journées étaient particulièrement étouffantes que je rêvais le plus de ma maison d'Oranie où mes enfants et moi serions enfin réunis.

Je harcelais régulièrement mon oncle Ahmed pour qu'il me dénicher un terrain. Mais lorsqu'il en trouva un, j'hésitai : le quartier où il se situait n'était pas rêvé, car il n'y avait que des *zawalis*, des gens très pauvres.

Ma mère m'a convaincue de l'acheter :

– Au moins, il n'est pas cher. Tu pourras construire rapidement et avoir tes enfants auprès de toi.

Pas cher, pas cher... 200 000 dinars tout de même ! Il m'a fallu l'aide de mes amies, de mes collègues de travail et de mes économies pour pouvoir finalement l'acquérir. Grâce à ma mère qui ne prenait plus la totalité de la pension que je lui versais, j'ai pu rembourser mes dettes assez rapidement. Mais comment construire la maison ?

Les nouvelles de mes filles ne me réjouissaient pas. Comme mon frère ne les supportait pas, Ma se débrouillait tout le temps pour qu'elles soient hors de ses champs visuel et auditif. S'il rentrait à l'improviste, elle les cachait dans le placard de la cuisine et leur ordonnait de ne faire aucun bruit. Le week-end, sous un soleil caniculaire, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle

les emmenait manger dehors et ne rentrait qu'en fin de journée. Il devenait urgent d'en finir avec cette situation, invivable pour ma mère et mes filles.

Mon oncle Ahmed, maçon, me voyant inquiète et impatiente, a proposé de commencer le chantier de la maison. Moyennant un chèque de 30 000 dinars, il a acheté tous les matériaux nécessaires. Lorsque j'ai enfin pu me rendre sur place, excitée et joyeuse, j'ai cependant constaté que le chantier était à peine entamé... Il n'y avait même pas encore de dalle. Et déjà plus d'argent. J'étais terriblement déçue. À ce train-là, la maison ne serait jamais prête avant cinq ou dix ans.

Je faisais des promesses à mes enfants que je n'arrivais pas à tenir.

J'ai fait le tour de la famille. Cette fois, Khadidja m'a avancé de l'argent. Mes collègues et mes amies, une fois encore, se sont mises de la partie.

— Monte-moi un toit en taule. Place-moi une porte d'entrée avec du fil de fer en guise de serrure, ça m'est égal. Maintenant, j'ai l'habitude. L'essentiel, c'est que ça aille vite et que je puisse rapidement rassembler mes enfants dans la même maison, ai-je dit à mon oncle.

Je me prenais à rêver : d'ici à quelques années, peut-être que Hamid pourrait suivre une formation avec Ahmed qui gagnait bien sa vie.

J'emploierais une femme pour s'occuper d'eux quand je serais à Hassi.

Je lâcherais les ménages.

Et je pourrais prendre tous mes congés pour les passer avec eux.

18. Les signes

En 2001, il y eut une compression du personnel à Bigtel. Cela ne me tourmentait pas. Désormais, j'avais mes marques dans la ville : je retrouvai du travail dans la semaine qui suivit.

C'était également une société de *catering*, algérienne cette fois, mais dont le patron était Occidental. Sa mission était de gérer tous les services d'hôtellerie, y compris l'ensemble de la restauration, de la base américaine, Halliburton. Même type de tâches, donc. Mais moins bien payé. Heureusement, là encore régnait une bonne ambiance. Et, si je mettais moins d'argent de côté, j'arrivais malgré tout à épargner pour le chantier.

Je m'étais liée d'amitié avec une jeune fille qui avait intégré l'entreprise le même jour que moi. Halima. Cette fort jolie fille était une Chaouia¹¹ de

11. Originaire des Aurès, plateau qui se situe à l'est de l'Algérie.

Khenchela¹² qui jurait et blasphémait comme un garçon lorsqu'elle s'emportait. Et elle s'emportait souvent. Ses traits fins qui contrastaient avec son langage grossier me faisaient rire.

Son père et son oncle travaillaient comme manutentionnaires sur une base éloignée de la ville où ils étaient logés tandis qu'elle partageait une chambre avec sa sœur Abida, qu'elles louaient à une dame dans un taudis d'El Haïcha.

Son père, son oncle et sa sœur devaient rentrer chez eux à Khenchela pour des congés auxquels, elle, n'avait pas droit, car elle venait d'arriver. Elle me supplia de m'installer chez elle pour la durée de leur séjour à Khenchela. Elle avait peur de rester seule.

J'ai refusé, mais son père insistait, me répétant qu'il ne serait pas tranquille pour elle ; j'ai donc fini par céder. Il est vrai que l'atmosphère devenait de plus en plus incertaine pour les femmes seules.

En effet, en Algérie, mais surtout à Hassi, les jeunes femmes qui se promenaient non accompagnées d'un homme se faisaient harceler en permanence et, souvent, de manière grossière.

Sans compter l'agressivité qui s'ajoutait de plus en plus au comportement humiliant de ces hommes. Nous étions régulièrement insultées. La tactique des

12. Ville des Aurès.

femmes était de les ignorer, afin d'éviter l'agression physique.

Mais Halima était incapable de se taire. Son sang bouillonnant des Aurès la poussait à réagir au quart de tour et un chapelet d'injures encore plus immondes que celles qu'on nous crachait à la figure jaillissait de sa jolie bouche. Les hommes étaient chaque fois sidérés. C'est à ce moment-là que je la tirais par le bras pour nous enfuir avant que la situation ne dégénère.

Ces comportements masculins étaient devenus notre lot quotidien dès que nous pointions le nez dehors. Cloisonnées dans nos baraques, nous ne nous risquions dehors que pour le strict minimum : le travail, les courses, le taxiphone.

Pour le reste, soit on était véhiculées, soit on s'en passait.

Un soir, comme nous avions quitté un peu plus tard le travail et qu'il n'y avait plus de transports, nous avons été raccompagnées, sur recommandation de notre chef de camp, par un collègue. Devant le seuil de la maison, un groupe de jeunes attendait ; ils nous ont insultées en nous voyant.

– Impures ! Salopes ! hurlait l'un.

– Couvre-toi sale pute, et reste chez toi au lieu de nous piquer notre travail, postillonnait un autre gars à

deux centimètres du visage de Halima qui ne portait pas le *hidjab*.

Pour la première fois, elle n'a pas réagi. Ils nous terrorisaient avec leur figure haineuse et leurs corps qui faisaient barrage. Le collègue, au volant de sa voiture, contre toute attente, ne remuait pas d'un poil pour nous défendre :

– Parle-leur. Si c'est toi qui les calmes, ils t'écouteront peut-être, lui a murmuré Halima, la voix tremblante.

– Poussez-vous, poussez-vous, s'est-il contenté de leur lancer, timoré. Visiblement, il ne voulait pas s'en mêler et était pressé de faire demi-tour.

C'est la propriétaire qui est venue à notre secours. Elle nous a rapidement fait entrer avant de tenter de les raisonner.

Peut-être aurions-nous dû accorder plus d'attention à cet incident.

Mais c'étaient les vacances scolaires : mon beau-frère, ma sœur et moi avions loué une petite maison à Laayoune, une station balnéaire à quelques kilomètres d'Oran, afin que les enfants puissent profiter de la mer. J'y avais déjà envoyé Hamid qui serait bientôt rejoint par ses sœurs. Je prévoyais moi-même de passer deux semaines avec eux lors de mon congé du mois d'août. Les hommes pouvaient m'insulter, c'était la seule chose qui importait pour

moi : pour la première fois, je pouvais offrir de vraies vacances à mes enfants. Et bientôt, je partagerais ce moment avec eux. Cette idée me rendait euphorique.

Le 13 juillet 2001, trois cents à cinq cents hommes se sont passé le message.

Ce soir-là, tout était permis !

Ceux qui n'avaient jamais vu de femmes nues verraient ; ceux qui n'avaient jamais fornicé forniqueraient.

– Allahou akbar ! El Djihad fi sabil Allah ! Dieu est grand ! La guerre sainte au nom de Dieu !

Le signal de départ était donné.

Traversant un nuage de poussière soulevé par leurs pas décidés, ils ont balancé des pneus enflammés au milieu de la route pour empêcher quiconque de venir en aide aux femmes.

Au loin, un homme agitait une chemise grise à la main. Il les appelait.

Tels des loups affamés, ils se sont rués vers leur première victime.

19. Fatiha, la première victime

Il devait être 20 heures lorsque Fatiha, qui regardait la télévision en somnolant, a entendu le brouhaha d'une foule.

– Hassi Messaoud et ses bases pétrolières sont la zone la plus sécurisée d'Algérie. Le terrorisme n'arrivera jamais jusqu'ici, a-t-elle songé, en jetant un coup d'œil sur le seuil de sa porte.

Nacer, son voisin bagagiste, est sorti lui aussi de chez lui. Soucieux, il lui a lancé :

– Fatiha, on dirait que ça chauffe. On ne sait pas ce qui se trame. Viens te réfugier chez nous, c'est plus sûr.

Cette proposition la tentait mais elle ne la trouvait pas prudente. Et si la police débarquait chez lui à ce moment-là ? se dit-elle. En effet, sous prétexte de veiller aux bonnes mœurs de la société, on embarquait les couples non mariés et on les traduisait en justice. Sur simple dénonciation d'un voisin, des

policiers pouvaient se permettre de s'introduire chez vous et vous emmener s'ils vous jugeaient suspects.

– Sortir menottée devant les voisins, quelle humiliation ! se dit-elle.

Elle a décliné l'offre de Nacer.

Elle a fermé sa porte à clef. S'est allongée de nouveau là, devant la télévision.

La veille, Fatiha avait voulu appeler sa mère pour lui annoncer sa prochaine arrivée dans la maison familiale. Devant l'entrée du taxiphone, à trois cents mètres de chez elle, un homme l'avait apostrophée en l'insultant.

Fatiha avait pris peur.

Tout en lui était effrayant. Ses sourcils qui remuaient dans tous les sens. Ses grosses mains qui gesticulaient pendant qu'il fulminait :

– Sale Oranaise ! Sale pute !

Alors qu'elle s'apprêtait à faire demi-tour, le cœur battant, il l'avait saisie violemment par le bras et cognée en pleine figure.

Un cercle de badauds s'était formé autour d'eux. Fatiha n'avait rien attendu d'eux. Elle connaissait bien cet accord tacite qui veut que lorsqu'une femme se fait tabasser dans la rue, aucun homme ne doit intervenir.

Alors, elle avait attendu que les coups cessent de pleuvoir, puis, pliée en deux, elle s'était rendue au commissariat pour déposer plainte.

Cela ne les intéressait pas. Elle dérangeait. Aucun policier ne s'était déplacé pour vérifier si l'agresseur tenait toujours le mur du taxiphone. Elle avait quand même obtenu un document qui certifiait sa déposition.

Elle avait honte à l'idée de se rendre à son travail, un coquard à l'œil. Les collègues, le patron. Les regards. Personne ne dirait rien. Mais, ils penseraient :

– C'est un petit ami qui l'a frappée.

Ça, c'est sûr. Alors elle voudrait expliquer. Attestation à l'appui.

– Nous en sommes toutes là. Obnubilées par le qu'en-dira-t-on.

Le lendemain, le chef de camp l'envoyait chez le médecin, un Algérien. Doux et prévenant, il a appliqué de la pommade autour de son œil pour faire dégonfler l'hématome. Il a prononcé quelques mots réconfortants et lui a conseillé de prendre la journée pour se reposer. Sa gentillesse l'avait apaisée.

Elle voulait quand même téléphoner à sa mère. De chez elle, elle a pris un taxi pour se rendre au taxiphone. Elle le régla, lui demanda de l'attendre.

Entendre la voix de sa mère...

Elle ne lui a pas rapporté l'agression. Elle l'a juste prévenue de son arrivée le lendemain. La joie de sa mère qui éclata dans son rire lui réchauffa le cœur

plus sûrement que tous les baumes ! Elle voyait son beau visage tatoué, sa bouche trouée par une dentition abîmée.

– J'ai mis de l'argent de côté, Ma. Je t'emmènerai chez le dentiste, il te referra tes dents, lui a-t-elle déclaré.

– Ce qui est sorti de ma bouche ne revient pas, ma fille. Te voir sera ma plus grande joie.

Elle a quitté le magasin, légère et ravie.

Dehors, plus de taxi.

Elle n'a pas regardé les hommes. Elle a marché vite. Tête baissée. Dos courbé.

Quelqu'un lui a murmuré :

– Cette nuit, ce sera ta nuit.

Elle ne s'est pas redressée. Elle a accéléré le pas.

Dans son secteur, elle avait moins peur. Son quartier n'était pas malfamé et ses voisins étaient pour la plupart des familles établies. Cinquante mètres à droite, la toubib, originaire d'Alger. Un peu lunatique, mais pas méchante. Juste après, c'était le gendarme et ses sept enfants. En face, un policier qui avait lui aussi une famille nombreuse.

Elle avait de bons rapports de voisinage avec tout le monde, mais s'entendait en particulier avec les jeunes de sa région qui travaillaient à l'aéroport comme bagagistes, dont Nacer faisait partie. Ils habitaient tous ensemble avec lui. Ils étaient gentils et

respectueux. Ils s'entraidaient quand c'était possible : elle, en faisant laver leur linge à la buanderie de son boulot ; eux, en lui portant les packs d'eau jusque chez elle.

Le bruit de la foule se rapprochait. Fatiha a haussé le son de la télé pour mieux entendre.

À ce moment-là, une voix d'homme a crié à sa fenêtre :

– L'Algéroise est là ! Venez ! C'est l'Algéroise qui est là !

Elle a bondi, a aperçu un type qui adressait de grands signes à la foule avec une chemise grise. Prise de panique, elle a fermé en tremblant les volets, a éteint le poste, s'est roulée en boule dans un coin du studio, la respiration coupée.

On n'entendait plus que le bruit du ventilateur.

Puis, des grands coups dans la porte qu'on essayait de défoncer.

D'abord à l'épaule. Puis, avec des barres de fer. La porte tenait bon. Maintenant, ils s'en prenaient à la fenêtre.

– Avec les barreaux, ils ne pourront jamais entrer, a-t-elle pensé, pour se rassurer.

Mais les barreaux ont été arrachés d'un coup avec le parpaing autour.

– Je dirai au propriétaire que ses barreaux, c'est de la merde, s'est-elle dit, à la fois furieuse et tremblante de peur.

Un type a sauté dans la pièce sombre. Il a allumé un briquet. Il a immédiatement aperçu Fatiha, transie d'effroi. Il l'a empoignée violemment par les cheveux.

– Allume la lumière.

– Mon frère, je ne sais plus où est la lumière, est-elle parvenue à prononcer, terrorisée, des sanglots dans la voix.

À tâtons, ils ont cherché l'interrupteur. Fatiha a dû appuyer sur l'interrupteur.

– Alors sale pute, espèce de chienne, t'es bien installée !

– Mon frère, je vis seule. Tu vois bien qu'il n'y a personne. Qu'est-ce que je vous ai fait ? J'ai mes papiers. Prends ce que tu veux ! Prenez tout ! J'ai ma paie dans l'armoire. Prends mon or...

On lui a assené un coup de poing dans l'œil. Sonnée, elle est tombée à genoux.

À ses pieds.

Il portait des sandalettes en cuir rapiécées, avec de la ficelle pour lanière.

Il a déchiré son débardeur à l'aide d'un couteau. D'autres hommes pénétraient par la fenêtre. Elle a imploré Dieu de lui venir en aide.

Il lui a baissé son short et sa culotte jusqu'aux genoux. Dehors, ils essayaient toujours de défoncer la porte.

Chaque fois qu'elle hurlait, les hommes à l'extérieur scandaient :

– *Allahou akbar*, Dieu est grand !

Chaque fois qu'un type la frappait, elle se retrouvait sous l'emprise d'un autre qui la cognait à son tour pour la précipiter dans les bras du prochain bourreau. Elle titubait, elle tentait de se relever ; mais elle se prenait les pieds dans son short qui avait glissé sur ses chevilles.

Dix. Maintenant ils étaient dix.

Et elle titubait toujours, et toujours elle essayait de se relever ; tandis qu'ils continuaient à la frapper et à la manipuler comme une poupée de chiffon. Elle a renoncé à sa pudeur, son short et sa culotte, elle les a elle-même retirés, comme ça, elle ne perdrait plus l'équilibre.

On lui a arraché sa chaîne en or. Et comme ses bagues ne glissaient pas de ses doigts, ils ont commencé à lui brûler la chair. L'un d'eux a sorti un couteau pour couper ses phalanges :

– Mon frère, a-t-elle hurlé, tu n'es pas obligé de me couper les doigts ! Crache sur les bagues, ou pisse dessus, elles glisseront !

Elle a senti son crachat gluant et puant sur ses doigts brûlés.

Quand la porte a enfin cédé, ils l'ont balancée à l'extérieur, nue comme le jour où sa mère avait accouché d'elle.

– Mon Dieu, sauve-moi !

Mais la sarabande infernale continuait.

Armés de barre de fer, de couteaux, de gourdins, elle ne comptait plus ses agresseurs. Le cercle devenait immense, elle était seule et minuscule au centre de leurs regards et de leur haine.

Allahou akbar ; et des claques, des coups de poing, des coups de pied.

Allahou akbar ; projetée vers le ciel, elle s'écrasait sur le sol.

Allahou akbar. Ils la mordaient aux lèvres. La traînaient par les chevilles sur le sol. Ils la mordaient aux seins. La traînaient par les cheveux.

Allahou akbar. L'un d'eux a fait fondre une bouteille d'eau minérale en plastique avec du feu avant de la lui coller sur le dos. Elle a senti sa chair brûler.

Allahou akbar.

Et les youyous des femmes.

Il y avait des touffes de cheveux par terre. Il y avait son sang par terre.

Tous les voisins étaient là. Ils ne réagissaient pas.

Elle a hurlé à travers ses larmes :

– Nacer, mon frère, aide-moi !

Malgré les coups qu'il recevait, il tentait de se faufiler à travers les jambes des agresseurs pour se rapprocher d'elle.

– Fatiha ! Ne crie pas ! Fais la morte, Fatiha ! Retiens ta respiration. Fais la morte pour qu'ils te lâchent !

Mais comment faire la morte quand des doigts fouillent votre vagin !

Un grand Noir avec un bandana rouge l'a jetée sur son épaule et a couru jusqu'au cimetière.

– Ma, Ma ! Ne m'abandonne pas !

La porte en fer, cassée, était un vrai couperet. Il a voulu lui bloquer la tête contre le mur et claquer la porte pour la guillotiner.

– Aujourd'hui, je vais t'égorger toi et ton Dieu !

Elle s'est débattue en hurlant. Elle l'a supplié.

D'autres hommes l'ont rejoint. Ils l'ont reprise. Ils l'ont ramenée près de chez elle. En face de la baraque du policier.

Le policier est sorti de chez lui. Il est resté sur le pas de sa porte, à contempler le spectacle.

Le gendarme n'est pas sorti.

Jetée à terre, elle a senti qu'une main entière la violait, lui déchirait l'intérieur. *Allahou akbar* ! C'était le grand Noir au bandana rouge.

Il a retiré sa main pleine de sang, l'a essuyée sur son visage.

– Tiens, ton honneur ! Bouffe-le, sale pute !

Elle a regardé l'homme puis a détourné les yeux.
Mourir !

À travers le sang et la poussière, elle a reconnu Samir, le jeune épiciers sympathique chez lequel elle faisait ses courses. Ce qu'elle pensait être un hurlement déchiré ne fut qu'un chuchotement, à peine perceptible :

– Samir, petit frère, sauve-moi... dit-elle en lui tendant le bras.

Il lui a pris la main. Avec l'autre, il lui a flanqué un coup de couteau entre l'épaule et l'aisselle.

Elle a reconnu le long couteau rouge avec lequel il coupait le beurre.

Avec du sable et des dalles de trottoir arrachées, ils l'ont enterrée jusqu'au cou.

La tête, ils lui tapaient dessus à coups de pied.

Une voiture de police qui revenait de l'aéroport, intriguée par l'attroupement, s'est approchée. Les hommes ont fui.

– Celle-là, elle aurait mieux fait d'y rester, a constaté un policier. Il s'est mis à la déterrer tandis qu'un autre lançait une demande de renfort.

Les hommes revenaient.

Les policiers l'ont fait rentrer chez elle pour la mettre à l'abri.

Dans son studio, il ne restait plus rien. Tout, absolument tout avait été vidé.

Ils avaient collé au mur son casier judiciaire, avec une inscription au-dessus : « C'est tout ce qu'il restera de ton cadavre. »

Un fil de fer était accroché au lustre du plafond.

Peut-être pour la pendre.

Un des policiers retira sa veste et la couvrit.

Les agresseurs se rapprochaient trop. Les policiers ont installé Fatiha dans la Land Rover. Ils ont démarré en tirant en l'air. La foule s'est dispersée.

– Demandez à Aziz de dire à ma mère que je l'aime et qu'elle me pardonne, est parvenue à prononcer Fatiha avant de fermer les yeux.

Les pompiers l'ont emmenée à la morgue, la pensant décédée.

Armés de gourdins, de bâtons de couteaux ou de sabres, les hommes se scindèrent par petits groupes de quinze, trente ou soixante et se dispersèrent dans toute la ville.

La nuit maintenant les enveloppait.

Exaltés par leur première victime, animés par les pires désirs, ils allèrent dans les rues, coupèrent par les dunes et tissèrent leur toile à travers chaque artère afin qu'aucune femme ne leur échappe.

À leur tête, des guides chargés de désigner les coupables dont ils avaient scrupuleusement surveillé les allées et venues.

Éclairés par les brasiers qu'ils avaient allumés, ils enfoncèrent les portes des gourbis et des garages qui servaient d'habitations.

À plusieurs, ils violèrent les femmes, pillèrent et saccagèrent leurs maigres demeures.

20. La nuit du massacre

Il devait être minuit. Halima, Widad et moi-même préparions nos lits.

Alors que nous battions le sable, des bruits étranges nous sont parvenus de loin. Au début, nous ne comprenions pas. Puis, les mots sont devenus plus précis. Une foule se rapprochait en scandant : *Allahou akbar. El Djihad fi sabil Allah!*

– Ils font la guerre à minuit?! s'est exclamée Halima, pas très convaincue.

J'ai ouvert la porte de la cour. Un nuage s'étendait sur des centaines de mètres : le rassemblement devait être dense pour soulever autant de poussière. Je distinguai néanmoins des hommes massés à cinquante ou cent à l'entrée des *haouchs* voisins.

Des cris de femmes déchirèrent la nuit. J'ai claqué la porte, affolée. J'ai enfilé mon *hidjab* et mon

*khimar*¹³ à toute vitesse tandis que les hurlements des femmes et les vociférations des hommes se rapprochaient de plus en plus. Où fuir ? On ne pouvait pas sortir. Nous étions encerclées. La propriétaire est parvenue à nous rejoindre :

– Ils vont bientôt venir ici. Il faut vous cacher, venez, nous a-t-elle dit.

– Non, il faut partir d'ici, a répondu Halima, terrifiée, tandis que Widad hésitait.

– Tu ne feras pas trois pas avant qu'ils ne t'aient attrapée, a répliqué notre propriétaire.

– Je préfère tenter le coup que de rester là à attendre.

– Halima, vous êtes deux jeunes filles. Ils vont vous infliger les pires supplices. Enfermez-vous dans la petite pièce ! Si jamais vous vous en sortez, allez au 1800, chez Fatema. Si jamais on ne se revoit plus, dites à mes enfants et à ma mère que je les aime.

La propriétaire et moi avons caché Halima et Widad dans une sorte de réduit discret, au fond de sa maison. C'est à ce moment que des gros coups de pieds dans la porte de la cour ont retenti. Comme si on voulait la défoncer. Les mêmes bruits violents et inquiétants résonnaient chez les voisins.

13. Foulard.

– Cache-toi dans ma maison ! m'a incitée la propriétaire en me poussant dans le corridor avant de refermer rapidement la porte derrière moi.

Dehors, des hommes beuglaient après elle :

– Fais sortir les femmes !

– Il n'y a pas de femmes ici, rétorquait-elle d'une voix autoritaire.

– Ne mens pas. On les a vues se faire déposer en Toyota. Elles étaient trois. Fais-les sortir si tu ne veux pas qu'on te passe sur le corps à toi aussi, ont-ils menacé en forçant l'entrée du *haouch*.

J'ai ouvert la porte. Trois hommes se dressaient au milieu de la cour. Le troisième, le plus vieux, qui devait avoir une cinquantaine d'années, je le connaissais. Je le croisais de temps en temps. Mohamed E'chaoui. Il tenait une petite feuille à la main, une liste, je crois.

– Ah, t'es là, toi, me dit-il. Ça tombe bien, on te cherchait.

– J'ai rien fait. Laissez-nous tranquilles ! On n'a rien fait ! Pour l'amour de Dieu, laissez-moi ! implorai-je.

– Laisse-toi faire et on racontera aux autres dehors qu'on ne t'a pas trouvée.

– C'est pas possible ! Je préfère encore sortir ! S'il vous plaît...

– Dehors, tu ne survivras pas très longtemps, m'a déclaré un autre, tandis que le troisième me lançait, agressif :

– Dis-nous où sont tes copines.

À l'extérieur, tout près de la maison, les hommes scandaient encore et encore *Allahou akbar* !

– Elles sont sorties. Je ne sais pas où elles sont allées, déclarai-je, la gorge sèche.

– Menteuse ! Viens par là. Couche avec nous et on t'épargne.

Je me suis précipitée sur la porte ; de l'autre côté, des brasiers illuminaient le ciel. Les hommes y balançaient des vêtements, des papiers. On aurait cru qu'il faisait jour, tellement il y avait de feux. Ils étaient une cinquantaine à barrer toute la route entre chez nous et les voisins. Ils se sont mis à crier, à m'insulter. L'un d'eux portait un bandana rouge autour du front ; un gros poignard à la main. D'autres avaient des gourdins, des bâtons.

Ils se dirigeaient tous vers moi. Qui supplier ?

Ils me promettaient les pires insanités.

– C'est au nom de Dieu que vous voulez me faire subir tout ça ? ! ai-je hurlé.

J'ai senti un coup de couteau déchirer mon ventre. Le sang a jailli avec une violence qui m'a surprise. C'était l'homme au bandana qui avait frappé ; sa lame maintenant était rouge.

Il me menaçait d'une voix enragée :

– Dis-nous où sont les filles, sinon on va te consommer, on va te découper en morceaux !

– Ça, c'est pas l'islam ! Ça, c'est pas l'islam, me suis-je écriée, hagarde et choquée.

J'ai collé ma main contre ma blessure. Mon doigt a pénétré la plaie béante.

Un énorme choc sur mon visage. Tout est devenu rouge. Le sang coulait à flot.

Des mains, plein de mains arrachèrent mes vêtements, griffèrent mes seins, mes cuisses, tentèrent de les déchiqueter.

Je me suis évanouie.

À demi consciente, j'ai entendu des hommes crier :

– La police ! la police !

– Je rêve, pensai-je.

Mais les hommes se sont éloignés d'un coup et une voix s'est exclamée :

– Regarde là-bas, c'est Rahmouna !

Je connaissais ces policiers. Ils se sont penchés sur moi. Puis ils ont disparu de mon champ de vision. De nouveau, le ciel s'est chargé de fumée.

Et les agresseurs sont réapparus.

– Ils vont m'achever, me suis-je dit.

L'un des policiers s'est jeté sur moi pour me protéger ; il a reçu en plein dos le coup de poignard qui m'était destiné. J'ai senti son sang se déverser sur mon corps.

On m'a recouverte avec un drap. J'ai été évacuée sur le même brancard que le policier, il n'y en avait pas assez.

Je sentais que je partais. Je luttais pour ne pas sombrer dans le noir.

Revoir mes enfants. Juste revoir mes enfants.

21. L'hôpital

J'ai tenu jusqu'à l'hôpital. On m'a levée de la civière.

Debout, dans la salle, j'ai vu toutes ces femmes. Je les connaissais pratiquement toutes. L'une d'entre elles sanglotait. Les lits étaient tous occupés.

J'ai commencé à m'écrouler. On m'a rattrapée. On m'a étendue sur un lit où était déjà couchée une femme. C'était Fatiha. Complètement ensanglantée.

Je n'avais plus d'air. Je suffoquais. À demi éveillée, j'ai aperçu une femme médecin. Elle a introduit un tuyau dans ma gorge, jusqu'à mes poumons. J'étouffais encore plus. Elle a aspiré. Du sang. Du sable. Que sais-je encore... J'ai recommencé à respirer.

Nous étions allongées à même le plastique du matelas. Fatiha était recouverte d'un drap trempé de sang. Son visage, amas de chair bouffie et violacée était méconnaissable. Elle ne bougeait pas.

– Elle est morte, ai-je pensé avant de replonger dans un sommeil comateux, envahie par les sanglots des femmes autour de moi.

Je passais mon temps à m'évanouir et à reprendre connaissance. J'ai soudain senti qu'on me secouait, avant de me prendre une pleine rasade d'eau à la figure. J'ai ouvert les yeux. C'était Zaza. Elle s'était enveloppée dans un drap sale, taché de sang. Elle serrait une petite bouteille d'eau à la main. Elle pleurait.

– Rahmouna, je me sens mal. Va me chercher mes cachets. Tu sais bien que si je ne les prends pas, ça va pas. Ils m'ont fait bouffer toute la gamelle du chien... Je crois que mon bras est cassé. Rahmouna, il faut que je prenne mes cachets, m'a-t-elle implorée en me tirant par le bras pour m'obliger à me redresser.

– Ne me tire pas comme ça. Je ne peux pas me lever, Zaza. Je suis désolée. Je ne peux pas t'aider, ai-je murmuré avant que mes paupières lourdes ne se referment de nouveau.

Au fur et à mesure, on ramenait des femmes. Maintenant, il y en avait couchées sur le sol. Celles qui en avaient la force pleuraient. C'était le désespoir et l'humiliation qu'évacuaient leurs sanglots, c'était leur courage et leur ténacité de ces années de vie,

de travail, et d'attente, à Hassi Messaoud, qu'emportaient leurs sanglots.

On me secoua à nouveau. C'était un homme en *kachabia*. Non. C'était Fatéma déguisée en homme pour pouvoir traverser la ville sans encombre. Elle a soulevé mon drap d'une main tremblante, a jeté un coup d'œil inquiet, m'a recouverte, le visage décomposé. Puis, elle s'est tournée vers le mur et elle a éclaté en larmes.

Au bout de la salle, j'ai aperçu Lalia, ma nièce, qui s'écroulait. J'étais impuissante. Elle baignait dans une mare rouge et terrifiante. Un médecin criait à un infirmier :

– Il faut l'emmener au bloc !

– Fatéma, prête-moi ton téléphone, je veux appeler mes enfants, ai-je prononcé dans un souffle. Elle était l'une de mes rares amies à posséder un mobile.

– Écoute, Halima et Widad sont saines et sauvées. Elles ont cru que tu étais morte. Elles ont vu des flaques de sang près de ta porte et tes vêtements en lambeaux. Elles sont venues chez moi. Il y avait ton neveu Boualem. Il a appelé votre famille pour la prévenir. Je vais les appeler pour les rassurer. Mais toi, tu ne peux pas leur parler dans cet état.

Je suis retombée dans les pommes.

Le matin, à la lumière du jour, nous avons découvert l'horreur de notre état.

Visages boursoufflés, déformés par les hématomes. Corps en sang. Chairs ouvertes. Et l'odeur. Les mouches. Les gémissements.

Combien étions-nous ? Cinquante ? Soixante ? J'ai appris plus tard que certaines avaient pris un taxi juste après leur agression, sans passer par l'hôpital, pour rejoindre leurs villes.

Taos, la Kabyle, était l'une des femmes les moins atteintes. Je la connaissais de vue : elle devait avoir 23 ans, elle vivait avec ses parents et ses frères. Elle a été frappée au nez. Alors qu'elle s'enfuyait, un homme en moto s'est arrêté pour la secourir. Maintenant, c'est elle qui aidait les femmes qui s'étaient mises à saigner, parce que les violences avaient déclenché leurs règles ou avaient blessé leur intimité ; elle a déchiré des draps pour en faire des bandes de tissu qu'elle a ensuite placées entre nos cuisses rouges et ruisselantes. Je ne sais pas pourquoi son geste m'a tellement touchée ; c'était comme si, avec ces bouts de draps, elle nous rendait un petit peu de dignité en nous évitant de répandre notre sang comme des bêtes.

Elle criait à la ronde :

– Mais personne ne vient nous aider ? ! Mais personne ne vient nous soigner ? !

C'était notre question à toutes : pourquoi on ne nous soignait plus ?

Avec une bouteille de mercurochrome dégotée je ne sais où, Taos a nettoyé et a désinfecté elle-même nos plaies encore pleines de terre. Elle venait auprès de chacune d'entre nous et nous aidait à boire de l'eau, dans un bouchon d'eau minérale : nous n'avions rien bu depuis la veille.

Dehors, nous avons entendu des youyous. Des youyous de joie. Alors que nous n'étions que plaies et sang. Comment pouvait-on se réjouir si ouvertement de notre malheur ?

Personne n'avait le droit de nous rendre visite. Les amis, les collègues étaient renvoyés. Certains réussissaient néanmoins à nous faire passer des vivres ou à nous voir, à condition de graisser la patte des infirmiers et des plantons. Fatéma est ainsi parvenue à revenir, avec une *gandoura*¹⁴, des sabots et de la nourriture que nous avons engloutie en quelques minutes.

Le soir, on nous a apporté un journal qui parlait de nous. C'était le quotidien arabophone, *El Khabar*. Il nous présentait comme des prostituées venues de toute l'Algérie pour travailler dans des maisons closes. C'était le coup de grâce : avec un tel article, nous

14. Longue tunique.

savions que l'opinion publique allait nous condamner. Qu'allaient penser nos familles ? Nous étions anéanties. Fatiha a pleuré. Elle suppliait :

– Ramassez tous les journaux. Dites-leur qu'ils n'ont pas le droit de les distribuer. C'est un mensonge. Nos familles vont nous achever !

– Comment va réagir mon frère Youssef ! ai-je pensé. Lorsque je me suis endormie, j'ai rêvé qu'il m'étranglait.

D'autres femmes arrivèrent toute la journée du lendemain.

Il y en avait qui, revenues de leur travail en transport, s'étaient fait agresser en descendant du bus. Le lynchage continuait dans certains quartiers de la ville.

Madjid, le fiancé de Fatiha vint lui aussi. Il criait vengeance :

– Fatiha, j'ai ramené un jerrican d'essence. Je vais tout faire péter, Fatiha. Tu m'entends ? Je vais te venger.

Et puis, il sanglotait :

– Pardonne-moi Fatiha, je ne pourrai pas t'épouser. Pardonne-moi, ma famille n'acceptera jamais. Je t'aime Fatiha. Mais je ne pourrai pas.

Fatiha ne répondit pas.

D'autres femmes arrivèrent encore le troisième jour.

Certaines n'avaient été retrouvées dans les dunes que plus tard. Battues, violées par plusieurs hommes à la fois, elles gisaient sur le sable, sans connaissance ou bien elles avaient réussi à s'enfuir.

Les médecins nous ont distribué des ordonnances. Ils les posaient à côté de nos têtes. On ne comprenait pas ce geste : les maisons des femmes avaient été saccagées, les vêtements et les papiers, brûlés. Nous ne pouvions plus prouver notre identité. Nous n'avions plus le sou. Plus rien ! Pour se rendre aux toilettes, nous devions nous couvrir avec nos draps noircis de sang. Alors, à quoi rimait cette mascarade des ordonnances ? Et celle des certificats médicaux qui suivit ? Ni Fatiha ni moi n'avons pensé à les regarder. Des femmes s'exclamaient, choquées :

– C'est quoi ces certificats ? ! Je saigne comme une bête. Je pue le pourri de l'intérieur. Et on me donne deux jours ?

– Moi j'ai zéro jour et je tiens à peine debout. On n'a même pas vu de médecin !

Aucun gynécologue ne nous avait examinées. Les plus atteintes, celles qui étaient encore en réanimation, n'ont bénéficié que de sept jours d'incapacité. Les plus chanceuses d'entre les autres avaient droit à trois jours ; certaines d'entre nous, à rien du tout.

Et c'était déjà notre troisième jour d'hospitalisation.

C'en était trop. J'ai enfilé la *gandoura* que m'avait ramenée Fatéma. Fatiha a voulu m'accompagner ; mais à peine levée, elle s'est mise à trembler de tout son corps avant de perdre connaissance.

Accompagnée de deux autres victimes originaires de Frenda, je suis entrée dans le bureau du médecin, une obstétricienne originaire d'Oran, comme le directeur de l'hôpital. Elle portait un *hidjab*.

– Qui a fait ces certificats ? ai-je voulu savoir

– Je les ai rédigés avec le directeur de l'hôpital.

– Tu trouves que c'est juste de nous délivrer des incapacités de seulement sept, trois ou deux jours ?

– Tu veux leur attirer des condamnations ? m'a-t-elle rétorqué.

Cette réponse nous laissa quelques instants sans voix.

– Tu te prends pour leur avocate ? ! Laisse la justice faire son travail et fais le tien un peu mieux, si possible ! Les femmes qui ont eu droit à sept jours sont encore en réanimation et on ne sait même pas si elles vont survivre ! ai-je finalement réagi.

– Tu ne nous as même pas examinées, comment peux-tu faire des certificats ? Moi j'ai perdu ma virginité ! Et on arrive à peine à tenir debout, a ajouté l'une des femmes qui nous accompagnaient tandis que je renchérisais :

– Ma copine, qui est dans le même lit que moi, elle pisse le sang de partout et elle n'a eu que trois jours d'incapacité, comme moi ! Comme toutes les autres dans la grande salle qui pue la pisse, le vomi et le sang.

Je parlais difficilement. Mais je parlais.

– Ça, c'est les moyens du bord, a répondu le médecin négligemment. On n'y peut rien. C'est pas nous qui vous avons mises dans cet état.

– Et c'est pas vous qui nous soignez ! Vous couvrez nos assassins. Tout comme les journaux qui racontent qu'on est des prostituées ! Et la femme de 65 ans qui a subi le même sort que nous, c'est une putain, elle aussi ? !

– Oh, mais toi, tu cherches les problèmes ! Si tu n'es pas contente, va voir le directeur, a-t-elle gueulé.

Mais le bonhomme n'a rien voulu savoir. Il ne changerait pas le nombre de jours sur les certificats. Quant aux ordonnances et à notre impossibilité de se payer des médicaments, il s'en fichait royalement :

– Ce n'est pas mon problème. Je ne suis pas votre père.

Une journaliste d'*El Watan*, Salima Tlemçani, avec quelques-uns de ses collègues, était là. Elle nous a questionnées. Nous l'avons informée de la façon dont nous étions traitées

Cette nuit-là, à quelques lits de moi, une femme accouchait prématurément. Je n'ai rien entendu. Le lendemain matin, J'ai simplement constaté qu'un tout petit bébé dormait dans ses bras.

Mon cousin Amar a été bloqué deux jours à Haoud El Hamra avant de parvenir à me rejoindre. Comme beaucoup d'autres gens qui tentaient de rejoindre Hassi Messaoud. La ville était interdite d'accès aux civils tant que le calme n'était pas revenu.

Il m'a expliqué qu'il s'en voulait beaucoup : je l'avais reçu la veille de mon agression à la maison pour que je lui prête de l'argent avant d'aller à Oran. Nous avons passé une partie de l'après-midi ensemble à discuter de toute la famille. Il avait voulu me dire quelque chose, mais il ne s'était pas souvenu de ce dont il s'agissait. La mémoire lui était revenue qu'après avoir entendu parler du lynchage. Un de ses amis l'avait prévenu qu'il y avait eu un prêche à la mosquée d'El Haïcha, dans lequel il était question de nettoyer la ville des femmes impures. Il y avait même une petite affiche collée au mur de la mosquée. Il avait probablement oublié parce qu'il n'avait pas pris les menaces au sérieux. Il n'imaginait pas que la folie des hommes puisse détruire autant.

– De toute façon, je n'aurais pas bougé, puisque je ne me sentais pas concernée.

Je ne disais pas ça pour le réconforter. Je le pensais vraiment.

Je ne me sentais pas impure.

Puisqu'on ne nous soignait pas, nous avons décidé de quitter l'hôpital. La direction a tenté de nous en empêcher. Mais les contestations devenaient de plus en plus violentes et la presse nous appuyait en racontant l'abjection avec laquelle on nous traitait. Les unes après les autres, nous avons reçu notre bon de sortie.

Nous devions nous rendre à l'auberge de jeunesse qui jouxtait l'hôpital. Elle avait été rouverte spécialement pour nous le soir même du drame.

22. L'auberge

Sous escorte policière, par petits groupes, jour après jour, nous débarquions dans cet établissement. 60 °C à l'ombre ; pas de climatiseur.

Nous étions une centaine de femmes et d'enfants. Certaines femmes qui avaient pu s'enfuir avant d'être agressées, laissant derrière elles leurs maisons saccagées, étaient là depuis la première nuit, semble-t-il. Entassées les unes sur les autres, les plus chanceuses avaient des lits ; d'autres, des matelas par terre ; mais la majorité d'entre nous dormait à même le sol, parfois dans la cour.

On nous donnait des sandwiches aux pommes de terre que nous n'arrivions pas à mâcher à cause de nos visages fracassés qui nous torturaient. Nous n'avions pas d'eau potable.

On nous interdisait de quitter les lieux, sauf sous escorte policière ; nous ne pouvions pas non plus

recevoir de visites sans autorisation. La porte était cadenassée ; un policier la surveillait.

Nous étions assignées à résidence.

– Celles qui veulent sortir doivent avoir un tuteur ! Un homme, bien sûr ! nous a-t-on annoncé. Bien sûr, nous avons essayé de contester ; mais nous étions bien trop affaiblies pour nous battre contre l'uniforme.

Le premier jour, on nous a transportées au commissariat pour témoigner ; mais, nous tenions difficilement sur nos jambes flageolantes, aussi nous a-t-on raccompagnées à l'auberge très rapidement.

Cette nuit-là, une autre femme, très jeune, celle-là, accouchait de son petit à sept mois de grossesse. Entre l'hôpital et l'auberge, il y a eu trois accouchements prématurés.

Toute la journée, les femmes s'accrochaient aux grillages, accostaient les passants, les suppliant de leur acheter les médicaments prescrits dans les fameuses ordonnances.

Après les journalistes, les responsables politiques, les responsables d'associations féminines ont commencé à arriver.

On nous a présenté Nouara Djaffar et Khalida Messaoudi, toutes deux députées à l'époque¹⁵. Elles venaient nous assurer de leur solidarité, nous racontaient-elles, pleines de sollicitude. Elles répétaient aussi qu'elles nous soutiendraient et ne nous lâcheraient pas.

On nous a demandé de ne pas parler aux journalistes.

L'un d'eux s'est penché sur Fatiha pour lui demander comment elle allait :

– Ramenez-nous d'abord à boire. Après, vous me demanderez comment ça va ! a-t-elle répliqué.

– Vous avez soif comme ça ? s'est étonné le responsable politique.

– À l'heure qu'il est, je boirais même votre pisse.

Nous étions excédées. Nous l'avons expliqué à tous ceux qui voulaient bien nous entendre.

Le jour même, une ambulance a été dépêchée, le ventre plein des médicaments dont nous avions tant besoin.

Mais Fatiha, qui saignait encore au niveau du buste, a refusé de se faire soigner :

– Il a fallu que quelques officiels arrivent pour que vous vous décidiez à nous soigner ! On s'est

¹⁵ Nouara Djaffar est actuellement ministre de la Famille et Khalida Messaoudi est ministre de la Culture depuis 2002.

débrouillées entre nous pendant tout ce temps-là. On va continuer comme ça, a-t-elle murmuré.

Le bruit a couru dans l'auberge et les femmes ont soutenu la position de Fatiha. Aucune femme n'a accepté les soins et celles qui pouvaient prendre des douches se désinfectaient les unes les autres avec de l'eau de Javel.

Un vent de révolte grondait.

– Pourquoi on ne nous laisse pas sortir ? Nous ne sommes pas mineures !

La nuit, Fatiha et moi dormions sur un petit matelas, à même le sol.

Elle grelottait. Dans son sommeil, elle m'appelait Ma, et me serrait dans ses bras amaigris.

Puis elle hurlait et se débattait :

– Ma, ne me lâche pas ! Ma, ne m'abandonne pas !

À deux ou trois, nous tentions de la calmer en l'étreignant fort contre nos ventres.

Parfois, c'était moi qui me réveillais en hurlant.

Nous en étions toutes là ; la férocité des hommes nous hantait toutes. Les cris des femmes endormies ou éveillées qui se débattaient encore et encore chaque nuit contre l'ignominie résonnaient dans l'auberge en permanence.

Le médecin de la base sur laquelle travaillait Fatiha nous a rendu visite. D'habitude discret et réservé, il

fulminait contre la façon dont nous étions traitées. Comme les plaies de Fatiha ne se refermaient pas et commençaient à s'infecter dangereusement, il revint, accompagné d'un collègue italien. Ils ont soigné ses plaies qui puaient maintenant la charogne. C'est à peu près tout ce qu'ils pouvaient faire pour elle et pour nous.

Un jour, en fin d'après-midi, alors que nous étions dans la cour avec des journalistes, j'ai aperçu Ferièle qui discutait avec un homme. Je le reconnus immédiatement. Mohamed E'chaoui ! Je n'en croyais pas mes yeux ; il était là, à l'intérieur de l'auberge, il causait tranquillement, près de nous. Alors qu'il avait guidé nos agresseurs. Mon cœur s'emballait, j'essayais de toutes mes forces de garder mon calme.

– Vous savez qui est cet homme ? C'est son sauveur, m'a dit une journaliste.

– Et moi, c'est mon agresseur ! ai-je répondu.

Discrètement, je me suis adressée au policier de l'entrée qui a appelé du renfort. J'étais très angoissée à l'idée que l'homme se sauve. Lorsqu'ils l'ont arrêté, Ferièle était abasourdie ; elle le défendait vigoureusement :

– Mais non, je vous assure que c'est lui qui m'a tendu une *djellaba* pour que je me couvre et qui m'a extraite des mains de mes violeurs pour me conduire à l'hôpital !

Ferièle avait été agressée le 14 juillet en fin d'après-midi, alors qu'elle descendait de son car du personnel ; un groupe avait surgi et l'avait rouée de coups. Ils ont déchiré ses vêtements, ils ont introduit un manche à balai dans son vagin. Mohamed E'chaoui s'est précipité et l'a sauvée. Ainsi, certains, constatant que l'effectif policier s'était renforcé entre la nuit du 13 et la journée du 14 et qu'ils procédaient à des arrestations, passaient du statut de bourreau à celui de protecteur.

Au bout de quelques jours, Khalida Messouadi, Nouara Djaffar et d'autres responsables m'ont fait appeler pour évoquer les suites à venir.

Ils s'exprimaient à demi-mot.

Un monsieur aux cheveux châtain foncé, assez corpulent, de belle allure, me posait des questions sans même que je sache qui il était.

C'est à ce moment-là que j'ai reçu un coup de téléphone de ma mère qui m'annonçait que Youssef l'avait mise à la porte avec mes filles après avoir lu le journal. Maintenant, elles étaient chez ma sœur. Ma sœur qui avait été obligée de prendre quinze jours de congé quand ses collègues ont appris que je vivais à Hassi.

Et tous ces responsables se faisaient des salamalescs autour d'une table et n'osaient pas appeler un chat un chat.

Je leur ai gueulé de toute ma rage :

– Ne me dites pas que mon calvaire est terminé, parce que c'est faux ! Ma mère et mes filles sont dehors ! Et personne ne condamnera les criminels qui ont fait ça ou qui ont écrit qu'on était des prostituées ! Vous voulez voir ce qu'ils ont fait, vous voulez voir ? !

J'ai déchiré ma chemise.

Mes seins bleus, mon sang, mes croûtes, je les ai exhibés.

On ne me piégera plus avec la pudeur.

Fatiha et Ferièle se dressèrent derrière moi. Elles enlevèrent leurs robes à leur tour. Aussi révoltées que moi.

– Pour ça, on est toutes pareilles. C'est mieux que vous voyiez ce qu'ils nous ont fait. Que vous sachiez de quoi on parle. On est venue ici pour garder notre dignité. Et voilà le résultat. Et en plus, on nous traite de prostituées, m'a appuyée Fatiha.

– Demandez aux femmes si elles ont été violées, elles vous répondront. Moi je ne sais pas, j'ai perdu connaissance. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait de moi. On est venues ici pour travailler. Et c'est nous qu'on emprisonne ? ! C'est nous qu'on enferme ? ! Les portes, on va les exploser !

Khalida et Nouara tentaient de nous prendre dans leurs bras pour nous apaiser. L'homme que je ne connaissais pas a parlé :

– On ne vous emprisonne pas, on vous protège. Les esprits ne se sont pas calmés dans la ville. De plus, si on ouvre les portes, la plupart d'entre vous repartiront chez elles et les coupables ne seront jamais punis. Ce n'est pas ce que nous voulons. Nous voulons que les coupables soient arrêtés, jugés et condamnés. Faites les confrontations au commissariat, puis rentrez chez vous. Mais d'abord, prenez-vous en photo les unes les autres : l'enquête est menée par des hommes, nous ne pouvons pas vous demander de nous montrer vos blessures.

Khalida Messaoudi a ajouté :

– Vous n'avez pas été soignées dans cet hôpital. Et il n'y a pas eu d'examens. Nous essayons d'organiser un départ de toutes les femmes à Alger pour que vous soyez prises en charge par des médecins compétents et qu'il y ait des diagnostics en vue du procès. On sera à vos côtés et on ne vous lâchera pas, je vous le promets. On se battra pour que vous obteniez réparation. Pour que plus aucune femme algérienne ne vive ce que vous avez vécu.

Sous escorte policière, j'ai été conduite chez moi pour récupérer mon appareil photo. J'en ai profité pour prendre mes papiers, mes économies et quelques vêtements.

Grâce à mon petit instamatique et à la pellicule que m'avait donnée un assistant du procureur, nous avons pu prendre des clichés et les lui remettre.

Un matin, j'ai installé Fatiha dans la cour pour qu'elle prenne l'air. Nous étions assises sur des chaises et regardions les allées et venues des passants, quand Fatiha s'est soudain statufiée, terrorisée.

L'homme qui se rapprochait s'est figé lui aussi :

– Elle n'est pas morte ! Elle a sept vies, la chienne ! a-t-il dit à son ami.

Fatiha, tremblante et paniquée, s'est mise à hurler de tous ses poumons :

– C'est lui ! C'est lui qui m'a tuée !

L'agresseur, qui tentait de prendre la fuite, a été rattrapé.

C'était l'homme à la chemise grise et aux sandalettes rapiécées.

Fatiha ne pouvait plus s'arrêter de crier, des cris qui vous transperçaient l'âme, comme si on la massacrait de nouveau.

On l'a transportée à l'hôpital pour lui faire une injection de Valium.

Plus tard, elle est revenue, calme et victorieuse.

– Ils l'ont eu, ils l'ont eu !

Pour la première fois, je la revoyais sourire.

23. Enquête préliminaire

Les confrontations au commissariat ont débuté, en vue de l'instruction.

On nous amenait par petits groupes. Nous attendions dans les couloirs qu'on nous appelle pour enregistrer nos dépositions.

Il fallait alors reconnaître nos tortionnaires. Le face-à-face avec les accusés était insupportable ; il n'y avait pas de vitre teintée pour nous séparer de leurs regards, comme dans les films américains. Nous devions nous tenir face à eux, dans la même pièce. Nos jambes se dérobaient, nous osions à peine lever les yeux de nos pieds.

L'épreuve affrontée, l'un des accusés reconnus, nous regagnions les bureaux où nous devions raconter dans le moindre détail ce qu'ils nous avaient infligé. Ils niaient tout en bloc ; les policiers les passaient à tabac sous nos regards. Pour être honnête, nous n'avions pas de peine pour eux. Nous avions

trop souffert pour cela. Mais cette violente était tout de même impressionnante et choquante : un policier éclata une bouteille en verre sur la tête d'un détenu qu'il interrogeait devant Fatiha. Elle ressortit du bureau assez secouée.

Ma mémoire traumatisée était comme un puzzle que je devais reconstruire. Il y avait beaucoup de pièces manquantes qui parfois ressurgissaient sans que je m'y attende. Et chacune d'entre elles était douloureuse. Fatiha me disait qu'elle ressentait la même chose.

Un jour, alors que j'attendais dans le couloir, je vis Mohamed E'chaoui sortir d'un bureau où il avait dû être entendu pour le procès-verbal. D'un bond, je lui ai sauté dessus et je l'ai battu avec toute la force de ma haine. Je l'aurais tué avec mes poings si des policiers ne nous avaient pas séparés. Et lui, comme s'il était l'homme le plus innocent du monde :

– Qu'est-ce qui se passe Rahmouna ? Je ne t'ai rien fait !

Un policier me rapporta par la suite qu'il avait dit à mon propos que j'étais une femme sans histoires, respectée et appréciée dans le quartier.

Mon bourreau !

Celui qui m'avait désignée avec sa liste et ses ordres !

À 13 heures, on distribuait des sandwiches et de l'eau aux victimes, mais pas aux prisonniers.

Comme Fatiha n'arrivait toujours pas à manger, elle s'est dirigée vers les détenus. Pendant qu'elle revenait vers moi, sans son sandwich ni sa bouteille d'eau, j'ai vu qu'un policier la sermonnait gentiment. Elle souriait comme elle pouvait avec son visage en charpie.

– Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ? lui ai-je reproché.

– Il m'a fait pitié.

– Tu n'as fait pitié à aucun de ces hommes quand ils ont voulu te tuer, lui ai-je rappelé un peu sèchement.

– Je l'ai donné à un type de la cellule d'à côté. Je ne suis pas assez con pour le donner à un de nos assassins. À moins de mettre un peu de mort-aux-rats dedans, mais, je n'en ai pas.

Elle n'avait pas perdu son sens de l'humour.

Fatiha aperçut son voisin policier alors qu'il traversait le couloir pour se rendre dans un bureau, des dossiers à la main. Glacée de peur, elle n'a rien dit. Elle essayait de comprendre ce qu'elle voyait ; et ce qu'elle voyait lui faisait perdre confiance : ce policier, qui avait contemplé sa torture au lieu de tirer en l'air ou d'appeler du renfort, semblait tout à

fait à l'aise dans sa demeure. Et si cette histoire n'était que politique ?

Pour l'instant, Fatiha préférerait rester seule avec ses interrogations plutôt que de les partager.

Madjid est passé la voir à l'auberge.

Ils étaient très émus, mais ne se parlaient pas. Et puis, soudain, son ancien fiancé s'est exclamé :

– Dis-moi juste qui t'a fait ça et je te vengerai. Tu en connaissais certainement parmi eux. Est-ce que tu t'en rappelles ? Je souffre, Fatiha. Tu ne peux pas savoir à quel point. Il faut que je te venge !

– Mais, il va y avoir un procès, Madjid.

– Je n'y crois pas. Je veux t'aider.

– Tu n'es pas capable de désobéir à tes parents et tu prétends jouer les sauveurs ?

Après son départ, Fatiha demeura longtemps prostrée sur une chaise.

24. Une journée à Oran

J'ai enfin obtenu mon billet ; j'ai enfin pu me rendre à Oran. Je mourais d'impatience à l'idée de revoir mes filles et ma mère, mais j'appréhendais de me confronter au reste de la famille.

Je suis arrivée chez ma sœur, épuisée. Ma m'a ouvert la porte. Quel choc ! Elle était toute maigre, mais son ventre était énorme comme si elle était enccinte de neuf mois ; elle avait le teint jaune et des poches bleues sous les yeux.

J'ai éclaté en sanglots. Elle était malade et personne ne me l'avait dit. Elle aussi pleurait. Elle me serrait dans ses bras :

– Oh ma fille, j'étais tellement inquiète pour toi ! Qu'est-ce qu'on t'a fait, Rahmouna ? ! Et je n'ai même pas pu me déplacer pour te voir.

En rouvrant les yeux, j'ai vu Nacéra. Elle m'a regardée longuement. Puis, elle est venue m'embrasser.

Hassina, elle, refusait de m'approcher. Elle se sauvait dès que je tentais de la rejoindre, disparaissant d'une pièce à l'autre.

Ne tenant plus debout, je me suis allongée avec l'aide de ma mère. Elle est allée me préparer une petite salade qu'elle m'a apportée à pas lents.

– Ma, qu'est-ce que tu as ?

– Ma fille, je ne sais pas. Je me sens très fatiguée et il y a quinze jours, mon ventre a enflé d'un coup. J'ai horriblement mal, mais je n'ai pas le temps de me faire soigner. Ton cousin est mort. On doit l'enterrer aujourd'hui. Je n'ai même pas de quoi aller à l'enterrement.

– Ne t'inquiète pas, Ma, tu iras. Mais il faut que tu te fasses soigner !

Mon frère Abdelhak est arrivé, ainsi que mon oncle maternel Ahmed. Comme leur accueil était froid ! J'en étais meurtrie. Encore ce satané journal ! Je leur avais emprunté de l'argent pour la maison ; à présent, je les entendais qui le réclamaient à ma mère dans la pièce d'à côté. Elle en était outrée. J'ai ouvert mon cabas et j'ai sorti les billets.

– Ma, donne-leur !

Mon frère, en voyant que cela m'offensait, n'a pas voulu le prendre, mais j'ai insisté, furieuse.

Dans le couloir, Hassina demandait à Nacéra :

– Mais, elle n'était pas morte, Ma ?

– Ils ont cru qu'elle était morte, mais ce n'était pas vrai. Tu vois bien qu'elle n'est pas morte.

Nacéra l'a rassurée et l'a ramenée vers moi. Elle s'est blottie dans mes bras et elle a pleuré. J'ai enfin pu l'embrasser. Nous avons veillé jusqu'à très tard, mes deux anges bruns blottis tout contre moi comme des petits chats. Je les admirais pendant qu'elles me parlaient. Elles étaient tellement jolies avec leurs cheveux longs et leurs sourcils bien dessinés !

Mes petites filles qui avaient grandi sans moi. À quoi bon, tout ça ?

Le lendemain matin, avant de se rendre à l'école, Hassina m'a tendu une petite boîte d'allumettes vide.

– Mets-moi ton parfum dedans. Que je puisse le garder avec moi quand tu seras loin.

J'essayai de ne pas pleurer pour leur donner du courage. Je leur ai promis de revenir très vite.

Juste avant de repartir pour Hassi, je me suis rendue dans un laboratoire et j'ai demandé qu'on me fasse des analyses contre toutes les maladies sexuellement transmissibles, y compris le sida. J'étais morte d'inquiétude à l'idée de l'avoir. Ne pas savoir si j'avais été violée me rendait malade ; partout où j'allais désormais, il y avait cette boule d'angoisse qui me tordait le ventre et me nouait la gorge. Je me sentais sale. Seule la chaleur de ma mère et de mes enfants était parvenue à me réconforter. Maintenant,

j'allais devoir retrouver l'auberge, avec ses cris, ses larmes et ses plaies.

J'allais devoir retrouver mes agresseurs. Je voulais qu'ils paient. Mais les confrontations étaient très lourdes à supporter.

25. L'instruction

Le visage de Fatiha s'était encore creusé depuis mon départ. Et son moral était mauvais.

– Tu vois, je n'ai plus de fiancé et plus personne vers qui me tourner. J'ai appelé ma mère qui me dit de ne pas rentrer. Mon frère a juré de me tuer si je revenais. Dès que je lui parle, elle n'a que des « ton frère » dans la bouche : « ton frère ne voudra pas ; ton frère le saura ; ton frère, ton frère, ton frère... Ma fille, j'ai peur de mourir avant de te voir... » Voilà ce qu'elle m'a annoncé avant de raccrocher. Si je perds ma mère, je n'ai plus qu'à mourir. J'aurais dû crever plutôt que de subir ça.

Fatiha avait été très proche de son frère lorsqu'elle était petite. Comme elle vivait seule avec lui et sa mère, et que cette dernière travaillait, c'était lui, Abbes, qui s'occupait d'elle toute la journée. C'était lui qui la coiffait le matin avant de l'accompagner à

l'école et de rejoindre son collègue qui était juste à côté. C'était lui qui, à midi, faisait réchauffer le repas que leur mère avait préparé pour eux la veille. Elle lui parlait beaucoup. Il adorait la faire rire.

Le week-end, avec leur mère, ils se promenaient tous les trois dans la ville ; et si quelque chose plaisait à l'un des deux enfants, ils l'obtenaient en début de mois, lorsque leur mère était payée.

Cette période de l'enfance était une parcelle de vie merveilleuse pour Fatiha et elle se réfugiait dans ses joyeux souvenirs dès que sa situation devenait insoutenable.

Tout avait changé lorsque la voix de son frère avait mué. Il s'était mis à parler fort. Fatiha sursautait à chaque fois qu'il l'appelait. Désormais, il ne s'adressait à elle que pour lui donner des ordres et lui interdisait de jacasser :

– Une fille ne doit pas parler autant avec son frère, déclarait-il sèchement. Leur mère entretenait cette autorité du fils : le père étant absent, elle estimait qu'il était nécessaire qu'il joue le rôle du mâle dominant et veille sur le *charaf*, l'honneur de la famille.

Fatiha aurait aimé avoir des copines, jouer avec elles à la maison ou dans la rue. Mais, cela lui était strictement interdit. La plus grande partie de son adolescence se déroula dans une grande solitude.

Abbes fut pris d'un tel excès de zèle que, des années plus tard, c'est sa mère qui sursautait lorsqu'il la commandait en criant. Impuissante et fatiguée, elle préférait se soumettre plutôt que de se battre avec lui.

C'est ainsi qu'un jour, Abbes lui a ordonné de mettre la maison à son nom. Elle s'est exécutée, après s'y être timidement opposée.

On apprit une nouvelle qui nous a toutes affectées. Le père de Naïma Sbâa, qui avait été violée par un nombre incalculable d'hommes, s'était suicidé peu de temps après.

Le pauvre vieux, qui était imam et n'acceptait pas ce qui était arrivé à sa fille, avait dû également affronter les regards des fidèles qui priaient dans sa mosquée et avaient lu le journal *El Khabar*. Il ne l'avait pas supporté et, malgré l'opprobre jeté par la religion musulmane sur le suicide, il avait commis l'irréparable, que sa fille devait à présent dissimuler, pour ne pas abîmer encore les regards qu'on pouvait jeter sur son nom.

Nacer, le voisin bagagiste de Fatiha, est venu lui rendre visite. Longtemps, ils sont restés silencieux, l'un à côté de l'autre, incapables de se regarder, incapables de prononcer le moindre mot, la gorge nouée. Après avoir hésité, il sortit finalement de sa poche le badge de Fatiha et le lui tendit :

– Je l'ai trouvé dans le sable. Je l'ai recollé. Tu aurais dû venir te réfugier chez nous.

– Je sais, mais je ne pouvais pas.

– Tu as besoin de quelque chose, Fatiha ?

– Non merci.

Nacer hésita encore. Mais il repartit sans avoir rien ajouté.

Le ministre de la Solidarité, son chef de cabinet et tout leur staff sont venus jusque dans notre auberge. Il a pris la parole devant un parterre de journalistes et responsables en tout genre :

– Nous sommes prêts à vous aider à reconstruire vos vies. Les criminels doivent être punis. Lors du procès, vous aurez besoin de toutes vos forces. Aussi, nous vous soutiendrons. Nous prendrons en charge vos avocats et vos déplacements. Vous avez le droit à votre dignité. Nous ferons tout pour que vous la retrouviez.

Nous avons applaudi chaleureusement ces paroles réconfortantes.

L'instruction a commencé fin juillet au tribunal. Nous nous y sommes toutes rendues. C'était la cohue ; il y avait tellement de monde que nous étions toutes assises par terre, tandis que les chaises étaient occupées par des hommes que nous ne connaissions pas.

– Ils sont là pour une autre affaire ? ai-je demandé à un policier.

– Non. Ils sont là pour la même affaire que toi. Ce sont les hommes de la Ledjna. Ils viennent soutenir les accusés.

– Ils soutiennent les accusés, ils tiennent les chaises et nous, on s'assied par terre. J'espère que le procès ne sera pas à cette image...

La Ledjna était constituée de présidents et de représentants de comités de quartier qui étaient aussi des membres des familles de nos agresseurs. Il n'était pas rare qu'ils viennent aborder les victimes afin de les intimider pour qu'elles reviennent sur leurs déclarations.

Les trois ou quatre premiers jours de l'instruction durèrent jusqu'à 3 heures ou 4 heures du matin. À ma grande surprise, je connaissais le procureur, M. Nejjar.

C'était l'homme qui, à l'auberge, m'avait demandé de nous prendre en photo. Nous passions dans son bureau, par deux ou par trois, les unes après les autres. Nous répétions ce que nous avions déjà dit et répété lors des procès-verbaux au commissariat. Pour moi, ce n'était pas un exercice lassant : j'avais le sentiment que je continuais ma rééducation.

Nous devons de nouveau nous confronter à nos tortionnaires, dans le bureau de M. Nejjar, le procureur.

Fatiha, en voyant son voisin policier dans le tribunal, en a parlé au procureur qui lui a demandé

de le désigner. Il y eut aussi une confrontation dans son bureau. Fatiha a reproché au policier de ne pas lui être venu en aide. Au lieu de la regarder se faire déchiqueter, il aurait pu passer un coup de fil à ses collègues pour demander du renfort...

– Tu aurais au moins pu tirer en l'air pour les effrayer.

– Je n'ai pas le droit d'utiliser mon arme si je ne suis pas en service.

– Pourtant, les autres policiers l'ont fait !

– Mais je m'en fous de toi, a rétorqué le policier.

L'affaire s'est arrêtée là. Et malgré l'amertume de Fatiha, le policier n'a pas été inquiété.

Aux femmes qui ont mentionné l'imam devant M. Nejjar, il a répondu de manière évasive que son affaire était à part. Personne ne comprenait ce que cela voulait dire. Mais dans toute cette mêlée, personne n'a pensé à demander des précisions.

En tout, trente-neuf femmes parmi les plus touchées acceptaient de déposer plainte et donc d'assister au procès. C'était si peu sur le nombre de femmes martyrisées et réduites en charpie !

Khalida Messaoudi est venue nous trouver à l'auberge, Fatiha et moi : elle voulait que nous convainquions les femmes de descendre à Alger afin

de se faire examiner et soigner. Très peu de femmes acceptaient, elle nous demandait de donner l'exemple en les accompagnant.

– Est-ce que vous allez nous soigner du désastre que le journal a causé dans nos familles ? Il faut nous promettre de traîner en justice *El Khabar*.

– Nous ferons tout pour cela.

Juste avant que nous ne descendions à Alger, le grand patron de la société où travaillait Fatiha a demandé à la recevoir. Avec l'aide de Ferièle, nous avons lavé ses cheveux, encore pleins de sang et de terre.

Lorsqu'elle est sortie de la Toyota qui avait été envoyée pour la chercher, tous ses collègues étaient là pour l'accueillir : tous lui ont exprimé leur solidarité et leur sympathie.

Le patron, avec deux autres responsables et une traductrice, l'a reçue dans son bureau. C'était la première fois qu'elle le rencontrait. Il s'est enquis de sa santé et de ses besoins ; a demandé qu'on lui commande d'autres médicaments et qu'on les lui fasse parvenir ; il lui a procuré du shampoing, des serviettes et du gel douche. Ce n'était pas grand-chose, mais ces petites attentions l'ont énormément touchée.

À sa sortie, on l'attendait encore : ses collègues savaient qu'elle avait tout perdu ; ils avaient fait une

quête et lui ont remis l'enveloppe avant de lui souhaiter bonne chance.

À son retour, Fatiha était ravie, pleine d'enthousiasme. Elle pourrait reprendre son travail, me rapportait-elle. Peut-être même qu'on la logerait sur la base. Comme ça, elle ne serait plus une proie pour ses agresseurs ! Que pouvait-elle faire d'autre, puisqu'il lui était interdit de retourner chez elle ?

C'était la première fois que je l'entendais parler d'un possible avenir. Cela me rassurait.

26. Darna et la maladie de Ma

C'était la première fois que Fatiha prenait l'avion. Elle était encore plus pâle que d'habitude et refusait obstinément de décoller de son siège alors qu'une envie pressante la torturait.

De l'aéroport d'Alger, on nous a conduites à Darna, le centre de refuge de l'association Rachda¹⁶. C'était un grand centre avec des chalets qui contenaient des chambres que nous partagions à deux tandis qu'une grande cuisine nous permettait de toutes nous retrouver à l'heure des repas, que nous préparions à plusieurs et à tour de rôle.

À notre arrivée, on nous a distribué des serviettes de bain, du shampoing, du savon et des draps. Cela faisait une grande différence avec l'auberge. Malgré ce

16. Le Rassemblement contre la Hogra et pour les droits des Algériennes, œuvre dans le domaine de la défense des intérêts moraux et matériels de la femme.

confort que je n'avais pas connu depuis longtemps, l'inquiétude me rongait. J'avais eu ma mère au téléphone dans la journée :

– Tes filles ont rejoint Hamid à Laayoune pour des petites vacances. C'est mieux comme ça, me disait-elle.

Elle semblait à bout de force. Je voulais la voir.

Le lendemain matin, après une bonne douche, alors que les femmes s'apprêtaient à aller à l'hôpital pour des examens, j'annonçai mon départ pour Oran.

Ma sœur Baya m'a appris que notre mère était retournée chez elle. Cela signifiait qu'il fallait que je me confronte à mon frère. Peu importait, je devais la voir.

Khadija m'a ouvert la porte ; elle ne m'a pas saluée. Cela me fit mal. Deux de mes trois plus jeunes sœurs n'avaient pas eu le droit de travailler et ne s'étaient pas mariées : elles n'avaient jamais eu de demande et, comme elles étaient interdites de sorties, elles n'avaient jamais rencontré d'hommes susceptibles de les épouser. Elles étaient à la charge de Youssef qu'elles servaient comme un pacha en se soumettant à ses conditions et en acquiesçant à tous ses propos et idées, je suppose.

Ma mère était allongée à même le sol de sa chambre. Elle était brûlante de fièvre.

Elle s'était pissée dessus. Je l'ai soutenue pour la conduire dans la salle de bain afin de la doucher. Je pensais que cela aiderait à faire baisser la fièvre. Alors que je lui savonnais le ventre, j'ai senti une grosse boule, comme un gros caillou.

J'ai tout de suite compris.

Le ciel, de tout son poids me tombait sur la tête. Mais je n'ai pas voulu pleurer devant elle.

– Ma, je te soignerai et tu viendras vivre avec moi dans ma maison.

– Et quelle maison, ma fille ? m'a-t-elle dit en souriant tristement.

– Je retournerai à Hassi et je finirai de la construire avec l'argent gagné.

– Si Dieu veut, m'a-t-elle répondu sans trop y croire.

Je voulais l'embrasser, la serrer, la garder.

Mon Dieu, qu'elle ne meurt pas !

Je haïssais mes sœurs parce qu'elles ne s'étaient pas occupées d'elle. Je haïssais mon frère parce qu'il l'avait jetée à la rue.

– Demain matin, je t'emmène chez le médecin.

– Tu es malade ma fille, occupe-toi de toi.

– Non, Ma. C'est toi qui es malade.

Ce soir-là, j'ai collé mon matelas en mousse contre son lit. Je voulais dormir près d'elle et sentir son odeur, comme une toute petite fille.

J'ai demandé à un voisin de nous accompagner chez le gastro-entérologue qui me suivait.

Nous sommes restés deux heures en consultation. Il était perplexe.

- Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée plus tôt ?
- Elle n'était pas là, a justifié ma mère.
- Elle doit se faire opérer d'urgence. Emmenez-la directement à l'hôpital.

Il a rédigé un courrier et, la lettre crispée entre mes doigts, nous avons foncé aux urgences. À aucun moment, il n'avait prononcé le mot *tumeur*. Je gardais espoir.

Elle devait subir l'intervention dans la nuit, à son corps défendant :

- Si on m'ouvre, je meurs ; alors, autant que je meurs chez moi.

Pendant qu'elle attendait pour être emmenée au bloc, elle a voulu aller aux toilettes. Quand je l'ai aidée à se redresser, un liquide nauséabond a jailli de son ventre sans que je comprenne comment. J'en étais trempée. Une odeur pestilentielle envahissait ma gorge. Surprise, j'ai bondi en arrière et me suis enfuie de la pièce, complètement paniquée. J'ai appelé une infirmière.

- Ça y est, tu m'as reniée, a murmuré ma mère lorsque nous sommes entrées toutes les deux dans sa chambre.

Du pus, puis du sang, en abondance, s'échappaient de son ventre déchiré. Les infirmières et moi avons colmaté sa plaie avec des compresses et des bandes.

Nous l'avons montée au bloc.

C'est là que j'ai entendu le chirurgien lâcher le mot fatidique de *tumeur*. La terre s'est écroulée sous mes pieds.

Ma allait mourir.

Pourquoi Dieu s'acharnait contre moi ? J'étais seule, tellement seule. J'ai téléphoné à mes sœurs ; elles n'allaient pas venir en plein milieu de la nuit, se sont-elles offusquées. J'étais stupéfaite. Je suis sortie de la cabine, désemparée. J'ai vomi, vomi, vomi jusqu'au sang.

Le matin à son réveil, Ma me fit promettre de prendre soin de mon frère Abdelhak et, surtout, de ne jamais attaquer en justice mon frère Youssef.

- Jure sur le Coran, que tu ne lui feras pas de procès, quoi qu'il arrive.

Le chirurgien m'annonça qu'il allait tenter une autre opération.

J'embrassai fort ma mère avant de la quitter en lui promettant de revenir très vite.

Je repensai à tout ce pus dégoulinant de son ventre comme autant de tristesse et d'amertume accumulées qu'elle ne pouvait plus contenir.

Je retournai à Darna.

Le 7 août 2001, le Pr Janine Benkhodja, gynécologue et obstétricienne, a réalisé un bilan complet de chacune d'entre nous au CHU de Bab El Oued en vue du procès. C'est elle-même, en entendant parler de nous, qui avait proposé ses services. C'était un petit bout de femme d'une cinquantaine d'années, dont la douceur et les gestes délicats nous réconciliaient avec l'humanité tout entière, malgré la difficulté de nous confronter à un tel examen clinique.

Du cabinet, deux des femmes examinées ont poussé des youyous de soulagement ; nous comprîmes qu'elles étaient toujours vierges. Elles avaient quelques lésions locales, mais les tentatives de viol n'avaient pas abouti.

Cependant, toutes n'eurent pas cette chance : trois d'entre nous avaient été déflorées au cours du viol. Les jeunes femmes étaient inconsolables, malgré toutes nos paroles d'apaisement. Comment leurs familles allaient recevoir cette nouvelle ? Comment allaient-elles leur prouver que la perte de leur virginité n'était pas de leur faute ?

C'est ainsi pour nous, les femmes, depuis des générations : notre honneur et celui de toute notre lignée est situé juste entre nos cuisses.

Aucune des treize femmes réfugiées à Darna n'avait de maladies sexuellement transmissibles.

Vingt et un jours après nos agressions, nous avions toutes des lésions évidentes. Et toutes avions encore sur le corps les traces des blessures à armes blanches et des griffures qui nous marbraient les seins.

Sodomie pour l'une qui avait eu une très grosse hémorragie, laquelle avait nécessité des points de suture que le Pr Benkhodja retira.

On ne m'avait pas violée. La nouvelle m'a laissée sans réaction. Tout au fond de mon être, la sauvergie des actes avait été telle que c'était tout comme.

Je profitai de mon séjour à Darna pour essayer de rassembler mes forces afin de retourner travailler à Hassi.

Lors d'un déjeuner avec Khalida Messaoudi, nous avons reçu la visite surprise du ministre des Affaires maghrébines et africaines, M. Abdelkader Messahel, lequel nous a déclaré :

– Je ne viens pas en ma qualité de ministre, mais de la part de monsieur le président de la République, Abdelkader Bouteflika. Il m'a chargé de vous remettre cette enveloppe de 260 000 dinars, à répartir entre vous treize. Je précise qu'il n'a pas touché au bien des contribuables, mais que cette somme fait partie de son argent personnel. Il faudra que je reparte avec vos dossiers, car monsieur le président les a réclamés pour intervenir personnellement dans cette affaire.

Nous étions toutes émues : cette somme était importante pour nous toutes. D'une part, les femmes pouvaient espérer retrouver d'autres gourbis à louer que leurs maisons dévastées ; d'autre part, le président avait entendu parler de nous et n'était pas insensible à notre cas. S'il intervenait, nous étions sauvées !

J'ai tout de suite pensé que, grâce à cet argent, j'aiderais ma mère à mieux se soigner. Je pourrais laisser mes enfants chez ma sœur encore quelques mois, le temps de voir venir ; et surtout, le temps que ma mère se remette, *inch'Allah* !

Darna ne désemplassait pas : toutes sortes de responsables nous rendaient visite pour nous exprimer leur solidarité et nous promettre de nous aider. Cela nous remontait le moral, en plus des antidépresseurs et autres tranquillisants qui nous étaient distribués quotidiennement à haute dose.

Je les ingurgitais sans faire de manière : entre l'image de ma mère, le visage ravagé par la maladie, et la vision cauchemardesque de mes agresseurs, il n'y avait que ça pour me soulager un peu de ma profonde détresse. Une psychologue passait également tous les jours ; et tous les jours, Fatiha avait une séance avec elle. Moi, je refusais catégoriquement ; je préférais, selon un adage de chez nous, laisser le puits avec son

couvercle. Si je commençais à parler, j'avais le sentiment que j'allais implorer.

On nous a annoncé que nous allions avoir droit à un collectif de neuf avocats et qu'il fallait commencer à préparer le procès avec eux : quatre ou cinq d'entre eux sont venus nous questionner tous les jours et nous écouter leur relater chacune son histoire dans les moindres détails. Ils ont pris les photos et les certificats médicaux. Ils avaient l'air très motivés et nous gonflaient à bloc : pour eux, nous ne pouvions qu'être entendues dans notre demande de réparation.

Après chaque entrevue avec les avocats, nous parlions avec les responsables d'associations. Ce procès devait être un exemple pour que plus jamais, dans aucune région d'Algérie, aucune femme ne se fasse agresser.

Nous commençons à y croire.

Avant de retourner auprès de ma mère, je me rendis à Hassi, pour m'assurer que mon poste était toujours vacant. Comme je n'avais qu'un CDD, je voulais faire acte de présence pour que les patrons ne m'oublient pas. Une femme me remplaçait sur une durée d'un mois ; j'étais rassurée.

Les antidépresseurs commençant à faire leur effet sur les femmes, Fatiha et les autres décidèrent bientôt de regagner Hassi Messaoud.

27. Fatiha retourne à Hassi

Fin août 2001, le maire et le commissaire accueillirent les femmes qui revenaient de Darna à l'aéroport.

Ils déjeunèrent avec elles dans un snack populaire vidé pour l'occasion. La tension était palpable. Tout le monde craignait une agression éventuelle. Des policiers se tenaient à l'entrée. Ils ont expédié le repas à vive allure et se sont rendus dans les bureaux de la mairie pour les laissez-passer.

Mais comment allaient-elles reprendre le travail dans cette atmosphère ? Fatiha, plus que jamais, voulait s'activer : changer les draps, faire la poussière, remettre chaque objet à sa place. Faire vite. Vite pour terminer à temps les vingt-deux chambres dont elle avait la charge. Vider les corbeilles, frotter la douche et les WC dans la salle de bain. Passer la serpillière. Ces tâches qui, jadis, la lassaient, elle voulait maintenant les répéter encore et encore. N'être plus qu'un automate et, surtout, ne laisser aucune image la

traverser. Ces dizaines de mains voraces, ces yeux injectés de sang vissés sur elle, ces dents sales qui mordaient, ces bouches qui beuglaient. Plus de ça ! Plus jamais !

Arrivée chez Eurest, la société de sous-traitance qui l'employait pour Schlumberger, une base pétrolière italienne, elle a sorti son badge et l'a rendu au vigile en s'annonçant et en réclamant à voir Brahim, le chef du personnel.

C'était lui qui l'avait embauchée et lui avait permis de signer un CDI en la voyant si zélée à son travail. Mais ses agresseurs, avec tous ses papiers, avaient également brûlé son contrat. Elle lui demanderait une nouvelle copie, songea-t-elle pendant que le vigile appelait Brahim. Mais il lui annonça :

- Monsieur Brahim ne peut pas vous recevoir.
- Quand pourra-t-il ? demanda-t-elle naïvement.
- Il ne m'a rien dit.
- Alors, il faut lui demander, répliqua-t-elle sans se démonter.

Le vigile a pris un air las pour téléphoner à nouveau. Cela ne présageait rien de bon : les vigiles miment souvent les humeurs de leurs patrons, et la sienne n'était pas très encourageante.

Brahim refusait catégoriquement de la recevoir, de descendre lui parler ou de la prendre au téléphone. Il lui a conseillé de trouver un poste ailleurs.

Ça s'est mis à grouiller dans la tête de Fatiha. C'était bien beau, tout ça : le comité d'accueil, les laissez-passer délivrés par le maire en personne, les poignées de main chaleureuses ; mais après ? Bon courage et débrouille-toi ! Voilà, on en finissait toujours là.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Elle ne savait pas où aller. Elle erra des heures en plein mois d'août dans Hassi Messaoud, tête baissée pour éviter les regards des hommes qui, désormais, la terrorisaient.

La peur de perdre pied la tenaillait.

Elle voulait voir sa mère.

Et puis, l'angoisse soudaine : elle marchait dans la rue depuis trop longtemps ; si on la reconnaissait ?

Maintenant, elle courait presque. Comme une bête traquée. Elle s'est rendue à la gare routière. Tant pis, autant jouer le tout pour le tout.

Elle a pris un bus pour Tiaret. Mille cent kilomètres plus tard, elle appelait sa mère :

– Ma, c'est moi, je suis à Tiaret. Laisse-moi venir te voir, s'il te plaît !

– Ma fille, qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ? ! Ne viens surtout pas jusqu'ici ! s'est écriée sa mère, affolée.

– Ma, tu me manques. J'ai besoin de toi... Viens, toi. Je t'attends à la gare routière. Il n'en saura rien.

– Je ne peux pas. J'aimerais tellement t'aider ma fille. Mais s'il l'apprenait, il ne me pardonnerait jamais.

– Ma, ya Ma, je t'en supplie, implorait Fatiha en sanglots.

Sa mère était bouleversée ; mais elle n'a rien voulu savoir.

Alors, avec l'argent du président, Fatiha a acheté un ticket pour retourner à Hassi.

Elle a cherché son ancien fiancé désespérément. Mais il était introuvable. À force de se perdre dans les rues, elle est tombée sur un copain à lui, Ayachi. Elle le connaissait à peine, mais reconnaître une tête familière dans la ville lui a fait du bien. Lui aussi était originaire de l'Ouest.

Madjid racontait d'Ayachi que c'était un fils de bonne famille et qu'il n'était pas du genre à chercher des histoires ou à se mêler des affaires des autres.

– Fatiha, je sais ce qui s'est passé pour toi. J'en suis vraiment désolé. Si je peux t'aider, dis-le-moi.

– Épouse-moi, lui a-t-elle lancé en le fixant droit dans les yeux.

Elle était elle-même abasourdie par ces mots qui résonnèrent dans sa tête comme s'ils étaient sortis d'une autre bouche. C'était bien la première fois qu'elle demandait un homme en mariage. Son audace était l'audace du désespoir. S'il disait non, elle

creuserait un trou ici même et disparaîtrait à jamais, décida-t-elle.

Il faut croire que, lui aussi, recevait ce type de demande pour la première fois. Il a rougi.

– Pourquoi tu veux que je t'épouse ? Tu n'étais pas fiancé à Madjid ? lui a-t-il demandé sincèrement.

Elle ne s'attendait pas à cette question en guise de réponse.

Elle lui a donc tout expliqué. Le journal, la rupture avec Madjid, les menaces de mort de son frère, son emploi volatilisé. Et le besoin vital de retrouver sa mère, la seule personne au monde qui la comprenait.

– Je ne trouve pas de travail et j'ai trop chaud. Je crois que je vais rentrer chez moi. Veux-tu m'accompagner dans ma famille ? finit-il par lui demander.

Cela ne se faisait pas du tout, mais elle accepta.

28. Le mariage de Fatiha

Les parents d'Ayachi étaient d'anciens agriculteurs très conservateurs, comme le reste des habitants du village de Rjem Demmouch, situé à cent vingt kilomètres de Sidi Bel Abbès, à la frontière marocaine, et près d'une immense caserne de l'époque coloniale. La journée, la majeure partie de la population était composée de militaires ; les habitations étaient d'anciennes petites maisons de colons, agrandies avec des matériaux de bric et de broc ou bien de nouvelles constructions inachevées, parfois par manque d'argent, souvent, par superstition : il ne faut surtout pas finir de bâtir sa maison, pour ne pas attirer le mauvais œil des envieux.

Dans cet endroit paumé du monde, où l'épicerie est aussi la boulangerie et la boucherie, tous les voisins sont des oncles, des tantes ou des cousins. La plupart sont au chômage et se font prendre en charge par ceux qui ont un emploi. Les femmes sortent

rarement sans *hidjab* et il est très mal vu qu'elles travaillent.

L'arrivée de Fatiha dans ce petit monde de traditions ne fut pas très bien perçue. Ayachi la présenta comme une collègue qu'il ne voulait pas laisser faire la route seule.

– Cette collègue n'a pas de famille ? lui demandait-on, méfiants. Et si elle en a une, pourquoi la laissez-vous traîner aussi loin de chez elle ?

Au bout de trois ou quatre jours de cohabitation, Ayachi a annoncé à Fatiha qu'il était prêt maintenant à reprendre la route pour faire sa demande auprès du frère aîné de la jeune femme. Il n'avait pas hésité longtemps : il avait le béguin pour elle depuis le premier jour où il l'avait rencontrée, mais sans oser lui déclarer sa flamme, par respect pour son ami Madjid.

– Quelque part, ça me peine qu'on se marie dans ce contexte. Mais je me dis que si Dieu nous a fait nous rencontrer dans Hassi alors que nous étions tous les deux bien malheureux, c'est peut-être qu'il a voulu nous accorder un nouveau départ, ici-bas.

À sa famille, il a prétexté qu'il accompagnerait Fatiha chez elle pour qu'elle ne se perde pas ou lui éviter de mauvaises rencontres.

La mère de Fatiha n'a pas voulu lui ouvrir ; elle parlait à travers la porte, la voix entrecoupée par les larmes.

– Ton frère est là, ma fille, qu'est-ce que tu fais ? Tu viens mourir ?

Fatiha sanglotait, elle aussi :

– Ouvre la porte, ouvre la porte, Ma ! Il ne me tuera pas. Je viens le voir pour lui dire que je me marie. L'homme qui doit m'épouser est là. Il veut lui parler.

– Oh mon Dieu, ma fille, il va tuer aussi l'enfant des gens !

Il y a eu un silence, puis les gonds de la porte ont gémi.

Le frère apparut.

Il l'écrasait de son regard.

Fatiha aurait bien aimé être plus courageuse. Mais elle n'y parvenait pas. Jamais il ne lui avait fait autant peur, ce frère qui aimait tant l'amuser quand ils étaient petits.

Maintenant, elle tremblait, le visage inondé de larmes.

– Je viens accompagnée d'un fils de famille qui veut m'épouser dans les règles la religion, s'est-elle empressée de dire.

– Suis-moi, ordonna-t-il à Ayachi après l'avoir toisé quelques instants.

Ils s'enfermèrent dans une pièce pendant un long moment ; la mère et la fille, de l'autre côté du mur, guettaient le moindre bruit suspect.

Lorsqu'ils sont réapparus, son frère a décrété :

– Le mariage doit se faire demain. Le matin, tu iras convaincre ton père pour la tutelle.

– Oui, mon frère, a-t-elle acquiescé sans oser le regarder.

Ce n'est pas grave, ces humiliations, pensait-elle. Je vais pouvoir revoir Ma. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Sans robe blanche ni flonflons ; à peine un petit couscous dégusté dans un silence de mort imposé par son frère : c'est ainsi que Fatiha s'est mariée.

Mais elle s'en foutait.

Elle appartenait de nouveau à cette famille et elle retrouvait dans les yeux de sa mère la tendresse et le réconfort qui lui avaient cruellement manqué.

29. Ma va mourir

Après plusieurs interventions, les médecins ne cachaient plus la gravité de l'état de santé de Ma. Ils s'en remettaient désormais à Allah.

Je commençais à accepter douloureusement l'issue fatale. Mais Ma, même si elle souffrait dans tout son corps, elle, ne se sentait pas prête :

– J'ai engendré une tribu de clochards et je vais mourir sans pouvoir les aider.

Les clochards, c'étaient nous, ses enfants. Elle s'inquiétait beaucoup. Comment allait-on se débrouiller sans elle, alors qu'aucun de nous n'avait vraiment de situation stable ?

– Ne les laisse pas me mettre dans leur frigo. Ça congèle l'âme et ça donne froid. Après ma mort, je veux avoir chaud, encore un peu, m'a-t-elle dit un soir.

Le reste du temps, elle répétait sans cesse,

– Je vais mourir, sans même pouvoir vous léguer quoi que ce soit, à part cette maudite maison qui ne nous a pas porté chance. Vous avez besoin de moi plus que jamais. Je ne peux pas vous quitter.

Un matin, elle m'a demandé :

– Comment tu vas faire avec tes enfants ?

– Tu n'es pas encore morte Ma, ne t'inquiète pas.

Elle m'a fixé tristement au fond des yeux :

– Je vais mourir.

Soudain, elle m'a attrapé l'index et l'a serré fort :

– Tu meurs avec moi ?

– Je ne peux pas, Ma !

J'ai arraché mon doigt de son étreinte crispée et je me suis précipitée hors de la chambre, glacée. Je ne sais pas pourquoi sa demande m'a autant bouleversée. Peut-être parce que j'ai compris à quel point la solitude, au moment de mourir, est terrifiante. Peut-être aussi parce qu'une part de moi désirait l'accompagner. Peut-être, tout simplement, que je ne voulais pas qu'elle parte.

Lorsque je suis revenue, dix minutes plus tard, Ma était morte. Je ne pensais pas que ce serait aussi fulgurant. J'avais encore la sensation de sa main autour de mon doigt. Je pensais que j'aurais le temps de lui dire des choses. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Je les ai empêchés de la monter dans la chambre froide. Je l'ai ramenée dans sa maison.

Le jour de sa *djanaza*, il y avait beaucoup de monde : voisins, famille et amis étaient venus partager le couscous de la défunte. Mon père était également présent. Accompagné de sa dernière épouse ; même Ma décédée, il continuait à lui manquer de respect.

Cette maison m'était devenue insupportable. Après la cérémonie, que nous avons payée avec l'argent du président, j'ai pris mes trois enfants et j'ai annoncé à mon oncle paternel que je retournais à Hassi.

– N'emmène pas tes enfants avec toi. Laisse-les-moi. On s'en occupera, le temps que tu trouves une meilleure solution.

Il m'a prêté 800 dinars pour le voyage.

Je suis arrivée tard à Tiaret, il n'y avait pas de bus pour Hassi Messaoud avant l'aube. J'ai donc passé la nuit dans la gare routière, peuplée de militaires, de SDF et autres *zawalias* de mon genre, aux visages burinés par le soleil et la misère.

Ma solitude me pesait et m'effrayait.

Depuis le 13 juillet, j'avais cessé mes prières et je ne pensais même plus à me tourner vers Dieu pour lui demander du secours.

Entre nous, c'était le silence.

30. Reprendre le travail

En octobre 2001, j'ai repris le travail avec soulagement. Mes collègues se montraient très solidaires avec moi. Je retournai vivre chez Fatéma. Elle me donna des nouvelles des autres femmes. Certaines ne sont plus revenues. D'autres ont repris le travail. Mais ce qui m'a le plus secouée, c'est que mon amie Zaza avait complètement perdu pied. Elle déambulait dans la ville en haillons. Elle parlait seule, l'esprit visiblement tourmenté. Parfois, on la retrouvait enchaînée à un pare-chocs de voiture. Des blagues de gosses que ça faisait bien rire, disait-on.

Je n'ai pas eu le courage de me lancer à sa recherche. Mon fardeau était déjà bien assez lourd...

Peu de temps après mon arrivée, mes enfants m'ont appelée. Ils se sentaient mal à l'aise chez leur vieil oncle ; ils ne le connaissaient pas très bien.

Aussi, sans demander l'avis de personne, ils sont retournés chez ma sœur Baya auprès de laquelle ils avaient leurs habitudes. À tel point d'ailleurs que Hamid ne lui obéissait plus. Baya n'arrêtait pas de me téléphoner pour se plaindre de mon fils ; mais aussi, pour me parler du niveau de scolarité de Hassina qui avait chuté d'un coup, alors qu'elle avait été jusque-là une très bonne élève. Leurs comportements m'inquiétaient : leur grand-mère, à laquelle ils vouaient une affection sans borne, était morte depuis si peu de temps ! Et moi, leur mère, je n'étais pas là pour les aider à traverser cette étape. Je résistais à la culpabilité en me persuadant que c'était ce sacrifice qui nous permettrait enfin d'avoir notre maison. Si je repartais de Hassi sans qu'elle soit achevée, toutes ces années d'efforts auraient été peine perdue.

Mais si je pouvais tout de même, en attendant notre maison, réunir mes enfants autour de moi !

Fatiha était arrivée à Hassi depuis peu. Elle avait très peu d'amies et n'avait pas bien grossi depuis la dernière fois. Elle m'a raconté sa nouvelle vie avec sa belle-famille et sa psychothérapie qui la soulageait un peu de ses cauchemars. Nous étions heureuses de nous retrouver.

Elle louait une petite chambre dans une auberge en attendant de trouver du travail. Le problème, c'est

qu'elle était tellement terrorisée à l'idée de croiser ses agresseurs que ses recherches étaient minimales et infructueuses.

Afin d'améliorer nos conditions de vie, nous décidâmes de demander audience à la chef de *daïra*, originaire du Sud de l'Algérie.

Froide et distante, elle nous a serré la main du bout des doigts et nous a priées de nous asseoir en précisant qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à nous accorder.

Pendant que la dame aux ongles peints et à l'agenda surchargé griffonnait des petites formes géométriques sur sa feuille blanche, je me faisais violence pour lui exposer ma situation.

C'est une femme comme nous, me disais-je pour me donner du courage, elle nous comprendra.

Et sans retenue, je lui racontais ma mère décédée, mes enfants à l'autre bout du pays, que je ne ramenaient pas par peur de représailles contre eux, mon amie chez qui je logeais et que j'avais peur de mettre en danger parce que j'avais déposé plainte. De même que pour Fatiha qui se terrait dans son auberge.

Nous souhaiterions avoir des logements sociaux loin des quartiers où nous avons été agressées, ai-je fini par dire.

Il y en avait plein dans la ville, très sécurisés ; ils poussaient comme des champignons.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle s'anima, mais sa réponse fut sans appel : on n'octroyait pas de logements comme ça, aux premiers venus. Il y avait des listes et les habitants originaires de la région étaient prioritaires. Elle nous invita à déposer une demande dans le Nord.

– Alger, par exemple. De graves inondations viennent d'avoir lieu à Bab El Oued. Des appartements en préfabriqués ont été prévus pour les familles en détresse. On a eu la nouvelle ce matin dans les journaux. Mettez-vous sur la liste. Peut-être qu'on vous en attribuera un.

Est-ce qu'elle se foutait de nous ?

– Mais nous, on a été agressées à Hassi Messaoud et on ne travaille pas à Alger ! s'est exclamée Fatiha.

– Tout ce que je peux faire pour vous, c'est vous remettre ces bons alimentaires pour de la semoule et de l'huile que vous pourrez récupérer à l'entrepôt de la mairie. Un petit cadeau de la part de la *daïra* à l'occasion du mois de Ramadan El Moubarik.

Elle a accompagné cette dernière phrase d'un petit rire qui se voulait sympathique.

Fatiha a refusé gentiment :

– Désolée, mais je ne préfère pas. Je ne saurais pas où les mettre. Comme vous le savez, je n'ai pas de maison.

Elle était écoeurée et m'a fait part de sa décision de retourner dans sa belle-famille dès le lendemain.

Dans la nuit, ma sœur Baya appela, affolée : Nacéra avait fait une angine terrible, accompagnée d'une très forte fièvre.

Le lendemain matin, je décidai de lâcher cette vie à Hassi Messaoud. Je posai ma démission, récupérai mes enfants et les emportai dans notre maison.

Notre futur havre de paix, qui était autant de serments de lendemains meilleurs pour mes petits et pour moi-même, n'était qu'un chantier interrompu ouvert aux quatre vents.

Sans portes et sans fenêtres.

Il n'y avait pas d'eau non plus. Quant à l'électricité, nous l'avons tirée d'un des rares poteaux du coin. Dans cet endroit qui me renvoyait cruellement à mes promesses non tenues, j'ai jeûné pendant quinze jours.

31. Le premier procès

Le 16 juin 2002, j'arrivai à Ouargla, *wilaya* de Hassi Messaoud, à 14 heures. Au fur et à mesure que je me rapprochais du tribunal, j'étais très nerveuse. De loin, je reconnus la correspondante du quotidien *Le Soir d'Algérie*. Ce visage familier et ami me rassura, ainsi que la présence de la presse : les journalistes nous avaient beaucoup aidées en dénonçant l'abject. Ils avaient également tenté de nous réhabiliter en expliquant que nous n'étions pas des prostituées, mais des travailleuses. Malheureusement, ce n'étaient pas nos familles, d'origine modeste, qui lisaient les journaux francophones.

– C'est bien, les journalistes sont là, me suis-je réjouie auprès de Saïda, du *Soir d'Algérie*.

– Non, Rahmouna, les journalistes ne sont pas là. Je suis la seule à avoir fait le déplacement.

J'essayai de cacher ma déception sous forme de boutade :

– J'espère au moins que les avocats sont là ?
– Rahmouna, vous n'avez pas d'avocats.
– Si, si, on en a neuf.
– Rahmouna, je suis désolée, ils ne sont pas venus.
– Je ne suis au courant de rien ! Dis-moi ce que tu sais, ai-je dit glacée par la nouvelle.

– Vous deviez avoir une avocate de la région qui a été contactée il y a trois jours, mais elle s'est désistée. Un avocat a été dépêché à la dernière minute, hier soir, mais les filles ont refusé qu'il plaide parce qu'il ne connaît rien au dossier.

Dans les lois algériennes, peu importe que les victimes n'aient pas d'avocats pour les défendre, le jugement peut quand même avoir lieu.

Je commençai à paniquer.

– Et les coupables ?

– Si tu savais... Elle soupira. Ils ont quinze avocats et toutes leurs familles avec eux qui remplissent la salle à elles seules. Ils se sentent en force. Ils rigolent et communiquent avec leurs proches sans problème. Les familles abordent les femmes, les harcèlent et les menacent de recommencer un 13 juillet si elles ne retirent pas leurs plaintes ou si elles ne pardonnent pas.

Ces nouvelles étaient autant de chocs qui démolissaient les unes après les autres mes espérances. Je n'avais plus le courage de pénétrer dans le tribunal. J'ai erré dans la ville, désemparée. Où étaient passés les avocats si motivés que nous avions rencontrés à

Darna ? Et toutes les promesses du ministre de la Solidarité, des politiques et des associations ?

Tout le monde nous avait lâchées. Ils nous livraient une deuxième fois à nos agresseurs.

Plus tard, à l'hôtel, je retrouvai Nadia et Djamila, complètement ébranlées. Nous avons pris une chambre à trois et elles m'ont raconté.

Sur la foule des cinq cents hommes qui nous avaient agressées, il n'y avait que vingt-neuf accusés ; ironie du sort, c'était déjà trop pour elles : l'arrogance des accusés et de leurs familles était sans retenue ; personne ne les rappelait à l'ordre. Le procès semblait leur être acquis d'avance, ils ricanaient comme si tout cela n'était qu'une mascarade.

Nadia et Djamila ont été parmi les premières à être appelées à la barre. Dans l'assemblée, les proches de nos meurtriers proféraient des insultes et des menaces ; les petites phrases intimidantes fusaient ça et là :

– Si tu parles, tu meurs ! Salope, ce que tu as subi n'était qu'un début, la prochaine fois, on t'achève !

Un accusé a passé son pouce sur sa gorge en les fixant droit dans les yeux.

Submergées par la terreur, les femmes, presque toutes présentes ce jour-là, n'ont pas répondu lorsque le juge les a appelées. Elles se sont éclipsées le plus discrètement possible sans demander leur reste,

espérant qu'on ne se rue pas sur elle à l'extérieur ; et surtout, implorant qu'on les oublie à jamais.

Nadia et Djamila, elles, regrettaient amèrement d'avoir répondu à l'appel du juge.

– J'ai été souillée par soixante bonshommes et le juge n'a même pas retenu le viol comme chef d'inculpation. On aurait cru que c'était juste une petite manifestation avec quelques débordements sans importance, m'a rapporté Nadia.

Djamila renchérisait :

– C'est ça, notre pays, ils détestent trop les femmes. Où qu'on aille, de haut en bas, c'est pareil, ils nous haïssent. Pourquoi le juge serait-il différent ?

Le lendemain matin, en me rendant à la gare routière, j'ai rencontré Fatiha et sa mère qui venaient d'arriver.

Elle avait reçu sa convocation la veille du procès. Ayachi, son mari, ne voulait pas qu'elle y aille ; il avait trop peur pour elle. Il refusait de l'accompagner pour qu'elle se fasse lyncher une deuxième fois, lui avait-il déclaré.

Elle qui attendait ce procès depuis presque un an ! On allait le lui faire rater ! Elle appela sa mère pour lui demander de venir avec elle. Le jour même, elle se rendit chez elle. Il fallait passer par Sidi Bel Abbès, puis changer de bus jusqu'à Saïda. Comme il était déjà tard, elle dormit dans la maison familiale. À 6 heures du matin, les deux femmes grimpaient

dans un bus pour Tiaret, où elles devaient prendre encore un bus pour atteindre Ouargla. Des heures d'attente ! Des heures durant lesquelles Fatiha se consumait de l'intérieur : rater son procès pour une histoire de convocation arrivée trop tard, elle ne l'acceptait pas.

À présent, elle était dressée devant moi, pleine de colère et de frustration. Mais lorsque je la mis au courant de nos déboires en justice, elle ne regretta plus son absence au procès. Et quand je lui dis qu'il n'y avait que vingt-neuf accusés, elle répliqua, avec un sourire amer :

– À nous toutes, on aurait pu les étripier, tu crois pas ?

Lorsque, une semaine plus tard, nous avons lu le jugement, nous avons été atterrées. Sur les vingt-neuf accusés, trois ont été condamnés à trois ans de prison ferme, seize à un an pour attroupement, dix autres ont été acquittés. Parmi ces derniers, l'un des bourreaux de Fatiha, l'homme à la chemise grise et aux sandalettes rapiécées. Le papier froissé entre ses mains tremblantes et convulsives, elle ne cessait de répéter, ahurie :

– Innocenté ! Innocenté !

Folles de rage, nous avons cherché le bureau du procureur général. C'est son assistant qui nous a reçues et nous a annoncé que le procureur avait été

tellement révolté par le jugement qu'il avait fait appel et ordonné un pourvoi en cassation ainsi qu'un changement de lieu.

Cette nouvelle nous a un peu apaisées. Mais si peu de temps ! J'appréhendais désormais la justice et les tribunaux.

En deux allers-retours entre Aïn Beïda et Ouargla, j'avais déjà dépensé beaucoup d'argent en transports ;

que j'avais emprunté à ma sœur en vue de finir le mois avec mes enfants. Il m'en manquait donc, alors que nous ne mangions déjà pas à tous les repas.

J'espérais, et faisais espérer à toute ma famille, un courrier de la base pétrolière d'Arzew. En effet, le ministre de l'Énergie, Chakib Khalil, par le biais de son chef de cabinet, Mme Benaziza, nous avait promis de s'assurer que chacune des femmes agressées retrouve un travail dans sa ville d'origine ou de son

choix ; c'était juste une question d'organisation, nous avait-on expliqué. En attendant qu'ils s'organisent, je déposai des demandes d'emploi dans diverses entreprises, un peu partout dans la région.

Malgré ma grande inquiétude, je rassurais mes enfants du mieux possible sur notre avenir proche et ne cessais de rabâcher à mes filles que leur seule planche de salut était l'école et que rien, jamais, ne devait les détourner de leurs études et des opportunités qu'elles leur ouvrieraient.

Le ministre avait également promis de loger les femmes qui souhaitaient retourner à Hassi Messaoud dans les bases où elles seraient employées afin qu'elles ne soient plus inquiètes.

C'est à cette période que l'Opgi m'attribua un logement. Depuis quelque temps, j'avais un contact au bureau des attributions, la cousine du voisin d'une amie que je harcelais régulièrement. Cela porta ses fruits, j'eus un deux pièces, que j'occupai très rapidement.

Néanmoins, la situation restait difficile. Je vendis ma maison, à perte. Les dettes que j'avais contractées lors de sa construction m'étaient réclamées. Il fallait aussi que je paie une caution et des mois de loyer.

32. La bataille de Fatiha pour reprendre le travail

La mère d'Ayachi n'acceptait pas son mariage avec Fatiha, qui avait été fait sans son consentement, qu'elle n'aurait d'ailleurs jamais donné : elle reprochait à son fils d'avoir épousé une femme qui avait déjà été mariée et qui n'était donc pas vierge. De plus, comme ni Fatiha ni son mari ne travaillaient, ils étaient à la charge de ses beaux-parents.

La mère de Fatiha tentait de les aider comme elle pouvait, mais ce n'était pas suffisant. Aussi, depuis un moment, la jeune femme s'efforçait-elle de convaincre Ayachi de chercher un emploi ailleurs.

– Puisque dans ton patelin, tu ne trouves pas d'emploi et qu'une femme qui travaille est mal considérée, pourquoi ne partons-nous pas d'ici ? Je ne peux plus supporter que ta mère surveille ce que je mange pendant les repas et me donne le pain rassis à finir pendant que vous en mangez du frais.

Elle passe son temps à me rationner l'eau, le savon ou l'électricité. On se croirait en temps de guerre.

– Ne lui en veux pas, l'excusait Ayachi. Ma mère est un peu mesquine, mais elle n'est pas méchante. Du reste, mes parents sont pauvres.

– Alors aidons-les, s'indignait-elle. Allons chercher du travail. Du côté de chez ma mère ou à Hassi. Si nous partons tous les deux, ce sera plus facile !

Mais, Ayachi trouvait déshonorant de quitter ses vieux parents pour habiter avec sa belle-mère. Quant à Hassi, il la surnommait la Porte de l'Enfer ; c'est bien traduire la terreur qu'elle lui inspirait : le climat y était trop rude et une deuxième expédition punitive n'était pas impossible.

À son retour du procès, Fatiha, plus motivée que jamais, a essayé de lui communiquer sa détermination : ils pourraient avoir deux bons salaires grâce auxquels ils pourraient mieux vivre et peut-être même s'acheter une maison ! Être autonomes ! Elle lui annonça, et ce, malgré l'échec de sa première tentative, qu'elle repartirait en éclaireur dès le lendemain et qu'il n'aurait qu'à la rejoindre plus tard.

– De toutes les façons, j'y vais, que tu le veuilles ou non !

Cette sentence mit Ayachi dans une colère noire. Mais il en fallait plus pour impressionner Fatiha qui avait préparé son cabas, bien décidée à partir.

Sauf que ses papiers avaient disparu. Tous ses papiers. Y compris le laissez-passer sans lequel elle ne pouvait pas rentrer à Hassi. Furieuse, elle l'a menacé de divorcer s'il ne les lui rendait pas. Mais il ne voulait rien savoir. Fatiha a téléphoné à son frère ; quatre heures plus tard, il débarquait, accompagné de sa mère.

La dispute conjugale se transforma en réunion de famille extraordinaire : c'était la première fois que les deux familles se rencontraient.

Abbes tenta de jouer les médiateurs civilisés et de rétablir la communication au sein du couple en s'adressant à Ayachi :

– Fatiha est un peu impulsive, mais ça la chagrine que vous soyez ainsi à la charge de ta famille. Elle est prête à chercher elle-même du travail et à retourner à Hassi Messaoud s'il le faut. Si tu n'es pas d'accord, trouve vite une solution. Après tout, c'est toi, l'homme.

– Répudie-la, elle aime trop la rue, a lancé la belle-mère de Fatiha à son fils.

– Jamais de la vie, lui a rétorqué Ayachi. Mêlé-toi de ce qui te regarde.

Abbes s'est alors tourné vers sa sœur :

– Je peux te parler seul à seule ?

Elle s'est dirigée vers sa chambre, il l'a suivie, a fermé la porte et lui a asséné un violent coup de

poing dans le visage. Elle a vacillé et s'est écroulée sur les genoux.

– Si on te traite de fille des rues, c'est sur nous que le déshonneur s'abat. Ne sois pas plus forte que ton mari, tu nous mets tous dans l'embarras, idiot ! a-t-il crié avant de claquer la porte.

Elle est restée prostrée des heures sans force sur le sol de sa chambre, à pleurer toutes les larmes de son corps. Bien plus tard, lorsqu'il n'y eut plus de larmes, mourir devint la seule chose qui lui importait. C'est alors qu'Ayachi est entré doucement.

Il s'est assis à côté d'elle. Il a déposé ses papiers tout près de sa main.

– Pardon. Je n'aurais jamais cru... Pardonne-moi. Va. Fais ce que tu as à faire. Mais ne me quitte pas.

Fatiha détestait Hassi Messaoud, mais cette fois-ci, elle y dénicha rapidement un emploi, dans une société de *catering*.

Nous étions en plein été 2002. La chaleur était à son pic le plus élevé.

Elle loua un petit studio au 136, l'un des trois quartiers touchés le 13 juillet, doubla ses doses de tranquillisants et recommença cette vieille vie de labeur, de poussière et de sueur.

Elle passa le mot dans son entreprise et partout dans la ville pour qu'on l'informe si un poste quelconque se libérait pour Ayachi. Il lui manquait et

son incapacité à vivre son histoire l'attristait : elle supportait difficilement qu'il la touche. Et malgré toutes les séances assidues de psychothérapie à cent vingt kilomètres de chez elle, malgré les anxiolytiques, elle n'y parvenait pas ; dès qu'il l'approchait, c'étaient les yeux de ses agresseurs qui la hantaient et l'éloignaient brusquement de lui. Elle ne dormait la majorité du temps qu'avec la lumière allumée, et à condition d'avoir avalé ses somnifères. Elle tombait alors dans un sommeil comateux, sans rêves et sans cauchemars. Et se réveillait le lendemain matin dans un brouillard opaque.

C'est ainsi qu'elle arrivait à travailler. C'est ainsi qu'elle arrivait à survivre.

Désormais, Fatiha portait le *hidjab* et même une voilette pour dissimuler son visage. À Hassi, mais également dans toutes les villes où elle se rendait.

Au bout de trois mois, elle a finalement décroché un poste pour Ayachi, dans une autre base, à Hassi Berkine, située à trois cents kilomètres de Hassi Messaoud. C'était terriblement loin, leurs congés ne tombaient jamais au même moment, mais cela leur permettrait d'avoir deux salaires. Après quarante-deux jours de travail, Ayachi rejoignait sa femme à Hassi Messaoud pour ses vingt et un jours de repos ; Fatiha, elle, ne pouvait pas retrouver

Ayachi sur la base lorsqu'elle était en congé : seuls les hommes y étaient admis.

Aussi, pour ne pas faire jaser sa belle-famille, elle se rendait chez eux, les bras chargés de cadeaux tels une *hadja* revenue de La Mecque. Elle participait alors largement aux frais et aux tâches ménagères afin d'adoucir les rancœurs de sa belle-mère. Les rapports s'apaisaient et Fatiha commençait même à apprécier la vie de famille. Elle retrouvait un semblant d'équilibre et reprenait quelque peu confiance en elle.

Six mois plus tard, alors que Fatiha était chez elle et Ayachi, en congé, sorti avec un ami, elle entendit de gros chocs à la porte et à sa fenêtre. Terrorisée, elle hurla. On essayait d'enfoncer sa porte ! Le voisin alerta Ayachi sur son téléphone portable qui, dans une Toyota de fonction, déboula et fonça sur les agresseurs qui s'enfuirent ; cette fois, grâce à l'aide du copain, ils en chopèrent un qu'ils traînèrent au commissariat. Fatiha les suivait, encore tremblante.

Sur place, contre toute attente, les policiers leur ont déclaré qu'ils n'allaient pas monopoliser tout un poste de police pour s'occuper d'elle et de ses agressions. Ils avaient d'autres chats à fouetter !

C'en était trop pour Ayachi ; lorsqu'ils purent enfin bénéficier de congés communs, lorsque le séjour dans leur famille arriva à sa fin, il lui annonça qu'ils ne retourneraient plus à Hassi. Il avait peur

pour elle, mais également pour lui : passe encore que sa famille lui manque, que le climat soit insupportable ; mais risquer leurs vies, non !

Fatiha, atterrée par la nouvelle, a déployé toute son énergie pour le convaincre que c'était une grave erreur. L'idée de revenir à la case départ, de vivre à nouveau aux crochets de ses beaux-parents et de sa mère comme un parasite l'horrifiait plus encore qu'une éventuelle nouvelle agression. Elle a pleuré, crié, mais c'était pour lui hors de question de retourner dans la fournaise et les menaces.

Toutefois, une nouvelle ébranla bientôt la décision d'Ayachi : Fatiha s'aperçut qu'elle était enceinte. La belle-mère, ce jour-là, s'est énervée après son fils :

– Dis donc, toi, tu crois qu'on va tous vous entretenir pendant longtemps, comme ça, avec une troisième bouche à nourrir, en plus ? Il serait peut-être temps que tu ailles travailler !

Pour une fois, elles étaient d'accord. Ayachi, à contrecœur, est donc retourné à Hassi, accompagné de Fatiha, soucieuse à l'idée de ne pas retrouver leurs emplois respectifs.

Ses craintes étaient fondées. Le recruteur n'a même pas voulu les recevoir. Ils ont cherché du travail ailleurs, pendant presque un mois, avant de se résoudre au retour à la case départ.

C'est à ce moment-là que le deuxième procès eut lieu.

33. Le deuxième procès

La route qui nous a menées jusqu'au tribunal de Biskra a été longue. Fatiha, moi, et Nadia, la troisième victime qui avait accepté de témoigner au nouveau procès, en 2003, sommes d'abord passées par Alger, à Darna où la responsable de l'association Rachda nous a accueillies et rassurées : nous aurions vraiment des avocats cette fois, au moins deux. Elle les avait elle-même contactés. Nous sommes arrivées en soirée dans le Sud-Est algérien, la veille du procès.

Mais le lendemain matin, au tribunal, nos avocats n'étaient pas là. Nous nous sommes senties terriblement seules. Seules et démunies : comment pourrions-nous gagner, si cette fois encore, personne ne nous défendait ? Et pourquoi tant de gens, de responsables, les associations de femmes, le procureur lui-même, prétendaient-ils nous soutenir s'ils nous laissaient tomber au moment crucial, crucial pour

nous, pour notre honneur, pour celui de toutes les femmes d'Algérie, comme ils disaient si bien, du fond de leurs bureaux dorés ? Seul Halim Sahraoui, un cinéaste qui, à l'époque, réalisait un documentaire sur nous, était là pour filmer notre immense solitude.

Dans la salle d'audience, les accusés n'étaient que trois. Probablement sûrs de leur sort depuis le jugement du premier procès, les autres accusés n'avaient pas cru utile de se déplacer. De même que ceux qui étaient présents n'avaient pas cru utile de prendre un avocat ; d'autant moins qu'ils étaient accompagnés de leurs familles et d'une dizaine d'hommes de la Lejna, toujours aussi impressionnants et intimidants.

Les juges nous ont appelées et nous ont demandé de nous asseoir. Nous avons obtempéré, humbles devant la justice de notre pays. L'un des juges s'est penché vers ses collègues ; il leur parlait à voix basse et même en tendant l'oreille, nous ne parvenions pas à saisir le moindre mot. Bientôt, ce sont tous les juges et le procureur lui-même qui se sont mis à chuchoter entre eux. Le juge principal s'exclama enfin, en direction des accusés :

– Comment se fait-il que vous n'ayez pas d'avocats ? Vous savez bien que sans avocats, nous ne pouvons pas faire de procès. Je renvoie l'affaire et, la prochaine fois, tâchez d'avoir des défenseurs ! La séance est levée.

Fatiha et moi avons essayé de prendre la parole, pour défendre notre cause, pour expliquer que, après tout, nous non plus, nous n'avions pas d'avocats ; mais le juge nous a interrompues :

– Taisez-vous ! Je ne vous ai pas demandé de prendre la parole ! La séance est levée !

Une chape de plomb s'est abattue sur mes épaules. J'étais épuisée. Mon cœur battait fort. Je ne pouvais plus me lever. Nous attendions tellement d'être entendues ! Nous attendions tellement de dire l'infamie ! Que justice nous soit enfin rendue !

Derrière moi, il y a eu un grand bruit. Fatiha s'était écroulée. Comme elle ne reprenait pas connaissance, nous avons appelé une ambulance. Nadia ne pouvait plus s'arrêter de pleurer.

La présidente de Rachda était consternée. Elle ne comprenait pas l'absence des avocats : avaient-ils subi des pressions ? se considéraient-ils trop mal payés ? Nous n'en savions rien.

Nadia, qui ne trouvait pas de travail et n'avait plus de domicile fixe, vint chez moi pour se reposer un peu.

Fatiha, plus abattue que jamais, est retournée dans sa belle-famille. Et moi, à mon emploi de cuisinière, pour le salaire misérable de 6 000 dinars. Dire qu'autrefois, j'en gagnais 20 000 ! Mais il fallait bien que je continue : pour mes enfants, ma seule raison de vivre.

34. La valse des ministères

Très peu de temps après, j'ai perdu ce travail. Je n'en pouvais plus de demander de l'argent à droite et à gauche. J'avais honte.

De son côté, la belle-mère de Fatiha voulut la mettre dehors avec son époux. En somme, nous étions toutes les trois aux abois.

Nous avons donc décidé de rendre une petite visite à quelques-uns des politiques qui nous avaient submergées de promesses. Fatiha a emprunté de l'argent pour arriver jusque chez moi puis, nous avons pris le train pour Alger.

Nous n'avions pas pu acheter de billets. Nous nous sommes fait contrôler en cours de route. Le wagon était bondé. Tous les regards étaient braqués sur nous. Nous avons remis nos cartes d'identité. Fatiha était rouge de honte. La colère m'est alors montée du fond des tripes :

– Ce n'est pas à nous d'avoir honte ! Nous, on aimerait bien payer nos places ! criai-je.

Le ministre de la Solidarité a bien voulu nous recevoir.

L'entretien a duré dix minutes. Chaleureux, souriant et expéditif, il nous a promis de débloquer cette situation qui n'avait que trop duré.

– Mon chef de cabinet va suivre l'affaire. Faites-lui part de vos besoins. Nous finirons bien par trouver une solution. Et ne vous en faites pas, nous donnerons des instructions aux *walis* de vos villes respectives.

– Vous nous aviez promis des avocats. Nous n'en avons pas. Rachda fait ce qu'elle peut mais, à la dernière minute, ils ne viennent pas. Et chaque déplacement nous coûte une fortune, s'est révoltée Fatiha.

– Faites part de ce problème à mon chef de cabinet. Il le réglera. Ne vous inquiétez pas, s'est contenté de répondre le ministre.

Son chef de cabinet nous a remis cinquante kilos de lentilles et nous a priées de retourner chez nous attendre les convocations de nos *wilayas*.

Certes, nous avons besoin de ces vivres, mais comment transporter ces gros sacs ? Nous n'avons pu en prendre que quelques kilos, et avons laissé le reste à Darna.

Un mois plus tard, nous n'avions toujours pas reçu de convocations et, dans nos *wilayas* respectives, personne n'avait entendu parler de nous.

L'accouchement de Fatiha était proche. Nous avons décidé de nous rendre auprès de Nouara Djaffar, devenue ministre de la Famille. Elle avait promis de nous aider. Cette fois, nous avons voyagé de nuit : ainsi, nous gagnions une journée et je ne laissais pas mes enfants seuls trop longtemps. De plus, c'était beaucoup moins coûteux. Et quand le bus s'arrêtait pour que les gens puissent s'acheter des sandwiches, nous faisions semblant de dormir.

À l'aube, nous arrivâmes toutes les trois exténuées à la gare routière d'Alger. Mais au moins, nous pouvions nous débarbouiller et boire un café en attendant l'ouverture des administrations.

Nouara Djaffar a été scandalisée par notre situation :

– Je vais appeler le ministre de la Solidarité aujourd'hui même pour lui demander où en est votre dossier. Personnellement, je n'ai aucun pouvoir, je ne peux pas vous aider : mon ministère est pauvre. Mais je vais aussi prévenir les *walis*. Ils doivent vous débloquer des logements rapidement !

Nous avons également tenté de contacter Khalida Toumi qui est devenue ministre de la Culture, en vain.

Nous sommes aussi retournées voir le chef de cabinet du ministre de la Solidarité. Il avait l'air étonné par ce que nous lui racontions.

– Je vais faire le nécessaire, nous a-t-il assurées.

Nous avons quitté son bureau avec cinquante kilos de macaronis.

Quelques semaines plus tard, nous avons enfin reçu nos convocations pour nous rendre aux services sociaux de nos *wilayas* : à défaut de logements ou de travail, désormais, chaque fois que nous nous y rendions, nous recevions des vivres et signions une décharge. Nous ne pouvions pas refuser ce réconfort : nous avions cruellement besoin de ces ressources alimentaires.

Fatiha, après plusieurs demandes d'audience, a été reçue par le président de son APC, son bébé sous un bras et son dossier sous l'autre.

– Madame, certes, vous avez été gravement agressée, mais on ne peut pas vous attribuer de logement : vous n'êtes pas chef de famille. On ne peut pas non plus attribuer un logement à votre époux, puisque ce n'est pas lui qui a été agressé. Nous ne pouvons donc pas recevoir votre dossier.

Leurs raisonnements administratifs nous faisaient marcher sur la tête, au point que Fatiha me déclarait au téléphone :

– Si je n'avais pas mon enfant, je partirais d'ici pour faire la pute, c'est ce à quoi ils te poussent ! Je n'en peux plus de mendier.

Quant au procès, les reports se sont succédé encore et encore. Et avec eux, nos longues traversées inutiles et nos déceptions.

Nous attendions des heures sous les regards menaçants des inculpés et de leurs familles. Ils continuaient de venir sans avocats, comptant sur le temps pour diluer l'affaire. De notre côté, ils ne venaient toujours pas, malgré les promesses des associations.

Souvent, j'ai songé à me jeter, tel un kamikaze, contre les murs du tribunal, bardée de dynamite pour tout faire exploser.

Je ne compte plus le nombre de voyages que nous avons effectués à Alger toutes les trois, Fatiha transportant désormais son bébé avec elle.

Les portes des ministères, souvent, n'acceptaient de s'ouvrir que si nous menacions d'aller voir la presse.

Le chef de cabinet du ministre de la Solidarité a fini par ne plus nous recevoir et nous a orientées vers une collaboratrice à lui. Nous l'avions déjà rencontrée à Hassi. Elle avait alors accompagné le ministre et son chef de cabinet. Elle avait beaucoup pleuré et nous avait juré qu'ils ne nous oublieraient pas.

– Où sont toutes ses promesses que vous nous avez faites pendant que vous versiez toutes ces larmes ? lui a demandé Fatiha d'une voix un peu aigre.

– Je suis désolée que votre situation soit aussi désastreuse. Croyez-moi, si j'avais le pouvoir de vous aider, je le ferais. Allez de ma part à Diar Rahma¹⁷. Ils peuvent peut-être quelque chose pour vous.

Elle a tiré 1 000 dinars de son sac qu'elle a posés contre le bébé de Fatiha.

– C'est pour lui acheter un petit cadeau, dit-elle d'une voix pleine de sollicitude.

Mais ça n'intéressait pas Fatiha, ces bons sentiments qui ne nous permettaient jamais de nous en sortir :

– Ce n'est pas ce que je vous demande. Nous voulons du travail, un logement. Nous ne faisons pas la mendicité. Aidez-nous à avoir un projet. On n'est pas des mendiants, s'énerva-t-elle.

Nouara Djaffar a refusé de nous recevoir.

Nous avons été jusqu'à écrire une lettre au président. Nous l'avons fait signer aux autres femmes, pour le supplier de nous venir en aide. Et de faire en sorte qu'on en finisse enfin avec ce procès qui ne se concluait jamais !

Nous n'avons jamais obtenu de réponse.

Peut-être n'a-t-il même jamais reçu notre requête.

17. Centres de refuge qui dépendent du ministère de la Solidarité.

Malgré toutes nos désillusions, nous nous répétons que nous n'avions pas le droit d'abandonner. Que nous devons nous battre et nous défendre jusqu'au bout pour que plus aucune femme, agressée, violée, battue par son mari, son frère, un inconnu ou une meute d'hommes enragée, n'ait peur de franchir les portes d'un tribunal pour espérer obtenir justice et réparation.

Il était indispensable pour nous de faire parvenir ce message.

35. Le troisième procès

Le 3 janvier 2005, à 8 heures, Fatiha, Nadia et moi, nous présentions pour la cinquième fois au tribunal de Biskra.

La veille, nous n'avions pas fermé l'œil. Nadia avait d'énormes poches sous les yeux. Fatiha était maladivement pâle.

L'idée de revoir une fois de plus nos tortionnaires et leurs familles, peut-être pour rien, nous angoissait plus que tout. Dans le hall du tribunal, les ordres menaçants fusaient toujours :

– Pardonnez ! Retirez vos plaintes !

Mais cette fois, nous n'étions pas seules : en 2004, Salima Tlemçani avait fait paraître dans le quotidien *El Watan* plusieurs articles dans lesquels elle défendait notre cause corps et âme. Dans l'un des derniers, elle pointait du doigt l'inertie des associations. Grâce à elle, les choses avaient bougé.

Toutes les associations féminines, la presse nationale et quelques journalistes étrangers nous épaulaient. Dans l'assemblée, nous reconnûmes également beaucoup de personnes qui étaient venues nous voir à l'auberge en 2001.

Et nous avions des avocats ! Mal préparés : ils n'avaient accès à nos dossiers volumineux que depuis deux ou trois jours ; mais deux d'entre eux étaient très motivés.

Les accusés étaient six. Aucun d'eux n'a reconnu les faits.

Il ressortait, à la lecture de leur profil, qu'aucun d'eux n'était chômeur ou en situation précaire ; pourtant, c'est ainsi que leurs défenseurs les avaient présentés, comme pour les dédouaner.

Parmi eux, j'en reconnus deux.

L'un de leurs avocats m'a interrogé :

– Puisque vous les reconnaissez, dites-nous ce qu'ils vous ont fait.

– Ils ont fait l'innommable, ai-je prononcé tout bas, la gorge sèche, articulant difficilement.

J'étais paralysée, la tête me tournait. Tout ce monde ! Comment leur raconter mes vêtements déchirés, mes seins et mes cuisses lacérés ? Et mes trois enfants qui connaîtraient tous les détails !

Je ne pouvais pas répondre, c'était au-dessus de mes forces. Mais l'avocat insistait, péremptoire et intransigeant :

– Dites-nous exactement ce qu'ils vous ont fait.

Le juge demanda à l'avocat de ne pas mettre les victimes dans l'embarras en leur posant des questions sur les détails sexuels. Alors, l'avocat, de sa voix assurée, me lança :

– À votre avis pourquoi vous ont-ils agressée ?

Sa question était une conclusion, il tourna les talons sans que je puisse répondre. Face à ses allusions et l'humiliation qu'il m'infligeait, je retins mes larmes de toutes les forces qu'il me restait.

Fatiha, lorsqu'elle fut convoquée à son tour, déclara, provocante et pleine de colère :

– Moi, je vais vous dire ce qu'ils m'ont fait !

Au fur et à mesure qu'elle parlait, son corps tremblait de plus en plus. Sa voix montait, s'élevait, et c'est bientôt sa rage qui explosa à travers les mots, ses mots de violence, de torture, qu'elle prononçait sans rien épargner à l'assemblée. Son calvaire, son humiliation ; sa volonté d'entendre enfin les bourreaux avouer. Elle les fixait droit dans les yeux, elle les désignait du doigt. Elle montra ses marques de brûlures, elle incita le juge à regarder les photos, à les faire circuler dans l'assemblée, pour que chacun voie, que plus personne ne puisse se prétendre ignorant ou innocent.

– Désormais, Monsieur le Juge, je ne vis plus. Mon mari est un homme bon, mais j'ai demandé le divorce parce que l'idée qu'un homme me touche me

dégoûte. Je me sens sale. Certaines blessures se sont peut-être cicatrisées, mais à l'intérieur tout est à vif. Ils m'ont enterrée vivante et j'ai passé deux heures à la morgue parce que mon cœur s'est arrêté de battre dans l'ambulance. Ce sont les enquêteurs qui m'en ont fait sortir en voyant que mes doigts bougeaient. Depuis, on m'appelle la morte-vivante. Et c'est comme ça que je me sens. Morte. Ils ont brisé ma vie !

Sa douleur était intense. Mais les mots sont sortis. L'assemblée était bouleversée.

Le juge se tourna vers l'un des accusés, cité dans le procès-verbal de Fatiha.

– Alors, vous ne la connaissez toujours pas ?

– Non, je vous jure que je ne me rappelle pas l'avoir déjà rencontrée, répond l'accusé sans sourciller.

– En tout cas, elle, se rappellera toute sa vie de vous et de vos camarades, dit le juge en tendant à l'homme des photos pour lui rafraîchir la mémoire.

L'accusé transpira à grosses gouttes.

– Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, répéta-t-il, tout à coup beaucoup moins à l'aise.

Un autre déclara :

– Je dormais lors des faits. Le bruit m'a réveillé. Je suis juste sorti pour voir mais, effrayé par la foule, je suis rentré aussitôt. Depuis ces accusations injustes contre moi, je ne dors plus. Je suis traumatisé, Monsieur le Juge.

Fatiha leva la main et s'écria :

– Ce n'est pas vrai, Monsieur le Juge ! Il était parmi mes agresseurs, il m'a torturée comme les autres.

Le juge demanda alors ironiquement à un troisième si, lui non plus n'avait été au courant de rien. Le présumé déclara :

– Si, si, moi, j'étais au courant. J'ai entendu des rumeurs comme quoi il fallait nettoyer nos quartiers des maisons de prostitution. J'observais les choses, mais de loin.

– Vous n'étiez pas si loin que ça, puisque onze victimes vous ont reconnu. Savez-vous ce qu'est une maison de prostitution ?

– Oui, oui, j'en ai vu. Mais à Ouargla pas à Hassi.

Les magistrats et le public ne purent s'empêcher de rire.

Un quatrième prétendit qu'il avait une très mauvaise vue et qu'il doit toujours rentrer chez lui avant que la nuit tombe : comment aurait-il donc pu participer au massacre ? !

Nous étions choquées qu'aucun accusé n'avoue, nous pleurions devant leur mépris et la tranquillité avec laquelle ils affirmaient leurs propos.

Le réquisitoire du représentant du ministère public nous mit un peu de baume au cœur :

– Les actes commis, pour lesquels nous sommes réunis aujourd'hui, font honte à l'Algérie tout entière

et nous renvoient à l'âge de pierre. Durant cette nuit noire du 13 juillet 2001, des femmes algériennes ont été terriblement violentées au nom de l'islam. Aucun musulman sur terre ne peut accepter ou tolérer de tels actes barbares. Pour cela, la justice demande le châtiment le plus sévère, à la hauteur de cette sauvagerie et de cette cruauté. Le fait que les autres victimes ne soient pas là aujourd'hui n'enlève rien à la culpabilité des accusés.

Le jury se retira pour délibérer. Au bout de trois heures, le verdict fut prononcé et les condamnations annoncées :

Réclusion criminelle à l'encontre des accusés absents :

Par contumace, 20 condamnations à 20 ans de prison ferme, 4 condamnations à 10 ans, 1 condamnation à 5 ans.

Réclusion criminelle à l'encontre des accusés présents :

1 condamnation à 8 ans, 1 autre à 6 ans et la troisième à 3 ans ferme. Et 3 acquittements.

Chaque condamné devait nous verser une indemnité de 100 000 dinars. Mais comment auraient-ils pu ? Ils n'étaient pas solvables.

L'homme à la chemise grise et aux sandalettes rapiécées qui avait torturé Fatiha a été innocenté.

L'homme au bandana rouge, qui avait tenté de décapiter Fatiha, qui l'avait violée, qui avait violé Nadia et tant d'autres femmes, déchiré mes

vêtements et poignardée, c'est lui qui n'avait que 8 ans de prison.

Les acquittements s'expliquaient par l'absence des trente-sept autres victimes.

Fatiha était bouleversée par ce verdict et très en colère. Elle hurlait de toutes ses forces dans le hall du tribunal :

– Je ne veux pas de votre argent, je veux qu'on me rende mon honneur et ma dignité perdus ! Je veux une justice ! Je veux que le journal qui nous a présentées comme des prostituées répare son erreur !

Nous étions toutes profondément bouleversées, les plaies toujours à vif, les larmes toujours aussi brûlantes.

Je ne pouvais m'empêcher de penser au jour où ils sortiraient : s'ils cherchaient à nous retrouver ? Les actes monstrueux qu'ils avaient commis nous prouvaient qu'ils en étaient capables.

Et les contumaces qui couraient toujours...

Cette nuit-là, dans la ville, nous avons entendu des bruits de manifestations.

Nous étions terrorisées à l'idée que c'était peut-être à cause de nous.

36. Entre le taxiphone et la justice

Le 6 janvier, nous nous sommes rendues au ministère de la Solidarité, Fatiha, Nadia et moi, ainsi que trois autres victimes qui avaient assisté au procès. Halim, le réalisateur, nous avait encouragées :

– Ne ratez pas votre chance, c'est aujourd'hui ou jamais qu'il faut faire vos demandes. C'est aujourd'hui ou jamais que vous serez écoutées.

Nous étions accompagnées de toutes les représentantes des associations. Cette grande mobilisation nous réchauffait le cœur.

Le directeur général du ministère de la Solidarité, la sous-directrice de la Direction de l'action sociale (DAS) et la directrice de l'Angem nous accueillirent et nous félicitèrent.

Je commençai par demander que les adresses des victimes ne figurent plus sur le jugement, afin que les coupables ne puissent pas les retrouver. Puis, ensemble nous leur annonçâmes que nous désirions

monter un projet de taxiphone, grâce auquel nous espérons subvenir aux besoins de nos familles.

L'idée fit l'unanimité.

Mme Seddaoui, la directrice de la DAS, nous incita à constituer des dossiers et à les lui remettre au plus vite ; elle voulait appuyer notre candidature dans nos *wilayas* respectives, dans le cadre d'une campagne intitulée « Cent locaux par *wilaya* ». Enthousiastes, nous les lui apportâmes sans tarder, quelques jours après cette réunion.

De son côté, le directeur général nous proposa un microcrédit de 27 000 dinars (270 euros). Mais l'une d'entre nous fit remarquer qu'une somme aussi basse, n'importe quelle association, aussi pauvre fût-elle, aurait pu la collecter pour nous. Nous attendions autre chose de leur part.

Mme Seddaoui nous rassura concernant l'autorisation d'ouverture des lignes qui est habituellement très compliquée à obtenir.

Alors que nous quittions la réunion, une présidente d'association située dans l'Ouest de l'Algérie, l'Afepec tenta de nous convaincre de casser le jugement.

Je refusai. Je ne voulais plus être informée de mon procès à la dernière minute, traverser toute l'Algérie pour me rendre au tribunal, ni subir encore les pressions des prisonniers et de leurs familles. Je ne voulais plus me retrouver avec des avocats mal

préparés ou carrément absents. Je ne voulais plus me déplacer pour entendre que le procès était décalé. Rien que d'y penser m'anéantissait.

Je voulais passer à autre chose. Mettre toutes mes forces, toute mon énergie dans ce projet qui nous permettrait, à moi et à ma famille, de nous sortir de cette vie de misère. C'était peut-être l'énergie du désespoir, les dernières forces du noyé qui aperçoit le rivage. Je me lançai dans la course pour ne pas sombrer.

Mais Fatiha, elle, se laissa persuader. Elle cassa le jugement.

Comme l'avait promis Mme Seddaoui, chacune d'entre nous reçut une convocation de sa *wilaya* respective. Malheureusement, les Cent locaux par *wilaya* avaient tous déjà été distribués. Il nous faudrait attendre deux ans pour espérer bénéficier de cette campagne. Aucune de nous n'avait de travail. C'était impossible de tenir jusque-là. J'insistai pour savoir s'il n'y avait pas d'autres locaux disponibles en dehors du programme. On me certifia que non.

Qu'à cela ne tienne, je casserais mon appartement afin de la transformer en local : pour pourvoir aux besoins de ma famille, je n'étais plus à cela près.

J'appris bientôt que nos adresses n'avaient pas été retirées des jugements. Mes cheveux s'en dressaient

sur la tête : face à nos bourreaux, nous n'avions même pas droit à cette protection-là !

J'appelai le ministère de la Solidarité. On m'expliqua qu'ils n'avaient rien pu faire et qu'il faudrait s'arranger directement avec la *wilaya* dont je dépendais. Je fis donc une demande par écrit en exposant mes craintes, avec l'aide d'un cousin qui rédigea le courrier pour moi (je ne pouvais pas avoir recours à mes enfants, cette histoire les aurait effrayés). Cela m'embête de dépendre des gens dès qu'il faut écrire quelque chose et d'être obligée d'exposer ma vie devant eux, mais j'ai arrêté l'école si tôt et mon écriture est si mauvaise !

En ce qui concernait le taxiphone, le président d'APC, que je harcelais, m'annonça que je devais déposer une demande auprès de l'Opgi pour transformer mon deux pièces en local. La sous-directrice de la DAS me mit alors en contact avec un responsable régional de la DAS à Oran pour qu'il m'aide dans mes démarches auprès de l'Opgi. Je dois dire qu'il n'économisa pas son énergie, les appelant, les rappelant encore et encore, jusqu'à ce qu'ils me donnent cette autorisation, véritable sésame pour moi.

L'entreprise des PTT vint creuser la ligne, ce qui nous coûta 24 000 dinars ; alors que nous n'avions même pas encore le matériel informatique ni de

communication et que je n'avais même pas encore cassé le mur de mon appartement ! Fatiha et moi préférons rire de ce gag.

Mais lorsque je demandai au président d'APC un soutien financier pour mes travaux, il ne voulut rien savoir. Et tous les membres de ma famille tentèrent de me dissuader lorsque je leur fis part de mes besoins d'argent pour le projet :

– Tu n'as qu'un deux pièces. Où dormirez-vous ?

– Ce n'est pas un problème, répondis-je. Après la fermeture, je passerai un petit coup de serpillière, et ça sera ma chambre. Vous voyez bien que je n'ai pas le choix.

C'est finalement le mari de ma nièce qui accepta de me prêter de l'argent.

En tout, mes travaux me coûtèrent 250 000 dinars. Cette somme, énorme pour moi – et bien loin du microcrédit de 27 000 dinars accordé par le directeur général du ministère de la Solidarité qu'il fallait aussi rembourser –, me donnait des sueurs froides. Je n'en dormais plus. Comment rembourser toute cette somme ? Je n'avais même pas encore le matériel pour le taxiphone ! Et le devis que Fatiha et moi établîmes pour les ordinateurs, les téléphones, etc. s'élevait à 60 000 dinars...

– Moi, je n'ai personne pour me prêter une telle somme, m'a dit Fatiha, désespérée, d'autant plus que,

tout comme moi, elle avait entamé des travaux pour transformer sa maison en local.

– Et moi, j'ai épuisé tout le monde avec mes demandes de prêt, lui répondis-je.

Mais nous ne pouvions plus faire machine arrière.

Nous retournâmes à Alger pour réclamer de l'aide. Le directeur général du ministère de la Solidarité refusa de nous soutenir :

– Il y a trente-neuf victimes. Si je vous aide toutes les deux, je fais du favoritisme. Aussi, soit j'aide les trente-neuf, soit je n'en aide aucune.

– Commencez par nous aider, vous verrez que toutes les autres débarqueront.

Nous nous rendîmes donc à Darna où la présidente de Rachda nous déclara :

– Je veux bien vous aider, mais ce sera un prêt avec reconnaissance de dette que vous signerez devant notaire : 92 500 dinars auxquels s'ajouteront les 3 000 dinars de frais de notaire. Vous devrez me rendre cette somme dans les deux ans.

Fatiha était absolument furieuse :

– Toute entreprise n'est rentable qu'au bout de trois ans, tout le monde le dit. Nous, nous n'avons rien exigé en échange lorsque vous avez fait vos documentaires sur nous ! Et sans jamais nous demander notre avis, vous avez édité un livre avec des photos de nous nues qui n'étaient destinées qu'au

tribunal ! C'était humiliant, pourtant, là encore, on n'a rien osé vous reprocher. Vous croyez que ça nous a fait plaisir ? !

Mais elle était notre seul recours. Que pouvions-nous faire d'autre ? Nous avons dû accepter ses conditions : nous avons signé la reconnaissance de dette auprès d'un notaire que nous avons payé 3 000 dinars. Nous nous étions soumises, le cœur serré et choquées ; mais nous avons pu acheter le matériel nécessaire à notre entreprise.

Toutes ces dettes me donnaient une réelle migraine.

Il fallait absolument que cette affaire marche.

Nous ouvrîmes le taxiphone.

Mon fils m'aida à gérer les affaires et le bilan, au bout de quelques mois, s'avéra assez positif : nous étions situées à quelques mètres d'un arrêt de bus et la clientèle était au rendez-vous. Cela m'enthousiasmait, la vie reprenait des couleurs chatoyantes et l'avenir s'ouvrait enfin sur de meilleures perspectives.

À ma grande surprise, Youssef passait au taxiphone pour voir mon fils, lorsque je n'étais pas présente. Même si nous ne nous parlions toujours pas, ces petites visites apaisaient mes rancœurs.

Au bout d'un an, nous commençâmes à avoir des factures faramineuses qui ne correspondaient pas aux

appels sortants du taxiphone. Nous découvrîmes bientôt qu'on détournait notre ligne : lorsque nous décrochions des téléphones, nous entendions des bruits de voix parasites ; leurs conversations étaient à nos frais.

Malgré nos nombreuses plaintes, les PTT refusèrent d'ouvrir une enquête et nous sommaient de payer les factures.

Et bientôt, nous subissions un autre coup violent pour notre petite entreprise et nos moyens bancals : en 2006, en même temps que l'abondance des téléphones portables, est apparu un phénomène nouveau, le « flixage », grâce auquel on pouvait charger des unités sur son téléphone portable de n'importe quel endroit. Cela eut un succès fou et mit les taxiphones dans de grandes difficultés financières.

Je ne pouvais plus payer mon loyer et me retrouvai avec un arriéré de dettes d'un an. Les factures d'eau, les factures des PTT, je cessai également de les honorer. Quant à mes dettes, j'avais à peine commencé à les rembourser : sous la menace des huissiers, j'avais déjà remis la moitié du microcrédit de 27 000 dinars.

La présidente de l'association Femmes en détresse me vint bientôt en aide. Elle paya pour moi tout l'arriéré de l'Opgi, les factures d'eau ainsi qu'une

partie des PTT. Cette femme nous a toujours soutenues.

Mais notre tentative pour échapper à notre misère était fichue, à mon grand désespoir. J'avais cassé le mur de mon appartement pour rien. Que me restait-il à part mes enfants qui n'avaient jamais connu le confort matériel ni le réconfort d'avoir toujours auprès d'eux une famille unie ?

37. Un procès par contumace

Régulièrement, j'appelais le tribunal de Biskra pour connaître l'avancement de notre procès, puisque nous avions finalement fait une demande en pourvoi de cassation. Mais, le 15 mai 2006, c'est le procès d'un contumace qu'on m'annonça, ceux-ci devant être jugés sans délai.

Une association nous délégua deux éminents avocats de l'Est algérien qui ne prirent connaissance de nos dossiers que deux jours avant le procès.

Il fallait encore avaler les kilomètres de poussière pour subir les menaces et les intimidations des accusés, pour s'épuiser à la barre dans nos souvenirs, pour écouter des avocats mal préparés, mais qui prétendaient nous défendre.

Est-ce que cela valait la peine ?

La veille au soir, à l'hôtel, j'ai rencontré nos deux avocats. Maîtres Boutamine et Soudani. Bien sûr qu'ils auraient mieux préparé l'affaire s'ils avaient

eu plus de temps ; très gentiment, ils m'ont assurée de leur soutien en même temps qu'ils comprenaient notre décision.

– Si, plus tard, vous voulez reprendre l'affaire, nous serons là, m'ont-ils affirmé.

Pourquoi ne les avions-nous pas rencontrés plus tôt ?

Nous avons annoncé au juge notre souhait de reporter le procès.

Le condamné par contumace a été libéré sur place.

Mais que ferions-nous les fois suivantes ? Devrions-nous, chaque fois qu'un contumace devait être jugé, avaler les dizaines et dizaines de kilomètres pour affronter nos bourreaux sans la moindre protection ? Ce n'était plus pensable.

38. La moussalaha¹⁸

Nous avons débarqué à Hassi par une fraîche matinée d'hiver, à l'heure où les muezzins appelaient à la prière du Fajr. Le froid nous mordait le corps et la peur nous tordait les tripes.

Nous nous sommes rendues directement au commissariat et avons attendu une éternité d'être reçues par le commissaire. Il avait été prévenu de notre arrivée par le responsable de l'observatoire des Droits de l'homme, M. Boucetta, auquel nous avions rendu visite à Alger. Notre idée lui avait paru excellente et d'une grande générosité. De plus, elle satisferait le président.

Le commissaire a appelé l'imam de la grande mosquée de Hassi afin qu'il nous autorise à venir chez lui.

18. Réconciliation.

En nous voyant, il a compris à quel point cette démarche nous coûtait : Fatiha s'étouffait dans ses sanglots chaque fois qu'elle voulait ouvrir la bouche.

J'ai dit à l'imam :

– Même si nous ne pouvons pas oublier, nous voulons pardonner pour ne plus avoir peur qu'un contumace nous retrouve et nous exécute. Pour ne plus qu'aucune femme ne subisse de menaces ou de représailles à cause des condamnations, et que nous puissions retrouver un semblant de vie normale. Nous voulons pardonner pour ne plus avoir peur de revenir un jour à Hassi. Et si nous ne revenons pas, nos enfants, eux, reviendront, car il faut bien que nos familles survivent. Puis, comme dit le président : il ne peut pas y avoir de paix sans réconciliation, il ne peut pas y avoir de réconciliation sans pardon. Est-il possible de rencontrer les familles des contumaces ?

– Nous allons essayer de contacter les familles des contumaces. Je dois me rendre à La Mecque, mais à mon retour, nous organiserons une rencontre avec eux. Je dirais pendant mon prêche du vendredi que vous êtes des femmes d'honneur.

Les familles des condamnés refusèrent de nous rencontrer.

– Pourquoi pardonneraient-elles à nos enfants, ils n'ont rien fait ! Nous n'avons que faire de leur pardon. Nos fils sont innocents.

Ils continueraient toujours à nier les faits. Mais aussi à nous humilier.

Nous étions très amères.

Nous n'avons pas eu le statut de « victimes du terrorisme » qu'on nous avait promis aux Droits de l'homme.

Mais si nous faisons le compte des promesses qui nous ont été faites depuis notre lynchage...

Aujourd'hui, quand je me rends à la *wilaya* ou à Diar Rahma, je n'essaie même plus de réclamer un emploi ou un logement, je demande des vivres. Des lentilles, des haricots secs, des boîtes de sardines.

Je me prends à rêver que chaque société pétrolière étrangère ou algérienne qui avait employé une femme victime nous avait payé les frais de défense pour un avocat afin d'avoir un vrai procès.

Je me prends à rêver que les femmes constituées en associations, fortes de leur nombre, de leur savoir, de leur instruction, mais aussi de leurs traditions de luttes, nous avaient soutenues de façon constante tout au long de cette longue bataille juridique.

Je me prends à rêver que les promesses des différents ministres avaient été tenues.

Que finalement, nous avions eu un procès qui fasse date. Un procès exemplaire Et depuis, plus aucune femme n'avait peur d'affronter la justice de notre pays...

Mais comme on dit, une seule main n'applaudit pas.

L'imam d'El Haïcha est maintenant imam d'une plus grande mosquée sur un des boulevards principaux de Hassi.

Mon frère Youssef est décédé suite à une longue maladie. Lorsque le sachant agonisant, je lui ai rendu visite à l'hôpital, il a tourné son regard vers moi, douloureux, si douloureux... Puis il s'est éteint.

Fatiha et Ayachi ont eu un deuxième enfant. Une petite fille qu'ils ont prénommée Amal, « espoir ». Ayachi a enfin trouvé du travail comme veilleur de nuit, à cent vingt kilomètres de chez eux. Un CDD.

Hamid, mon garçon, enchaîne les petits boulots en attendant de brûler la frontière, comme il dit.

Ma fille Nacéra sera bientôt coiffeuse. Elle suit son CAP assidûment.

Bientôt, Hassina, ma petite dernière passera son bac. Elle ira à l'université.

Bientôt, je retournerai à Hassi.

Épilogue

Comment le machisme ambiant bascule vers la barbarie

Lorsque j'étais enfant, à Alger, quand je n'étais pas à l'école pour apprendre dans mon manuel scolaire, que le petit Malik jouait au football et que la petite Zina faisait la vaisselle, j'accompagnais ma mère dans ses moindres déplacements. Elle espérait ainsi se protéger du harcèlement qu'elle subissait dans la rue. Cette méthode n'était pas toujours efficace. Je me souviens qu'une fois, un homme nous a suivies sur un bon kilomètre en susurrant des insanités à maman, pendant qu'il faisait tinter ses clefs de voiture. Excédée, ma mère s'est plainte à un policier qui faisait la circulation.

— Pourquoi tu me dis ça à moi, je ne suis pas ton mari ! a répondu le flic.

Une autre fois, dans un bus, alors qu'un homme d'un certain âge commençait à se coller à elle, ma mère l'a frappé avec un sac rempli de yaourts acquis au prix d'une très longue attente dans un *souk el fellah*¹⁹ du centre-ville. Pendant que notre denrée rare, qui avait éclaboussé au passage quelques voyageurs agacés ou même amusés par la situation, dégoulinait sur le visage du vieux lubrique, le chauffeur du bus nous déposa au premier commissariat.

— À ton âge..., reprocha le commissaire au vieux !

J'étais étonnée qu'il ne lui reproche pas son acte, mais plutôt son âge.

Quelques années plus tard, des policiers avec leurs bergers allemands surgirent dans la ville. Ils contrôlaient les couples et embarquaient ceux qui n'étaient pas mariés ainsi que les filles qui n'étaient pas habillées à leur goût. On appelait cela des « campagnes d'hygiène et d'assainissement ». Ma copine de classe qui, à l'époque, avait 11 ans et une tête de plus que nous, se retrouva embarquée dans un panier à salade parce qu'elle portait une salopette rouge qu'on lui enviait toutes, et que les policiers jugeaient trop moulante. Cette anecdote nous fit rire,

mais nous attristait aussi, car elle nous heurtait, nous salissait dans notre enfance.

Chose étonnante, les policiers n'inquiétaient jamais les harceleurs.

À cette période, il n'était pas rare que des hommes dans la rue viennent à la rescousse des jeunes filles ou femmes qui se faisaient harceler.

En 1984, alors que je sortais d'une adolescence où je continuais, comme toutes les autres filles, d'apprendre que se mouvoir dans l'espace public accompagnée par un harcèlement constant qui ne disait pas son nom n'était pas un exercice facile, à l'Assemblée nationale, une majorité de députés votèrent une série d'articles de loi qui codifiaient les relations du couple au sein du mariage, de la famille, héritage inclus. Le Code de la famille. Avec effroi, nous découvrons le statut personnel de la femme. Mineure à vie, elle passait du père au mari et devait obéissance à son époux²⁰. La polygamie étant reconnue, les hommes pouvaient épouser jusqu'à quatre femmes, s'ils le souhaitaient²¹. La femme n'avait pas le droit de demander le divorce et ne disposait pas de l'autorité parentale pour ses propres

19. Les *souks el Fellah*, appelés aussi galeries algériennes, étaient des magasins d'État. À cette époque de pénurie, les gens devaient faire la queue pendant de longues heures avant d'espérer pouvoir être servis.

20. Article 39 du Code de famille.

21. Art. 8.

enfants²². Par contre, elle pouvait être répudiée à n'importe quel moment²³. Il était impossible pour une musulmane d'épouser un non-musulman²⁴. L'héritage entre les femmes et les hommes était inégal²⁵. Le mari avait le droit de garder le logement conjugal²⁶, la tutelle des enfants et de mettre toute sa famille à la rue. Très vite, on a vu des femmes avec leurs enfants mendier et dormir dehors un peu partout dans les villes.

Ce code instituait la supériorité des hommes sur les femmes, légalisait l'injustice et, en précarisant les femmes et leurs enfants, fragilisait la société tout entière.

Des années de luttes acharnées de la part des mouvements féministes et des démocrates (qui ont été grandement affaiblis pendant la période terroriste) pour dénoncer ce code n'ont rien donné. Puis, après une campagne médiatique sans précédent déclenchée par l'association 20 ans barakat²⁷, menée par une trentaine d'associations de femmes en France et en

22. Art. 53.

23. Art. 48.

24. Art. 31.

25. Art. 126, art. 183.

26. Art. 52.

27. (20 ans ça suffit.)

Algérie entre 2002 et 2005²⁸, le Code de la famille a finalement été remanié et plusieurs articles des plus discriminatoires concernant le devoir d'obéissance, le divorce, le logement après le divorce, la tutelle paternelle sur les enfants, ont été abrogés.

Malheureusement, le mal était déjà fait.

Ce code qui place officiellement les femmes à la disposition et sous le contrôle des hommes est, pour moi, un des facteurs qui a rendu possible le lynchage des femmes de Hassi Messaoud en 2001.

Le deuxième facteur important est le travail de grande envergure des intégristes qui, pendant des années, ont imprégné tous les tissus de la société de leur discours profondément misogyne, inégalitaire entre les hommes et les femmes. Culpabilisant sans cesse les femmes lorsqu'elles demandaient leurs droits, les désignant alors comme responsables de tous les maux de la société, ils ont détourné les textes religieux en la faveur des hommes, les renforçant par là même, dans leur suprématie.

Pendant les années de terrorisme triomphant, aux discours insultants, menaçants vis-à-vis de celles qui ne se soumettaient pas, hurlés par les minarets de

28. Toutes ces associations se sont constituées en collectif appelé lui aussi 20 ans barakat.

tout le pays, s'est ajouté l'enlèvement de plusieurs milliers de femmes par les groupes armés intégristes. Elles y furent violées, torturées, soumises à l'esclavage. Beaucoup d'entre elles ont été assassinées ou ont disparu dans la nature.

Leurs bourreaux, qu'on appelle aujourd'hui des *repentis* (sans pour autant qu'ils se soient repentis de quoi que ce soit), eux, n'ont jamais – ou très peu – été inquiétés.

Aujourd'hui, les haut-parleurs des mosquées peuvent vociférer les mêmes insultes et les mêmes menaces à l'encontre des femmes sans qu'aucun procès pour diffamation ou incitation à la haine n'ait jamais lieu.

Et, signe de la violence dont est pétrie la société, *a fortiori* une société dont les différentes institutions (éducatives, législatives, religieuses...) permettent le dénigrement quotidien des femmes, la violence à l'encontre des femmes a augmenté de façon alarmante. Les viols et les enlèvements sont malheureusement en bonne place et encore trop peu punis, comme ce fut le cas à Oran en octobre 2009, où un homme qui avait violé onze femmes a écopé de cinq ans de prison.

Heureusement, un bon nombre de défenseur(e)s des droits des femmes et des droits humains font sans relâche un travail de terrain et se mobilisent pour réinculquer aux enfants et aux jeunes, enfants des années de cendre, le respect de soi, le respect de l'autre et les valeurs de l'égalité entre hommes et femmes. La tâche est ardue, car ils ont beaucoup moins de moyens que les intégristes et la lecture progressiste des textes religieux – qui sont aujourd'hui la référence première dans la société – n'est pas à la mode par rapport aux lectures porteuses de haine de l'autre et du différent.

D'autres – ou les mêmes – s'attellent à changer les lois, pour en finir avec les discriminations du Code de la famille et les réserves faites à la convention internationale pour l'élimination des discriminations faites aux femmes...

Le chemin sera long pour qu'il n'y ait plus jamais d'autre Hassi Messaoud.

Nadia Kaci

Remerciements

Merci à Louisa AÏT HAMOU, membre du réseau Wassila, qui nous a permis de nous rencontrer, merci aussi pour son écoute et ses conseils ; merci à Malika LAÏCHOUR ; Salima BENHOUHOU ; Caroline BRAC DE LA PERRIÈRE ; Nadia LYASSINE, présidente de l'association 20 ans barakat ; Samia ALLALOU ; Mounès KHAMAR ; Dalila LAMARÈNE-DJERBAL, sociologue, membre du réseau Wassila ; Meriem BELALALA, présidente de l'association SOS-femmes en détresse ; Halim SAHRAOUI et Karine BOUCHAMA.

Table des matières

Vendredi 13 juillet 2001	7
1. L'enfance au pied de la colline	10
2. Tata Zakia	17
3. Mourad	24
4. La répudiation par trois fois	30
5. Hamid, mon fils	33
6. Faïçal, mon deuxième mariage	38
7. Mes filles, Nacéra et Hassina	44
8. Coups bas	49
9. Le divorce	52
10. Une autre vie	57
11. El Haïcha, la bête immonde	66
12. Mon premier emploi	73
13. La fugue de Hamid	79
14. <i>Bigtel, Bababa, El Mairikaine</i>	82
15. Regroupement familial et amitiés	88
16. Fatiha	95
17. Hamid à Hassi	102

18. Les signes	110
19. Fatiha, la première victime	117
20. La nuit du massacre	129
21. L'hôpital	135
22. L'auberge	146
23. Enquête préliminaire	155
24. Une journée à Oran	159
25. L'instruction	163
26. Darna et la maladie de Ma	171
27. Fatiha retourne à Hassi	180
28. Le mariage de Fatiha	185
29. Ma va mourir	189
30. Reprendre le travail	192
31. Le premier procès	197
32. La bataille de Fatiha pour reprendre le travail	204
33. Le deuxième procès	211
34. La valse des ministères	214
35. Le troisième procès	221
36. Entre le taxiphone et la justice	228
37. Un procès par contumace	237
38. La <i>moussalaha</i>	239
Épilogue	243

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en janvier 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'impression : 10-0214

Dépôt légal : janvier 2010

Imprimé en France

Laissées pour mortes

Le lynchage des femmes de Hassi Messaoud

Rahmouna Salah, Fatiha Maamoura

Témoignage recueilli par Nadia Kaci

Le 13 juillet 2001, à Hassi Messaoud, ville pétrolifère du Sud de l'Algérie, à la suite d'un prêche virulent de l'imam, près de 500 hommes agressent et torturent une cinquantaine de femmes au cours d'une expédition punitive.

L'humiliation publique, le mépris de la famille, le silence de la presse étrangère et la peur des représailles succèdent à cette nuit de cauchemar que la plupart des victimes choisissent d'oublier. Mais certaines refusent de se résigner et exigent la condamnation des coupables — Rahmouna Salah et Fatiha Maamoura se sont battues jusqu'au procès.

De leur enfance au sein de familles patriarcales à la naissance de leurs enfants, en passant par leurs mariages, répudiations et divorces, elles relatent la difficulté de vivre hors du joug des hommes dans une société qui connaît de terribles bouleversements.

Rahmouna Salah et Fatiha Maamoura sont nées et ont grandi en Algérie. Avec ce témoignage courageux, elles poursuivent leur combat.

Nadia Kaci, comédienne (Ça commence aujourd'hui de Bertrand Tavernier, 1998 ; Viva Laldjérie et Délice Paloma de Nadir Moknèche, 2004 et 2006) a été leur plume discrète.

www.maxmilo.com

ISBN : 978-2-35341-084-2



9 782353 410842

18 €

Illustration de couverture : Arnaud Meyer